UNIVERSITY OF TAIWAN

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Belin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres.*

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue de la Sourdierre, n°. 14.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

EX LIBRIS PETITES ANNALES

A PARIS,

Chez { Belin, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
Brunet, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

UNIVERSITÉ O. M.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES,

Tome vingt-septieme.

Vie de Boissy, suivie du Catalogue de ses Pieces.

Le Babillard.

Le François à Londres.

Les Dehors trompeurs, ou L'Homme du jour.

L'Epoux par supercherie.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

BOISSY.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

PQ
1211
.T4
1783
v.2|27

VIE
DE BOISSY.

LOUIS DE BOISSY naquit à Vic, en Carladez, faisant partie de la Province d'Auvergne, le 26 Novembre 1694. Son pere, Pierre de Boissy, étoit Conseiller du Roi, Prévôt du Carladez; et sa mere, Marie-Félix de Comblat, étoit issue d'une famille distinguée de la même Province. BOISSY, après avoir fait ses études dans cette Province, vint à Paris, dès l'âge de vingt ans. La très-médiocre fortune de son pere ne pouvant le soutenir sans état dans cette Capitale, il parut, quelque tems, se destiner à l'état Ecclésiastique, dont il porta l'habit, jusqu'à ce que se décidant à vivre des talens de son esprit, il prit le parti de se livrer entiérement à la Littérature. Il débuta dans cette carriere par un genre qui ne peut pas supporter de médiocrité, et que la plus grande perfection de

talent peut à peine faire tolérer ; c'est la satyre. Tout ce qu'il y avoit alors d'Ecrivains célebres fut en butte aux traits qu'il lança dans son premier Ouvrage de ce genre, et qui parut sous le titre de *L'Eleve de Terpsychore*, satyre écrite en vers et en prose. Il fit encore quelques autres satyres ; mais toutes, y compris la premiere, qui étoit la moins mauvaise, eurent un succès peu propre à réaliser les avantages pécuniaires qu'il s'en étoit promis ; car ces avantages, devenus indispensablement nécessaires à son existence, étoient le seul but qu'il s'étoit proposé en choisissant cette sorte de travail. On connoît le goût du Public pour les Ouvrages de ce genre. Il aime à voir fronder quelquefois les grands Ecrivains que leur vrai mérite et leur supériorité sur lui le forcent à admirer, presque toujours, malgré lui ; mais il faut que le frondeur puisse justifier, lui-même, par ses propres talens et par la justesse et la sûreté de ses décisions les sarcasmes, sérieux ou plaisans, qu'il dirige vers ces grands Ecrivains, sans être encore assuré, en réussissant, d'obtenir l'estime de ses Lecteurs. BOISSY ne put jamais remplir cette condition rigoureuse,

et il se vit forcé de renoncer à un travail ingrat, qui ne lui procuroit ni gloire, ni profit. Il s'adonna au Théatre, et, sur-tout, au Théatre Comique, où il lui fut encore possible de suivre, en quelque sorte, son penchant pour la satyre, mais d'une maniere tout-à-fait générale, et, sans plus attaquer les personnes, ne poursuivant que les vices et les ridicules du tems. Il produisit dans l'espace d'une trentaine d'années, à-peu-près, cinquante Pieces, tant au Théatre François qu'au Théatre Italien et à l'Opera-Comique, et presque toutes en vers. « Il avoit pour ce genre d'écrire une facilité prodigieuse, dit d'Alembert, dans son *Histoire des Membres de l'Académie Françoise*, publiée par M. le Marquis de Condorcet, en 1787. La Poésie étoit comme la langue maternelle de BOISSY. Ses Pieces sont des especes d'Opera, qui auroient perdu la moitié de leur mérite sans cette sorte de musique vocale que la Poésie leur prêtoit. On a dit avec trop de sévérité des vers estimables de BOISSY ce qu'on a dit avec trop d'indulgence des mauvais vers de plusieurs autres Comédies, qu'ils ont l'accent gascon, qui fait souvent tout le sel

des mots gascons. Son talent pour la versification, et, sur-tout, pour celle de la Comédie, qui demande moins d'élévation que d'élégance, fut utile non-seulement au succès de ses propres Pieces, mais même à celui de quelques autres. Plus d'un Auteur Comique qui ne se sentoit pas Poëte, et qui n'osoit risquer sur la scene ses foibles productions revêtues d'une prose aussi foible qu'elles, trouvoit dans BOISSY un secours prompt et sûr pour les élever à la dignité de Pieces en vers. Son peu de fortune lui permettoit de chercher dans ce travail une modique ressource ; et cet Ecrivain pauvre a fait sur le Théatre la petite fortune de quelques pauvres Ecrivains. »

BOISSY fit un mariage d'inclination, qui, au lieu d'améliorer son sort par quelqu'augmentation de biens, ne put que le gêner davantage, et le réduisit au dernier degré de l'indigence. « Il supporta ce malheur avec beaucoup de noblesse et de courage, observe d'Alembert. Connoissant l'humiliante dureté des hommes et le mépris qui suit la pauvreté, BOISSY ne parloit jamais de sa triste situation. Il évitoit de paroître

dans le monde avec l'extérieur de la misere ; et il alloit même quelquefois jusqu'à montrer aux yeux du Public une espece de superflu, au risque de se priver du nécessaire dans son intérieur domestique. Cette privation fut au point que, manquant un jour sa femme et lui des alimens les plus indispensables, ils s'enfermerent dans leur obscure retraite, résolus de laisser terminer par la faim leur vie et leurs souffrances ; mais la Providence et l'humanité vinrent à leurs secours. Un tel état qui donnoit à BOISSY de pressans besoins à se soulager devoit le rendre assez indifférent sur le vain éclat des honneurs Littéraires, peu ardent pour les obtenir et peu habile à se les procurer. D'ailleurs, naturellement timide et d'un extérieur peu agréable, il ignoroit l'art de se produire, et il paroissoit dans la société fort inférieur à ses Ouvrages. Quoique souvent couronné au Théatre, il y avoit été plus d'une fois malheureux ; et le Public, si indulgent pour certains Auteurs, et si impitoyable pour d'autres, sembloit se souvenir des chûtes de celui-ci, encore plus que de ses triomphes. Ses premieres satyres, sur-tout, avoient allumé

contre lui la haine, qui ne meurt point, même en feignant d'être endormie. Toutes ces raisons lui fermerent long-tems les portes de l'Académie Françoise, sur laquelle il avoit pourtant des droits légitimes, par ses talens et ses travaux; mais il y fut, enfin, reçu, à l'âge de soixante ans, en 1754, et pendant près de quatre années qu'il vécut avec les Académiciens, ses confreres, il leur fit regretter, par la douceur de son commerce, de lui avoir fait attendre plus de vingt ans la justice qu'ils lui avoient, enfin, rendue. S'il n'avoit pas à leur égard son innocence originelle et primitive, c'étoit, au moins, un pécheur bien corrigé, dont la conversion sincere et solidement affermie étoit plus précieuse que l'innocence même, par la persévérance qu'elle promettoit et par les fruits qu'on avoit droit d'en attendre. »

« A-peu-près dans le même tems, il avoit été chargé de la composition de la *Gazette de France* et de celle du *Mercure*; car la fortune lasse, enfin, de le persécuter, sembla vouloir, par des faveurs accumulées le consoler, sur la fin de sa vie, des rigueurs qu'elle avoit si long-tems exercées

cées à son égard. (1) BOISSY ne garda pas la Direction de la *Gazette*, qu'il avoit acceptée par nécessité, plus que par goût. En effet, ce travail dut lui être pénible : aussi s'en acquitta-t-il comme on s'acquitte d'un travail de commande, auquel on n'est pas propre. Il ne tarda pas à sentir qu'avec de l'esprit, de la facilité pour écrire et des succès dans une carriere plus orageuse, on peut échouer dans un genre moins brillant, à la vérité, mais qui exige des connoissances de détail et une exactitude minutieuse, peu faites pour ceux qui ont goûté les charmes de la Littérature agréable. Il se renferma donc dans la composition du *Mercure*, beaucoup plus assortie aux objets dont il s'étoit occupé toute sa vie ; et il rendit ce Journal intéressant par la variété qu'il sut y répandre, et qui doit faire son principal mérite. On lui reprocha, cependant, de n'avoir pas mis dans ses extraits, et sur-tout

(1) Ce fut la Marquise de Pompadour, à laquelle il avoit dédié, par quelques vers, sa Comédie du *Prix du silence*, en 1751, qui lui fit obtenir la composition de ces deux Journaux.

dans ceux qu'il donnoit des Pieces de Théatre ; la critique éclairée qu'on devoit attendre de son expérience et de ses lumieres, et qui pouvoit être de quelqu'utilité pour les progrès de l'Art Dramatique ; mais trop réformé, peut-être, par les malheurs que lui avoient attirés ses premieres satyres, il sembloit s'être condamné aux éloges, pour faire pénitence. Il aimoit mieux vivre en bonne intelligence avec ses confreres les Gens-de-Lettres que de satisfaire, aux dépens de son repos, la malignité du Public. Peu lui importoit que ses Lecteurs fussent un peu moins amusés, pourvu que les Auteurs des Ouvrages desquels il rendoit compte fussent contens, et pourvu, sur-tout, que sa carriere pût s'achever en paix, sans ennemis et sans querelles. Il la vit terminer par une maladie longue et douloureuse qui le fit périr lorsqu'à peine il commençoit à goûter les douceurs de la vie ; et il se plaignit bien naturellement en mourant que la sienne n'eût pas été ou plus courte, ou plus longue, et que la destinée n'eût pas abrégé ses malheurs en le privant plutôt du jour, ou ne lui eût pas permis de jouir de son bonheur plus long-tems. Il

avoit paru dans ses derniers momens prévoir le peu qui lui en restoit pour être heureux ; car, semblable à ces hommes affamés qui surchargent un estomac long-tems privé de nourriture, il usoit de sa fortune en homme qui craignoit de la voir lui échapper. Sa dépense alloit jusqu'au luxe, et presque jusqu'au faste ; mais il avoit si long-tems attendu l'opulence, elle lui avoit coûté si cher qu'on doit lui pardonner de n'en avoir pas fait un usage plus modéré. Pourroit-on lui envier quelques instans de profusion et d'ivresse achetés par soixante ans d'infortune et de larmes ? »

BOISSY mourut, à Paris, le 19 Avril 1758, dans la soixante-cinquieme année de son âge. Outre ses Pieces de Théatre, qui seules ont fait sa réputation Littéraire, et son travail pour la *Gazette* et le *Mercure de France*, on a dit que, dans sa jeunesse, en même-tems qu'il faisoit des satyres, il s'étoit encore amusé à composer et à publier anonymement quelques petits Romans, au nombre de trois, mais que leur genre, satyrique aussi, et leur style un peu libre les avoient fait rester dans l'oubli,

d'où ils ne méritoient pas qu'on les retirât.

« Il a laissé un fils, qui s'est, comme lui, livré aux Lettres, mais dans un genre bien différent et même opposé, dit encore d'Alembert. Le pere n'avoit aimé et n'avoit gueres cultivé que la Poésie agréable et légere ; le fils s'est enfoncé dans les épines de l'érudition la plus effrayante et la plus aride. Il a donné des preuves de l'immensité de son savoir dans une *Histoire de Simonides*, qu'il a plus ambitionné de rendre recommendable par la profondeur des recherches que par les agrémens du style. On prétend que, chacun en particulier, le pere et le fils ne faisoient pas grand cas de leurs talens réciproques, et il étoit difficile que l'indifférence mutuelle qu'ils avoient l'un pour l'autre, comme Auteurs, ne répandît pas un peu de froid dans leur intérieur domestique : aussi les a-t-on entendus se plaindre quelquefois l'un de l'autre ; mais, comme on en savoit la raison secrete, on s'empressoit peu de chercher quel étoit le plus coupable des deux. Heureuses les familles si elles n'étoient jamais divisées par des querelles plus sérieuses ! »

Nous ignorons si BOISSY a été gravé, ou même peint ; mais nous n'avons pu nous procurer son portrait d'aucune maniere. Si on l'avoit, nous croyons que l'on pourroit mettre au bas ces quatre vers.

BOISSY rima pour vivre, et, pourtant, ses Ouvrages
Ne sont pas tous morts avec lui ;
Il en est qui du tems braveront les outrages,
En sauvant son nom de l'oubli.

CATALOGUE
DES PIECES
DE BOISSY.

L'Amant de sa Femme, ou *La Rivale d'elle-même*, Comédie, en un acte, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 19 Septembre 1721; imprimée, à Paris, en 1735, chez Prault, pere, *in*-8°., et dans les Œuvres dramatiques de l'Auteur, en neuf volumes, même format, à Paris, chez Duchesne, en 1788.

Le sujet de cette Piece n'étoit pas nouveau au Théatre lorsque Boissy l'y fit paroître. Le Comédien-Auteur Dorimond l'avoit déja traité, sous le titre de *L'Amant de sa Femme*, Comédie, en un acte, en vers, jouée, au Théatre de Mademoiselle (de Montpensier), rue des Quatre-Vents, en 1661; ainsi que Lafont, dans l'acte de *La Femme*, de son Ballet des *Fêtes de Thalie*, représenté au Théatre de l'Opera,

en 1714. Voyez le Catalogue des Pieces de cet Auteur, tome vingt-troisieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.

Dans la Piece de Boissy, une femme très-honnête et fort aimable, aime sincérement son mari, qui la néglige pour un grand nombre d'autres femmes auxquelles il fait sa cour. Elle est vivement et vainement sollicitée de s'en venger, par plusieurs hommes de sa société, au moment où son mari devient subitement amoureux d'elle, en la prenant pour une autre dans un bal, où elle se trouve, sous le masque et sous le déguisement d'une Vénitienne. La reconnoissance faite, à visage découvert, le mari promet de n'être plus infidele et de n'aimer que sa femme, qu'il trouve, enfin, préférable à toutes celles qui l'avoient éloigné d'elle.

Boissy a ajouté à ce sujet principal une partie de celui de la Comédie du *Jaloux désabusé* de Campistron. C'est l'épisode d'une jeune sœur du mari, que la femme contraint à unir cette sœur, sa pupile, à un jeune homme qu'elle aime, au lieu de la donner, comme il l'avoit résolu, à un vieux Financier qu'elle déteste. Voyez le vingt-quatrieme volume des Comédies du Théatre François de notre Collection.

Cette Piece eut huit représentations de suite dans sa nouveauté, et n'a pas été reprise depuis.

L'Impatient, Comédie, en cinq actes, en vers, précédée d'un Prologue, aussi en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre

François, le 26 Janvier 1724; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Dans le Prologue, l'Auteur, en personne, se trouvant en scene, au Foyer de la Comédie Françoise, avec un Comédien François, un Auteur Tragique et un Auteur Comique, exprime ses craintes sur le succès de sa Piece, et fait expliquer, par ce Comédien, aux deux autres Auteurs, les différences qui se trouvent entre le caractere de l'Impatient et ceux qui paroissent lui ressembler, en quelque sorte, tels que le Grondeur, l'Inquiet, l'Étourdi et le personnage d'Éraste de la Comédie des *Fâcheux* de Moliere. L'Auteur Tragique et l'Auteur Comique se prenant ensuite de querelle sur leur mérite réciproque, occupent le reste du Prologue, en attendant que la Piece de *L'Impatient* commence.

Le jeune Clitandre venu de Paris à Rouen, où l'action se passe, et pour la poursuite d'un Procès important à sa fortune, y a pris de l'amour pour la jeune Lucile, qui est promise, par son pere, au vieux Financier Damis, lequel a un autre engagement, par dédit, avec une femme, qu'il n'aime point, et qui est mourante, à Paris. Clitandre, par ses impatiences excessives, qui l'empêchent de s'occuper quelques instans de son affaire, perd son procès et est près de perdre la main de Lucile, qui le préfere, cependant, à Damis et à d'autres prétendans qui la demandent. Mais le valet de Clitandre, de concert avec la suivante de Lu

cile, sait gagner le courier qui vient annoncer à Damis la mort de sa prétendue, dont on lui fait croire, au contraire, la santé rétablie ; et cette ruse, et l'ancienne liaison du pere de Lucile et de celui de Clitandre concourent enfin à l'union de ces deux amans, qui est suivie de celle du valet avec la suivante.

Cette Piece, dont le grand défaut est d'être en cinq actes, n'eut que cinq représentations dans sa nouveauté, et elle n'a pas été redonnée depuis.

Le caractere de l'Impatient avoit été mis au Théatre Italien dans un canevas, en prose françoise et en prose italienne, par Coypel, en 1717, et il fut mis depuis au Théatre François, en un acte et en vers, par Poinsinet, en 1757, et par M. Lantier, aussi en un acte et en vers, en 1778. De ces quatre Pieces, qui portent toutes le même titre, la derniere est la seule qui ait réussi et qui soit restée à la scene.

* *Le Babillard*, Comédie, en un acte, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 16 Juin 1725 ; imprimée, à Paris, la même année, chez la veuve Ribou, *in*-12, et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Admete et Alceste, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre

François, le 25 Janvier 1727 ; imprimée, à Paris, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Nous avons fait connoître cette Tragédie, dans le Catalogue que nous avons donné de celles qui ont été composées sur le même sujet, au-devant de la Tragédie-Lyrique d'*Alceste*, de Quinault, tome premier des Opera de notre Collection.

* *Le François à Londres*, Comédie, en un acte, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 19 Juillet 1727 ; imprimée, à Paris, la même année, chez les freres Barbou, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

L'Impertinent malgré lui, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, le 14 Mai 1729 ; imprimée, à Paris, en 1735, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Voici le jugement, et, tout-à-la fois, l'extrait que donnent de cette Piece les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

« Il n'est point extraordinaire qu'un amant se con-

forme au goût et même aux caprices de la personne qu'il aime ; mais est-il naturel qu'un Magistrat sage et raisonnable devienne impertinent, grossier, querelleur, spadassin, pour plaire à une femme d'un caractere aussi bizarre que détestable ? Est-il moins étonnant qu'un Mousquetaire, vif et impétueux, s'occupe sérieusement à jouer le rôle d'un Caton, pour s'insinuer dans les bonnes graces d'une espece de prude, qui moralise à perte de vue ? Voilà, cependant, les objets singuliers que présente cette Comédie. On y voit aussi une fille de condition qui prend plaisir à tourner sa mere en ridicule, réduit deux amis intimes à se couper la gorge, et viole toutes les bienséances de son état et de son sexe. Il faut être bien déterminé pour ne pas craindre d'épouser une pareille créature. Tout l'esprit et l'enjouement que l'Auteur a répandus dans cet Ouvrage n'ont pu faire disparoître des défauts capables de révolter le moins intelligent des Spectateurs. » Aussi quoique l'Auteur ait puni, au dénouement, sa jeune personne légere et inconsidérée, en l'unissant au jeune Mousquetaire, qui reprend son caractere éventé, et qu'il ait fait revenir le Magistrat à la raison et à la gravité qui lui conviennent, en lui faisant épouser la prude, cette Comédie n'a pu avoir que cinq représentations dans sa nouveauté, avec peu de succès, et n'a jamais été reprise depuis.

Melpomene vengée, Parodie, en trois actes, en prose, mêlée de vaudevilles et de divertisse-

mens, mise en musique par Mouret, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 3 Septembre 1729; non imprimée.

Cette Piece est une Parodie du Ballet des *Amours des Déesses*, de Fuzélier, musique de Quinault, et de la Piece intitulée *Les trois Spectacles*, de Dumas d'Ayguebere, avec de la musique du même Mouret, représentée, le premier, à l'Opera, au mois d'Août, et la seconde, au Théatre François, au mois de Juillet, de la même année 1729.

Le Triomphe de l'intérêt, Comédie, en un acte, en vers libres, avec un divertissement, mis en musique par Mouret, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 8 Novembre 1730; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in* 12, et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* portent de cette Piece ce jugement, qui en fait suffisamment connoître le sujet, relatif aux Anecdotes du tems.

« Les aventures scandaleuses du Juif Dulis et de la Demoiselle Pélissier, Actrice de l'Opera; celles de la vieille Duclos, Actrice du Théatre François, qui avoit épousé le jeune Dnchemin, Acteur du même Théatre, rendues avec toute la malignité de la satyre et même du

du libelle, exciterent les applaudissemens et le rire de la multitude, tandis que les honnêtes gens ne virent cet Ouvrage qu'avec indignation. Il pêche contre les bonnes mœurs et contre les regles fondamentales de la Comédie, puisque c'est le triomphe du vice, depuis le commencement jusqu'à la fin. L'honneur y succombe et devient la victime de l'intérêt. Cette Piece, néanmoins, est écrite avec feu et petille d'esprit. »

C'est une Piece épisodique, dans laquelle les personnages que l'on a voulu peindre paroissent sous des noms empruntés. L'intérêt y est personnifié, et il charge le Dieu Mercure de donner audience pour lui, dans son Palais, à tous ceux qui s'y présentent pour obtenir quelques graces pécuniaires. L'Honneur, aussi personnifié, vient, avec sa suite, pour détruire le Palais de l'Intérêt, et l'éloigner des mortels; mais il est, lui-même, repoussé, et tous ses sdivans passent du côté de l'Intérêt, qui les séduit par la vue des richesses dont il leur promet la possession.

La France Galante, Opera-Comique, en trois actes, en prose et en vaudevilles, précédé d'un Compliment, aussi en prose et en vaudevilles, et chaque acte suivi d'un divertissement, représenté, pour la premiere fois, au Théatre

de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, le 28 Juin 1731 ; non imprimé.

Cette Piece est une imitation de celle de Houdart de La Motte, intitulée *L'Italie Galante*, ou *Les Contes*, jouée au Théatre François, le 11 Mai de la même année. Voyez le Catalogue des Pieces de cet Auteur, tome onzieme des Tragédies de notre Collection.

Voici, à-peu-près, l'extrait que donnent de *La France Galante* les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris*, Des Boulmiers, dans son *Histoire de l'Opera-Comique*, et les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

« Dans le premier acte, qui porte le titre de *Paris*, où la scene de cet acte se passe, une Comtesse Parisienne et coquette, prétend donner des leçons du bel usage à des Provinciaux et même à des Chevaliers de Paris, sans vouloir s'engager avec aucun d'eux ; mais elle est, enfin, dupée par un Chevalier Normand, qui lui fait signer un contrat de mariage, avec dédit de cent mille écus, et elle l'épouse. »

« Dans le second acte, portant le titre de *Montpellier*, où se passe l'action de ce second acte, un jeune Chevalier Parisien, nouvellement arrivé à Montpellier, a fait la connoissance de deux jeunes Languedociennes, fort enjouées, de la conquête galante desquelles il se croit assuré, lorsqu'il découvre que l'une est la sœur et l'autre la prétendue d'un de

ses amis. Il voit qu'il s'est trompé aux apparences de gaieté de toutes les deux, et il demande et obtient la main de la sœur de son ami. »

« Dans le troisieme acte, portant le titre de *Strasbourg*, où se passe l'action de ce dernier acte, une jeune Strasbourgeoise, aimée d'un de ses parens, qu'elle aime aussi, est promise à un Parisien, qui arrive pour l'épouser; mais il est également engagé de cœur avec une jeune personne, qui, sous des habits d'homme, vient à Strasbourg, dans le dessein de s'opposer au mariage auquel on veut contraindre son amant. A la faveur de son déguisement, elle fait la conquête de toutes les Belles de Strasbourg, et, particulièrement, de la prétendue de son amant; ce qui lui attire une affaire avec le rival Strasbourgeois. Mais tout s'éclaircit, et l'acte finit par le double mariage de ces quatre amans. »

Ce troisieme acte fut fait en société avec Panard, mais ce spectacle entier eut peu de succès, et n'a pas été repris depuis sa nouveauté.

Le je ne sais quoi, Comédie, en un acte, en vers libres, suivie d'un divertissement, mis en musique par Mouret, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 10 Septembre 1731; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

« Cette Piece présenteroit une assez longue suite de bonnes scenes si pour les rendre telles il suffisoit d'y mettre beaucoup d'esprit, » disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. Le Dieu de l'Agrément, né de la plus jolie des Graces et du Dieu du Caprice, et qui est désigné sous le nom du je ne sais quoi, joué par Arlequin, a quitté Paris, où il se trouvoit confondu avec le mauvais goût, et il s'est retiré au fond d'une grotte dans un désert. Vénus, Apollon, un Géometre, un Petit-Maître, un Suisse, le Public féminin, un Chanteur, une Danseuse, viennent le chercher et le solliciter à retourner à Paris avec eux. Il s'y refuse, en frondant la folle prétention de chacun d'eux, qui s'étoit flatté de pouvoir l'y fixer; mais il ne peut résister à la séduction de la charmante Silvia, Actrice Italienne, dont le ton naturel l'entraîne, et qui lui est envoyée par Momus, avec un brevet de calotin, pour le faire entrer, à son retour à Paris, dans le Régiment de nouvelle et joyeuse création que Momus commande. La réception du je ne sais quoi au Régiment de la Calotte termine la Piece par des chants et des danses, et ce dénouement valut à Boissy un brevet dans ce même Régiment, » ajoutent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

Cette Piece épisodique et allégorique eut quatorze représentations de suite dans sa nouveauté, avec succès; mais elle n'a pas été reprise depuis.

Ce fut le célebre Dominique Biancolelli qui joua le rôle du je ne sais quoi, sous l'habit d'Arlequin,

et qui dansant le menuet avec Mademoiselle Silvia, dans le divertissement de cette Piece, fut dessiné par Nancret et gravé par Cars. La gravure se trouve dans les Œuvres de Boissy, avec ces quatre vers qu'il mit au bas :

« Ces aimables Acteurs sont un portrait vivant
» De ce je ne sais quoi, que l'art ne peut atteindre.
» Qui pourroit rendre aux yeux leur jeu plein d'agré-
» ment
» Seroit sûr de le peindre. »

La Critique, Comédie, en un acte, en vers libres, précédée d'un Prologue, intitulé *L'Auteur superstitieux*, en vers alexandrins, et suivie de divertissemens mêlés de chants et de danses sur des airs connus, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 9 Février 1732; imprimée, avec le Prologue, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in* 8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Le Prologue peint les transes d'un Auteur le jour de la premiere représentation d'une de ses Pieces. Tout lui paroît de mauvais augure ce jour-là. Cet Auteur superstitieux croit aux songes fâcheux qu'il a faits la nuit précédente, à l'influence du nombre treize, qu'il a rencontré à table, à la fatalité de la

journée du Vendredi, qui est précisément celle où on va représenter sa Piece, où l'on juge un procès d'où dépend une partie de sa fortune, et où il doit obtenir la main d'une jeune personne, qu'il aime. En effet, il apprend la perte de son procès, mais il reçoit aussi l'assurance d'épouser sa maîtresse, et cette bonne nouvelle ne suffit pas encore pour calmer ses inquiétudes sur le sort de sa Comédie de *La Critique*, que l'on commence à jouer.

« Le titre de cette Comédie en annonce le sujet, disent les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres*. On y fait une analyse badine des différens Ouvrages Dramatiques du tems, et c'est la Critique personnifiée qui passe en revue ces Ouvrages, » tels que la Comédie-héroïque du *Chevalier Bayard*, d'Autreau; la Tragédie d'*Erigone*, de la Grange-Chancel, jouées, l'une et l'autre, au Théatre François, l'année précédente; l'Opéra de *Callirhoé*, de Roy et Destouches, repris en 1732, pour la troisieme fois.

Cette Piece de *La Critique*, dont l'action se passe au Parnasse, est composée de scenes épisodiques, formées par Apollon, Thalie, un Auteur satyrique, un homme singulier, désaprouvant tout ce que le Public approuve, et trouvant bon tout ce que le Public trouve mauvais; la Médisance, personnifiée, qui veut s'attacher aux pas de la Critique, et elle est terminée par l'arrivée du Vaudeville, de la Contre-danse, du Tambourin et du Menuet, aussi personnifiés, qui viennent célébrer, par des divertissemens, le mariage du Vaudeville avec la Critique, qu'unit Arlequin,

sous le nom de Corésus, Grand-Prêtre de Bacchus et amant de Callithoé.

« Cette Comédie et son Prologue eurent beaucoup de succès dans leur nouveauté, » disent encore les freres Parfaict, mais ils n'ont point été repris depuis.

Le Triomphe de l'Ignorance, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, avec un Divertissement, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Germain, le 20 Mars 1732; non imprimé.

Dans cette petite Piece allégorique et épisodique, l'Ignorance, personnifiée, vient fixer son séjour à Paris. L'Enjouement, personnifié aussi, lui en témoigne son étonnement, regardant Paris comme le lieu d'où les Savans s'occupent sans cesse à l'éloigner le plus, et où elle peut le moins facilement trouver à s'établir un asyle. Parmi les personnages auxquels elle donne audience, paroissent une Précieuse, qui se plaint de ce que l'usage ne permet pas aux femmes de fuir l'Ignorance, comme les hommes; et un Médecin, du bel air, qui prouve qu'avec du jargon et de l'audace les Médecins peuvent réussir en lui restant attachés. Cette Piece contient aussi la critique de *Jephté*, Tragédie-Lyrique de l'Abbé Pellegrin, mise en musique par Mont-Clair, et re-

présentée, à l'Opera, le mois précédent, et de la Tragédie d'*Eriphile*, de Voltaire, représentée, au Théatre François, le 7 du même mois de Mars 1732, et elle est terminée par un Divertissement qu'a préparé et que donne l'Enjouement à l'Ignorance.

Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre de l'Opera-Comique*, dit « qu'on reconnut dans cette Piece, qui eut du succès, la maniere toujours épigrammatique de Boissy; que l'idée en étoit ingénieuse, qu'elle étoit bien écrite, et que la plupart des couplets en étoient très-bien faits. »

La Vie est un Songe, Comédie-Héroïque, en trois actes, en vers libres, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 12 Novembre 1732; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Cette Piece est une imitation de celle que Calderon a donnée en Espagnol, sous le titre de *La vida es suenno*, et qui fut d'abord imitée en Italien, sous celui de *La vita e un sogno*, mise au Théatre Italien, par un anonyme, en 1717, et traduite en François, dans le même tems, par Gueullette, qui la fit imprimer, avec l'Italien à côté, à Paris, chez Briasson. Ce sujet Espagnol fut aussi traité par un autre anonyme, en François, pour le Collége des Quatre-Nations, où il fut joué en 1738, avec tant de suc-

cès, que la Duchesse du Maine desira que les Éleves de ce Collége allassent représenter la Piece à son Château de Sceaux.

Dans la Piece de Boissy, qui traita ce sujet selon nos convenances théatrales, Basile, Roi de Pologne, a un fils, nommé Sigismond, dans l'enfance duquel on a reconnu des dispositions dangereuses pour le tems où il pourroit régner. Basile a pris le parti de le faire élever dans une Tour obscure, où on lui a laissé ignorer son sort; mais, pour essayer son caractere, on lui fait prendre un breuvage somnifere, et, pendant un profond sommeil, on l'a revêtu d'habits royaux et transporté dans le Palais du Roi, où, à son réveil, il se trouve entouré de Courtisans qui l'assurent qu'il est leur futur Souverain. Le premier usage qu'il fait de sa liberté, est de se vouloir venger sur tous ceux qui l'approchent, et même jusques sur son pere, de l'esclavage où il a été longtems retenu. Cependant, la vue de la Princesse Sophronie adoucit un peu son caractere cruel. Il devient éperduement amoureux d'elle, et veut l'épouser, quoiqu'elle soit promise au grand Duc de Moscovie, parent du Roi, qui fait donner, une seconde fois, du breuvage somnifere à Sigismond, et on le remene à la Tour. Sophronie, qui a subitement partagé l'amour de ce jeune héritier du trône, assemble un nombreux parti pour lui. On prend les armes, et Basile, voulant repousser cette faction populaire, est fait prisonnier, lui-même, dans un combat. Les séditieux retirent Sigismond de la Tour, et se dis-

posent à le couronner. Mais Sophronie n'a prétendu que lui assurer ses droits de succession légitime au trône, par préférence au Duc de Moscovie, que Basile, à sa mort, en comptoit faire héritet; et elle rappelle Sigismond à ses devoirs envers son pere et son Roi, qui, content de la soumission de son fils, dont le parti est vainqueur, abdique volontairement la souveraineté en sa faveur et l'unit à la Princesse. Sigismond, instruit par les malheurs qui ont été la suite de son fâcheux caractere, regarde sa vie passée comme un songe, qui doit lui servir, sans cesse, de leçon à l'avenir, et il promet de faire tous ses efforts pour rendre ses sujets heureux.

Cette Piece réussit peu dans sa nouveauté, parce que le Public n'étoit gueres accoutumé lorsqu'elle parut à s'amuser d'autres choses que de Parodies au Théatre Italien. Boissy en convient, lui-même, dans la petite Piece qu'il donna, l'année suivante, au même Théatre, sous le titre des *Etrennes*, ou *La Bagatelle*. Mais depuis *La Vie est un Songe* fut reprise avec plus de succès, et cette Comédie-Héroïque est restée au répertoire pour être représentée de tems en tems. Cependant, à sa derniere reprise, qui eut lieu l'année derniere, 1788, le Public l'accueillit encore si froidement qu'il y a apparence qu'on ne la lui redonnera plus du tout.

Les Etrennes, ou *La Bagatelle*, Comédie, en un acte, en vers libres, suvie d'un Di-

vertissement, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 19 Janvier 1733; imprimée, avec une Épitre dédicatoire, aussi en vers libres, adressée à M. Piganiol de La Force, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in* 8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Cette Piece, relative au renouvellement de l'année, et dont l'action se passe dans la Gallerie Marchande du Palais, à Paris, est composée de scenes épisodiques où quatre ou cinq fats et deux jeunes étourdies, leurs éleves, viennent demander à la Bagatelle, personnifiée et instalée, par le Dieu Janus, Marchande de bijoux d'étrennes, quelques-uns de ces colifichets, dont ils veulent faire des présens le premier jour de l'an. Dans le nombre de ces petits objets il se trouve un *Almanach des Théatres*, où l'on lit, en forme de prétendues prédictions, des critiques de plusieurs Pieces de l'Opera, telles que la Tragédie-Lyrique d'*Isis*, de Quinault et Lully, reprise en 1732, et celle d'*Omphale*, de La Motte Houdard et Campra, reprise en 1733; du Théatre Italien, telles que la Comédie-Héroïque de *La Vie est un Songe*, comme nous venons de le dire plus haut; la Parodie de la Tragédie de *Zaïre*, intitulée *Les Enfans trouvés*, ou *Le Sultan poli par l'Amour*, de Dominique, Romagnési et Riccobini, fils, jouée en

1732 ; du Théatre François, telles que la Comédie du *Complaisant*, de Pont-de-Veyle, jouée la même année ; de la Tragédie de *Gustave*, de Piron, représentée en 1733.

La petite Piece des *Etrennes* fut redonnée l'année suivante, 1734, et dans le prétendu *Almanach des Théatres*, Boissy ajouta des prédictions critiques sur la Tragédie-Lyrique d'*Issé*, de La Motte Houdard et Destouches, reprise à l'Opera en 1733 ; sur la Comédie de *La Surprise de la Haine*, de lui-même, jouée au Théatre Italien, au commencement de 1734 ; sur celle du *Badinage*, aussi de lui-même, jouée au Théatre François en 1733, et sur la Tragédie d'*Adélaïde du Guesclin*, de Voltaire, représentée, au même Théatre, au commencement de 1734.

Zéphyre et la Lune, ou *La Nuit d'Eté*, Opera-Comique, en un acte, précédé d'un Prologue, de Panard, intitulé *L'Impromptu*, et suivi d'un Divertissement, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau et de Vienne, associés, à la Foire Saint-Laurent, le 9 Septembre 1733 ; non imprimé.

Le Prologue de Panard est composé de personnages allégoriques et de scenes épisodiques, qui n'ont rien de relatif à la Piece, si ce n'est la derniere scene, où une Actrice de l'Opera-Comique, venue à l'audience

dience de l'Impromptu, personnifié, lui demande une Piece nouvelle pour son Théatre, et où il lui annonce qu'il va y donner celle de *Zéphyre et la Lune*, ou *La Nuit d'Eté*, dont Morphée remplit l'exposition, l'Amour le nœud et l'Hymen le dénouement.

Cette Piece est une espece de Parodie de la Pastorale-Héroïque de *Zéphyre et Flore*, composée, en François, par Riccoboni, fils, avec de la musique de Mouret, et représentée, au Théatre Italien, en 1727. Elle eut du succès dans sa nouveauté, à ce que nous apprend Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre de l'Opera-Comique*, mais elle n'a pas été reprise depuis.

Le Badinage, ou *Le dernier jour de l'absence*, Comédie, en un acte, en vers libres, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 23 Novembre 1733; imprimée, à Paris, l'année suivante, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Cette petite Piece allégorique, dont la scene se passe, à Paris, sur le Théatre de la Comédie Françoise, roule sur la disette de Spectateurs pendant la saison de l'automne. Mais elle est près de finir, et son dernier jour est regardé comme le dernier de ceux de l'absence du Public aux Spectacles. Le Badinage, l'Automne, l'Indulgence, le Parterre, per-

sonnifiés, forment les scenes de cette petite Comédie, avec une jeune personne enjouée, un Acteur Comique, du Théatre François, un Officier Petit-Maître et un Auteur bel-esprit. Ces quatre derniers viennent trouver le Dieu du Badinage, à l'école duquel chacun d'eux prétend acquérir le talent qu'il croit lui être nécessaire pour réussir dans le monde. Le Parterre, prenant, tour-à-tour, les différens tons des personnages qui le composent, ordinairement, termine la Piece par une vive critique, selon le goût de chacun de ces divers personnages, de la Tragédie-Lyrique d'*Hippolyte et Aricie*, de l'Abbé Pellegrin et Rameau, et qui fut représentée à l'Opera, quelques tems auparavant, dans la même année.

Cette petite Comédie n'eut que cinq représentations dans sa nouveauté, sans beaucoup de succès, et elle n'a pas été reprise depuis.

La Surprise de la Haine, Comédie, en trois actes, en vers alexandrins, suivie d'un Divertissement, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 10 Février 1734; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Voici, à-peu-près, l'extrait que donne de cette Piece Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théâtre Italien*.

« Deux familles de Paris, qui ont été long-tems divisées, par des procès, veulent que l'hymen de leurs enfans les réunissent. Lisidor, fils de Cléon, chef de l'une de ces deux familles, et Lucile, fille de Clarice, chef de l'autre, paroissoient d'abord être faits l'un pour l'autre, et avoir du penchant à s'aimer ; mais, en se voyant de près, ils se reconnoissent différer essentiellement de caractere, et se trouvent surpris, tous les deux, d'une haine aussi mutuelle qu'invincible, et qui empêche l'effet du projet d'union de leurs parens. Cette fureur de haine gagne tout les personnages qui les approchent, jusqu'à la suivante de Lucile et au valet de Lisidor, Lisette et Arlequin, qui s'aimoient, et qui finissent par ne pouvoir plus se souffrir, et un riche Anglois, nommé Mylord Guinée, devenu amoureux de Lucile, croyant l'être de sa jeune sœur, Constance, et qui s'éloigne également de l'une et de l'autre. De sorte que la Piece se termine sans mariage, mais par un Divertissement, que donne l'Anglois, et dans lequel la Haine, personnifiée, d'abord sous les traits de l'Hymen, et feignant de vouloir unir des couples d'amans, se montre ensuite sous sa propre forme, et souffle sur eux la discorde, qui les sépare pour jamais. »

Les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* portent de cette Comédie le jugement suivant :

« On trouve d'excellens traits dans *La Surprise de la Haine*, quoique le sujet en soit peu théatral. Les défauts de Lisidor et de Lucile ne sont point assez

considérables pour occasionner entre deux amans une aversion réciproque. Ils pourroient se quitter sans se haïr. L'opposition des caracteres n'est pas suffisante pour exciter dans les cœurs de deux personnes aimables un sentiment aussi cruel que celui de la haine. »

Malgré la justesse de cette critique, « cette Piece eut dix-huit représentations de suite, dans sa nouveauté, et elle fut reprise plusieurs fois depuis, » à ce que nous apprend Des Boulmiers.

Lors de la reprise de 1738, Thérèze Biancolleli, qui fit tant de plaisir depuis dans les rôles d'amoureuses, au Théatre Italien, y débuta, le 10 Février, par celui de Lucile de *La Surprise de la Haine*, et avec un tel succès qu'un anonyme lui adressa ces vers :

« Par la surprise de la haine
» En vain vous avez cru débuter, en ce jour;
» Non, non, pour qui vous voit paroître sur la scene
» C'est la surprise de l'amour ! »

L'Apologie du Siecle, ou *Momus corrigé*, Comédie, en un acte, en vers libres, suivie d'un Divertissement, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le premier Avril 1734; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Cette petite Piece allégorique et épisodique, qui n'est rien moins qu'une apologie du siecle, n'est autre chose qu'une critique dialoguée des mœurs du tems, et dont la scene se passe sur le Théatre de la Comédie Italienne, entre Momus, une Actrice de ce Théatre, deux satyriques, un indifférent et le génie du siecle. Momus feint d'être corrigé du desir de critiquer, et ne vouloir plus que louer, mais ses éloges sont tellement ironiques qu'ils ne different gueres des plus violentes satyres.

On reprit cette Piece le 15 Septembre 1737, avec des additions qu'y fit Boissy, sur les choses du moment, et dans lesquelles il ne s'épargna pas, lui-même, puisqu'il y critiqua vivement sa Comédie anonyme, ou *La* * * * *, qui venoit de paroître, le 17 Août de la même année, au même Théatre.

Les Billets doux, Comédie, en un acte, en vers libres, suivie d'un Divertissement, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 15 Septembre 1734; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Dans cette Piece, dont la scene se passe à Paris, Valere et Damon, deux amis, aiment, l'un Clarice, jeune veuve, et l'autre Julie, niece de Clarice. Le premier, trop timide, n'ose déclarer son feu, dont

il confie le secret au papier, mais sans avoir même la hardiesse d'envoyer son billet. Le second, qui a plus d'expérience, fait sa déclaration, par un billet tendre, qu'il charge Arlequin, son valet, de porter; mais Arlequin aime Marton, suivante de la tante et de la niece, et il lui fait aussi sa déclaration par un billet. Muni du billet de son maître et du sien, il donne, étourdiment, à Marton celui de son maître pour elle, et le sien pour Julie, et que, par une semblable inadvertance, Marton donne à Clarice, au lieu de le donner à Julie. Clarice répond par un billet favorable au billet qu'elle croit venir de Valere, et Marton, qui n'aime point Arlequin, répond par un billet impertinent, qui est donné à Damon, au lieu de l'être à Arlequin. Tous ces qui-pro-quo se découvrent; on s'explique : Clarice épouse Valere, en unissant Julie à Damon, et Arlequin se console de rester garçon.

Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*, dit que « cette petite Piece fut très-bien reçue du Public dans sa nouveauté, » mais elle n'a pas été reprise depuis.

Le Droit du Seigneur, Parodie, en un acte, en prose et en vaudevilles, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, le 28 Juin 1735; non imprimée.

Ce petit Opera-Comique est la Parodie de la Tragédie d'*Abensaïd*, de l'Abbé Le Blanc, représentée, au Théatre François, le 6 du même mois de Juin 1735, et il eut beaucoup de succès, à ce que nous apprennent Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre de l'Opera-Comique*, et l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, mais il n'a pas été repris depuis sa nouveauté.

Margéon et Katifé, ou *Le Muet par amour*, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, le premier Septembre 1735; non imprimé.

Voici, à-peu-près, l'extrait que les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris*, donnent de cette Piece, dont la scene est en Asie.

« Margéon, jeune veuve, voulant éprouver la tendresse de Katifé, son amant, exige qu'il garde le silence pendant une année entiere, et promet d'en faire son second époux, à cette condition. Le jour de l'action de la Piece est le dernier de l'épreuve, et Katifé a très-exactement observé cette loi. Il reprend la parole, et Margéon l'épouse, en dépit d'un rival, auquel cette loi, aussi bizarre que rigoureuse, avoit donné quelqu'espérance de l'emporter sur lui. »

« Ce sujet est tiré du second volume du Roman de Gueullette, intitulé *Les Sultanes de Guzarate*, ou *Les Songes des Hommes éveillés*, Contes Mogols; mais il n'a pas fait autant de plaisir au Théatre que dans le Roman. »

Cette Piece, en effet, réussit peu dans sa nouveauté, et n'a jamais été reprise depuis. Boissy traita, de nouveau, ce sujet pour le Théatre Italien, et l'y fit jouer, sans plus de succès, sous le titre du *Prix du silence*, le 26 Février 1751. Un M. Aliot traita aussi ce sujet, pour le Théatre François, sous le titre du *Muet par amour*, Comédie, en un acte, en vers, qui ne fut jouée qu'une seule fois, sans succès également, le 20 Octobre de la même année 1751.

Les Amours anonymes, Comédie, en trois actes, en vers, suivie d'un Divertissement, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 5 Décembre 1735; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* portent de cette Piece le jugement suivant, qui en fait, en même-tems, connoître, à-peu-près, le sujet.

« Un mari et une femme qui s'adorent secrétement (mais que des intérêts de famille ont forcés à ca-

cher leur mariage) ; une coquette qui se flatte d'avoir subjugué un homme qui ne l'aime point (cet époux clandestin , dont un billet tendre , plié sans dessus , lui parvient par la mal-adresse d'un valet , au lieu d'être remis à l'épouse pour laquelle il a été écrit) ; une jeune personne (infortunée , mais de bonne maison) qui se prend de belle passion pour un vieil Adonis (riche) ; un Petit-Maître fastidieux , détesté du beau sexe (particuliérement de ces trois femmes) et qui s'en croit l'idole ; un Arlequin qui finit d'être muet , pour avoir occasion de faire les doux yeux à une soubrette (le même valet mal-adroit , qui n'a vu dans la jeune infortunée qu'une soubrette , et qui a feint d'être muet pour entrer au service de l'époux clandestin , afin de pénétrer , avec lui , dans le Château de la coquette , que sert cette jeune personne , en Touraine , et où demeure l'épouse) , tels sont les personnages des *Amours anonymes.* » (Les raisons de clandestinité du mariage des deux époux cessent , et leur union se déclare publiquement. Le riche vieillard s'unit aussi à la jeune infortunée , et le valet est obligé de s'en consoler , ainsi que la Coquette et le Petit-Maître , qui esperent , tous les deux , se dédommager bientôt , l'un et l'autre , en faisant de nouveaux efforts pour séduire , l'une ces deux maris , et l'autre les deux épouses.) »

Les freres Parfaict , dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris* , d'après le second volume du *Mercure* , de Décembre 1735 , et Des Boulmiers , dans

son *Histoire du Théatre Italien*, nous apprennent que cette Piece « fut favorablement accueillie du Public, au Théatre, à cause de la maniere dont elle est écrite et des détails agréables dont elle est remplie, mais qu'à la lecture les connoisseurs n'en furent pas si contens, et qu'ils en trouverent le fonds et la conduite défectueux » Elle eut onze représentations de suite, dans sa nouveauté, et n'a pas été reprise depuis.

Le Comte de Neuilli, Comédie-Héroïque, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 18 Janvier 1736; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Dans cette Piece, très-romanesque, Mylord, Comte de Neuilli, possesseur d'une grande fortune, est à Paris, et il y est devenu amoureux d'une jeune personne, nommée Léonore, qu'il voit chez une Marquise, de laquelle on la croit être la fille; mais le jeune Marquis, fils de cette Marquise, aime aussi Léonore, et en est aimé, quoiqu'ils se croient, l'un et l'autre, être frere et sœur. Cependant, la Marquise déclare que Léonore n'est point sa fille, mais qu'elle doit le jour à Mylord, Comte de Sussex, disgracié de la Cour d'Angleterre, et qui est mort dans un combat. Léonore a été confiée, très-jeune,

par son pere, aux soins de la Marquise, qui l'a élevée, comme si elle en eût été la mere, et le Comte de Neuilli, ancien ami du feu Comte de Sussex, triomphant de son amour, cede cette jeune personne à son heureux rival, en ne se réservant que le droit de tenir lieu de pere à Léonore et de la faire son héritiere.

« Cette Piece n'eut que huit représentations, avec peu de succès, dans sa nouveauté, et n'a pas été reprise depuis. Boissy la redonna, dix ans après, le 18 Mai 1746, au Théatre François, sous le titre du *Duc de Surrey*, et la fit précéder par un Discours apologétique, qui excita beaucoup de rumeur, dit Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*. Les Comédiens François s'excusoient dans ce Discours de donner, comme neuve, une Piece déja représentée. Les Comédiens Italiens crierent beaucoup contre les Comédiens François et contre Boissy, qui répondit qu'ils avoient tort de se plaindre si l'on donnoit sur un autre Théatre ce qui n'avoit pu passer sur le leur, peut être faute d'y avoir été représenté convenablement ; ce qui a été facile à juger par la différence de succès, malgré le peu de changement qu'on avoit fait à la Piece, et que, d'ailleurs, il leur offroit de leur rendre deux mille livres qu'il avoit reçues d'eux, pour la Piece du *Comte de Neuilli*, ou de leur abandonner les droits de celle du *Duc de Surrey*, ou bien encore de leur donner une autre Piece. Les Comédiens Italiens ne voulurent accepter aucune de ces propositions. Ils aimerent mieux

se venger des Comédiens François et de Boissy, en donnant une Parodie de sa Piece, sous le titre du *Prince de Surêne*, en un acte, en vers, de la composition de Riccoboni, fils, qui fut jouée, à leur Théatre, le 24 Septembre de la même année, 1746, et qui réussit beaucoup. »

Les deux Nieces, ou *La Confidente d'elle-même*, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 17 Janvier 1737; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Deux jeunes cousines, nieces d'un vieux Commandeur, chez lequel elles demeurent, l'une et l'autre, à Paris, sont courtisées, toutes les deux, tour-à-tour, par un Chevalier, Petit-Maître et bel-esprit rimailleur. L'une d'elles, veuve d'un Marquis, aime le Chevalier, mais l'autre, nommée Lucile, aime un jeune Baron, ami du Chevalier, et en est aimée. La Marquise découvre la légéreté et la fatuité du Chevalier, qui croit être aimé de toutes les deux. Elle se décide à préférer son veuvage, aux risques qu'elle courroit en s'unissant à lui, et le Baron épouse Lucile, avec l'agrément du Commandeur.

« Cette Piece, qui a quelques jolies scenes de détail, eut dix représentations de suite, dans sa nouveauté, avec quelque succès, à ce que nous apprend le

le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François*, mais elle est maintenant tout-à-fait oubliée au Théatre. »

La ****, Comédie anonyme, en trois actes, en vers alexandrins, précédée d'un Prologue, en vers libres, et suivie d'un Divertissement, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 17 Août 1737; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Voici, à-peu-près, l'extrait que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* donnent de cette Piece et de son Prologue.

« Le Prologue, dont la scene se passe sur le Théatre Italien, et dont les personnages sont la Demoiselle Catine et Romagnési, Acteurs de ce Théatre, prévient les Spectateurs de la singularité du titre de cette Comédie, et leur laisse le soin de l'intituler comme ils le jugeront à propos. »

« Quoiqu'il ne fût pas difficile de lui donner un nom convenable, il ne s'est trouvé jusqu'à présent aucun parrain, et elle reste toujours anonyme. »

« Deux amans, déguisés en soubrettes, entrent au service d'une jeune Marquise, (veuve, dans un Château, où elle fait sa résidence) et ils s'em-

pressent, l'un et l'autre, de gagner ses bonnes graces. Voilà tout le fond de cette Piece, qui a des scenes d'un bon comique, et que l'on pourroit intituler *La Maîtresse bien servie*, ou *Les Amans soubrettes*. » (La Marquise découvrant ses deux amans déguisés, par le moyen d'un Baron, son oncle, qui en reconnoît un, et d'une Comtesse, de ses amies, mere de l'autre, par laquelle il est reconnu aussi, se décide à épouser ce dernier, pour qui elle avoit un secret penchant, depuis long-tems.) On prétend que l'intrigue de cette Comédie est prise du Roman de *Pharamond*, au troisieme volume, où Marcomire et Gondomar, jeunes Princes, déguisés en femmes, entrent en qualité de filles d'honneur, au service de la Princesse Albisinde, le premier sous le nom d'Éricléé, et le second sous celui de Théodore. »

« Boissy ne voulut point hasarder un titre à cette Piece, parce qu'elle est susceptible de plusieurs, dit l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, et, incertain du succès qu'elle auroit, il desira garder d'abord l'anonyme sur l'Auteur comme sur elle; mais elle réussit, et quelqu'un, qui ne se nomma pas, non plus, lui adressa, ou il s'adressa, lui-même, à ce que l'on prétend, les quatre vers suivans :

« Du Public enchanté le suffrage unanime
» De l'Auteur du secret rend les soins superflus:
» Sa Piece le décele ; on ne l'ignore plus.
» Le talent décidé peut-il être anonyme? »

Le Pouvoir de la sympathie, Comédie, en trois actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 5 Juillet 1738; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Malgré la haine qui existe entre deux familles de Rennes, par suite de longs débats et de longs procès entr'elles, un jeune homme de l'une de ces familles, et une jeune personne de l'autre s'aiment, d'abord, sans se l'avouer mutuellement, et même sans soupçonner les sentimens l'un de l'autre; puis résistant aux nœuds que leurs parens veulent leur faire contracter ailleurs, ils se déclarent leur penchant réciproque, et, par la violence de leur amour, et par les sacrifices qu'ils sont prêts à s'imposer volontairement, ils triomphent, enfin, de cette haine de leurs familles, que leur mariage réconcilie et unit pour jamais.

Boissy n'a pas su tirer de ce sujet tout le parti dont il étoit susceptible; aussi cette Piece, dans laquelle on trouve, cependant, quelques scenes bien dialoguées et bien versifiées, n'eut-elle que quatre représentations, avec peu de succès, dans sa nouveauté, et n'a pas été reprise depuis.

Le Rival favorable, Comédie, en trois actes, en vers alexandrins, suivie d'un divertisse-

ment, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 30 Janvier 1739; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in-8°.*, et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Deux amis sont devenus amoureux d'une jeune veuve, dans la maison de laquelle ils ont l'habitude de se rencontrer souvent, à Paris; mais, au lieu de s'en vouloir de cette rivalité, ils conviennent ensemble, avec franchise et presqu'une égale présomption, que celui que la veuve n'aura pas préféré cédera la place à l'autre, et sera tenu aux frais d'une fête pour elle. Des billets, sans suscription, que le hasard empêche d'arriver à leur destination, semblent, un instant, confirmer l'espoir du plus avantageux des deux amans, en compromettant le moins avantageux, et une amie de la veuve; mais ce dernier est véritablement aimé, et il finit par épouser la veuve. Il en est de même des deux valets de ces deux amans, et desquels les caracteres sont absolument les copies de ceux de leurs maîtres. Ils produisent un semblable effet sur le cœur de la suivante de la veuve, et en obtiennent le même résultat.

« Cette Piece, qui est une des meilleurs de Boissy, selon le jugement de Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*, et selon celui des Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, fut très-applaudie du

Public, dans sa nouveauté. On en trouva l'intrigue bien conduite, les situations vraiement comiques, les caracteres soutenus et la versification élégante. Elle a été souvent reprise, et toujours vue avec plaisir. »

Les Talens à la mode, Comédie, en trois actes, en vers libres, suivie d'un divertissement, intitulé *Les Muses Rivales*, Ballet-Pantomime, de la composition de Riccoboni, fils, avec de la musique de Blaise, et représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 17 Septembre 1739; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur,

Voici, à-peu-près, le jugement que portent de cette Piece les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, en indiquant ainsi quel en est le sujet.

« Il n'y a de vraisemblable dans *Les Talens à la mode* que le rôle de Géronte, (Bourgeois de Paris, et amateur de l'ancienne musique françoise) Isabelle, Lucinde et Mélanie, (filles de Géronte) sont trois folles, dont l'extravagance est plus singuliere que comique. (La premiere a la manie de faire des vers, la seconde de composer de la musique, à la maniere italienne et de chanter, et la troisieme de composer et d'exécuter des pas de Ballets.) On ne

sait quel est le but de Léandre (jeune amateur des talens à la mode , qui est de la connoissance de Géronte , et qui a fait celle de chacune de ses trois filles , séparément , dans le monde). Il cherche à plaire à ces trois sœurs. Isabelle l'estime , Lucinde le considere , et Mélanie le goûte. Il sent une espece d'inclination pour toutes les trois ; mais comme le choix l'embarrasse, (et que Géronte consent à l'unir à l'une d'elles) Mélanie , pour le décider , a recours à un Ballet-Pantomime , (dans lequel elles doivent figurer , toutes les trois , selon la manie particuliere de chacune d'elles ; Isabelle sous le nom de Melpomene , Lucinde sous celui d'Érato , et Mélanie sous celui de Terpsychore) et la danseuse obtient la préférence , sur la rimailleuse et sur la chanteuse »

Quelque sévere que soit ce jugement , il ne manque point d'équité , quoique Boissy ait eu pour objet dans cette Piece de fronder le ridicule de la plupart des gens du monde qui osent afficher de la prétention aux talens qu'ils n'ont pas , et quoique Des Boulmiers ait dit , dans son *Histoire du Théatre Italien* , que cette Comédie « est une de celles qui ont fait le plus d'honneur à la plume de son Auteur , qu'elle fut très-applaudie , pendant dix-huit représentations de suite , lors de sa nouveauté , qu'elle a été souvent reprise et qu'elle attira à Boissy cette poétique galanterie , qui est de Pesselier :

« Non , non , il n'est pas sûr que la postérité
» Accorde son suffrage à chaque nouveauté

» Dont notre siecle s'accommode ;
» Mais, malgré le caprice et la légéreté
» Du Public inconstant, que l'uniformité
» Rebute, fatigue, incommode,
» Par leur beau coloris, par leur variété,
» Tes *Talens*, cher Boissy, seront toujours de mode
» Et peuvent aspirer à l'immortalité. »

* *Les dehors trompeurs*, ou *L'Homme du jour*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 18 Février 1740 ; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

L'Homme indépendant, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, sans autre titre que celui de *La* * * * *, ou *La Comédie sans titre*, au Théatre François, le 3 Mars 1741 ; non imprimée.

Le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François*, nous dit que « cette Piece fut suivie, avec chaleur, pendant dix-sept représentations de suite. » Apparemment que Boissy lui donna le titre de *L'Homme indépendant*, ou de *L'Indépendant*, seulement, à quelqu'une des représentations qui suivirent la premiere, car on la trouve indiquée sous

ces divers titres dans les différens Historiens du Théatre. Quoi qu'il en soit, il faut bien que son succès n'ait pas été fort satisfaisant pour l'Auteur, puisqu'il la refondit, en trois actes, la redonna, de cette nouvelle maniere, au même Théatre, et la fit imprimer, en 1745, sous le titre du *Sage étourdi.*

L'Embarras du choix, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 11 Décembre 1741; imprimée, à Paris, l'année suivante, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Voici, à-peu-près, l'extrait que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* donnent de cette Comédie, et le jugement qu'ils en portent.

« Une fille aussi raisonnable que Lucile (c'est le nom de l'héroïne de la Piece, dont la scene se passe en Bourgogne, dans le Château d'un oncle de Lucile) doit-elle être embarrassée dans le choix des deux partis qu'on lui propose? L'un est un Petit-Maître, (de la Capitale, fat et méchant) et l'autre un sot campagnard, (fort avare). Lequel obtiendra la préférence? Ni l'un, ni l'autre. Lucile se déclare en faveur d'un homme de mérite, qui n'étoit point au nombre des soupirans, et qui ne s'étoit jamais douté qu'on pensât à lui. Il y a dans cette Piece, comme dans plusieurs autres du même Auteur, certains ca-

racteres dont l'espece humaine ne fournit point de modeles. »

Nous ignorons quels sont ces caracteres que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* veulent désigner ici, et nous avouons que tous ceux de cette Comédie nous paroissent être dans la nature. Celui de Lucile ressemble beaucoup à celui de la *Pupille*, de Fagan, jouée au même Théatre, sept ans auparavant, et ces deux Pieces se dénouent, à-peu-près, de la même maniere; mais celle de Boissy, qui a le défaut d'être trop étendue en cinq actes, quoiqu'assez bien versifiée, est infiniment inférieure au charmant petit acte, en prose, de Fagan, aussi n'eut-elle que peu de succès dans sa nouveauté, et elle n'est point restée au Théatre.

Un anonyme fit jouer au Théatre Italien, le 13 Mars 1758, une petite Piece d'un acte, en vaudevilles, intitulée *L'Embarras du choix*, qui étoit une Parodie de l'Opera d'*Enée et Lavinie*, de Fontenelle et Colasse, donné en 1690, et remis, en musique nouvelle, par M. Dauvergne, le 14 Février de la même année 1758; et Moissy donna, au même Théatre, l'année suivante, une Comédie, en trois actes, en prose, aussi intitulée *L'Embarras du choix*, qui n'a, non plus que la Parodie, d'autre ressemblance que le titre avec la Comédie de Boissy.

Le Mari garçon, Comédie, en trois actes, en vers libres, représentée, pour la premiere

fois, au Théatre Italien, le 10 Février 1742; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

« *Le Mari garçon* n'est pas une Piece sans mérite, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*; mais il est étonnant qu'après six mois de mariage un homme puisse dire:

« Je suis Mari garçon et garçon à la lettre. »

« Il est vrai que la Comtesse (crue veuve, et qui est l'épouse secrette du Mari garçon) prend toutes sortes de mesures pour le frustrer des droits de l'hymen. Elle se voit malheureusement obligée à tenir une conduite si extraordinaire, parce que sa fortune en dépend.... »

Les principaux personnages de cette Comédie sont de Rennes, en Bretagne, et se trouvent aux Eaux de Forges, où la scene se passe. La Comtesse y attend, avec impatience, des nouvelles de l'issue d'un procès considérable, qui se juge au Parlement de Rennes, et pour le succès duquel elle s'est vue forcée de promettre sa main au fils de son Rapporteur. Mais elle s'est remariée, en attendant, et elle tient son second mariage caché, jusqu'au moment où elle est informée du gain du procès. C'est-là que se termine la Piece, dans laquelle il y a quelques personnages ac-

cessoires, assez plaisans, tels que celui d'une espece de fâcheuse officieuse, qui est toujours sur les épaules de ses simples connoissances, qu'elle appelle ses amis; celui du fils du Rapporteur, et qui est un Marquis, Petit-Maître, et celui d'un Médecin, d'une gaieté à outrance, dont on a généralement blâmé le caractere, ridicule et dégradé, à ce que nous apprend Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*, en ajoutant, cependant, que cette Comédie « eut beaucoup de succès, pendant neuf représentations de suite, dans sa nouveauté, mais qu'elle n'a été que très-rarement reprise depuis. »

La Fête d'Auteuil, ou *La Fausse méprise*, Comédie, en trois actes, en vers libres, suivie d'un divertissement, mis en musique par Grandval, pere, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 23 Août 1742; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Un vieux Commandeur qui a une petite maison au village d'Auteuil, près Paris, dans laquelle il passe l'été, avec son neveu, Damon, et une jeune Comtesse, veuve, sa niece, donne une fête pour une vieille Baronne, qu'il aime et qu'il veut faire épouser à Damon. Il veut aussi remarier la Comtesse avec un

Marquis, qu'elle ne connoît pas plus qu'elle n'en est connue, et qui, desirant de l'examiner, sans qu'il s'en doute, fait passer Damon, vêtu en femme, pour elle, et passe, elle-même, pour une amie de la Comtesse. Mais le prétendu Marquis, que l'on voit arriver, n'est autre qu'une certaine Laure, qu'il a aimée, qui, sur le bruit de son prochain mariage avec la Comtesse, est venue, vêtue en homme, ainsi que sa suivante, pour s'amuser aux dépens du Marquis et de la Comtesse, en passant pour celui-ci auprès de celle-là. Cependant, le faux Marquis presse tellement la fausse Comtesse qu'elle le met dans l'embarras. Elle s'y trouve tellement, elle-même, qu'elle finit par se découvrir. Il en fait autant, et leur surprise est égale, en voyant qu'en voulant se tromper, l'un l'autre, chacun d'eux s'est trompé, lui-même, et qu'ils ont véritablement pris de l'amour l'un pour l'autre, sans s'en douter. Le Commandeur consent à les unir; la Comtesse reste veuve, la suivante de Laure épouse le valet de Damon, duquel valet elle étoit, depuis long-tems, connue et aimée, et la fête préparée sert à célébrer ce double hymen, au lieu de celui de la Baronne.

Le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François*, nous dit que « cette Comédie eut dix représentations de suite, dans sa nouveauté, avec quelque succès, mais qu'elle réussit moins lorsqu'elle fut reprise depuis, » et nous n'en sommes pas étonnés, car nous la croyons une des plus foibles de l'Auteur.

Paméla

Paméla en France, ou *La Vertu mieux éprouvée*, Comédie, en trois actes, en vers libres, suivie d'un divertissement, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 4 Mars 1742; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Tout le monde connoît le Roman Anglois de *Paméla*, de Richardson, par la traduction françoise qu'en a donnée l'Abbé Prévôt, et l'on sait le succès qu'eut chez nous ce Roman. Boissy y puisa le sujet de cette Comédie, où il feint qu'un Marquis François devenu amoureux de Paméla, en Angleterre, s'est déguisé en femme, sous le nom d'une Comtesse, qui est sa sœur, pour prendre Paméla à son service, et l'a amenée en France, dans une de ses Terres. Un Chevalier Gascon, des amis du Marquis, le reconnoît sous ce déguisement, et décele le mystere; ce qui oblige le Marquis à déclarer son amour, et ce qui l'engage à épouser Paméla, pour la soustraire aux poursuites de ce même Chevalier, qui veut la lui enlever, comme maîtresse, et à celles du Jardinier du Château, qui en veut faire sa femme. Le mariage du Marquis et de Paméla est célébré par une fête brillante et allégorique que donne le Marquis, et qui termine la Piece.

La Chaussée prit aussi dans le même Roman le sujet d'une Piece, du même titre, en cinq actes et

en vers, qu'il fit jouer au Théatre François, le 6 Décembre suivant, mais qui n'eut qu'une seule représentation. La Piece de Boissy en eut treize, sans beaucoup de réussite, et seulement à cause du Ballet allégorique qui la termine si agréablement, selon ce que nous dit Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*; ce qui engagea M. Daucourt à donner une sorte de Parodie, à ce Théatre, sous le titre de *La Déroute des deux Paméla*, en un acte, en vers libres, avec un divertissement, le 23 du même mois de Décembre 1743, et qui eut quelque succès. »

« Le sujet de *Paméla* ne réussit véritablement à la scene que lorsque M. de Voltaire le mit au Théatre François, en 1749, sous le titre de *Nanine*, ou *Le Préjugé vaincu*, en trois actes et en vers de dix syllabes, et qu'il sut l'embellir des graces qui caractérisent tous ses Ouvrages, » disent encore les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

* *L'Epoux par supercherie*, Comédie, en deux actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 9 Mars 1744; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Le Médecin par occasion, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour

la premiere fois, au Théatre François, le 12 Mars 1745; imprimée, à Paris, la même année, chez Jacques Clousier, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Un jeune Officier, peu favorisé de la fortune, et que l'on croit avoir été tué à l'armée, revient en Champagne, dans le Château d'un Baron, pere de sa maîtresse, au moment où, le pleurant et voulant lui rester fidelle, on lui prépare un autre mariage, avec un vieux et riche ami de son pere. La santé de la jeune personne est altérée par sa situation; et sa soubrette, de concert avec le valet du jeune Officier, font passer celui-ci pour un Médecin Prussien fort habile, que l'on introduit, sous ce titre, auprès du pere, qui ne le connoît pas, parce que les deux amans ne se sont jamais vus qu'au couvent. L'Officier guérit d'abord le pere de la manie qu'il a de faire des vers, sans pouvoir y réussir, en lui promettant d'en faire pour lui, et de lui en laisser la gloire d'Auteur; et une tante de la jeune personne, Marquise, d'un âge mur, à laquelle la monotonie du séjour de la campagne donne de l'ennui et des vapeurs, en lui conseillant d'aller vivre à Paris, dans le grand monde. Il guérit encore, par des conseils du même genre, un grand nombre de personnes, de toutes conditions, que sa nouvelle réputation attire au Château, et parmi lesquelles il se trouve une vieille Comtesse qui veut l'épouser et

l'emmener avec elle. La Marquise demande la préférence, pour ne pas l'éloigner d'elle. Mais la maladie de sa jeune maîtresse ne résiste pas davantage à sa présence, et le Médecin supposé se découvre au vieux prétendant, qui s'exécute, de bonne grace, en faisant même de son heureux rival son unique héritier; ce qui détermine la tante à en faire autant, et le pere à ne pas refuser sa fille à un homme qui a su se rendre si nécessaire à toute sa famille.

Cette Piece, « dont le sujet est intéressant et assez bien traité, eut du succès dans sa nouveauté, » à ce que nous apprennent le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François*, et les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*; mais elle n'est pas restée au Théatre.

La Folie du jour, Comédie, en un acte, en vers libres, suivie d'un divertissement, mise en musique par Grandval, pere, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 5 Juillet 1745; imprimée, à Paris, la même année, chez Jacques Clousier, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

« La folie du jour dont il est question dans cette petite Comédie est celle de représenter des Pieces de Théatre dans des Sociétés bourgeoises, qui étoit alors fort en regne, et qui s'est renouvellée, de nos jours, avec non moins d'excès et de ridicule, »

dit l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques.*

Dans un Château, près de Paris, plusieurs personnes de qualité s'amusent à jouer des Pieces de Théatre, et doivent représenter la Tragédie du *Comte d'Essex*, de T. Corneille. Un jeune homme y retrouve une jeune personne qu'il a vue au couvent, de laquelle il est devenu subitement amoureux, et à laquelle il a inspiré le même sentiment, aussi soudainement. Mais, sans qu'ils le sachent, l'un et l'autre, elle est promise, par ses parens, au frere aîné de ce jeune homme. Cet aîné arrive pour contracter, sans en avoir la moindre envie, cédant aux vœux de sa famille qui veut le marier, malgré la répugnance qu'il a pour les nœuds de l'hymen; et en apprenant que son cadet est son rival aimé, il lui cede, avec plaisir, les droits que son aînesse lui donnoit sur la jeune personne.

Cette Comédie, qui peint bien les petites tracasseries des Théatres de Société, et dans laquelle le goût et le ton du jour se trouvent agréablement exprimés, « eut dix représentations de suite, dans sa nouveauté, avec succès, » à ce que nous apprend le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théâtre François*; mais elle n'est pas restée au répertoire.

Le Sage étourdi, Comédie, en trois actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere

fois, sous ce titre, au Théatre François, le 30 Août 1745 ; imprimée, à Paris, la même année, chez Jacques Clousier, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Voici, à-peu-près, le jugement que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* portent de cette Piece, et qui en fait suffisamment connoître le sujet.

« Un jeune homme préfere une femme d'un âge mur, vivant à la campagne, dans ses Terres, où la scene se passe, à sa niece, qui demeure avec elle, parce qu'il aime plus la premiere que la seconde. Il n'y a là ni sagesse, ni étourderie. Il est tout simple de s'attacher à ce qui plaît davantage. On est, pourtant, surpris de voir la tante, qui est froide et raisonnable, accepter la main du jeune homme, qui est vif et sémillant, tandis que la niece, jeune et enjouée, se donne à un homme indolent et bien plus âgé ; et l'on croit qu'on auroit pu intituler cette Piece *Les Mariages mal assortis.* »

Elle avoit déja paru, sur le même Théatre, en 1741, d'abord n'ayant d'autre titre que celui de *Le* * * * *, ou *La Comédie sans titre*, et, ensuite, sous celui de *L'Homme indépendant*, ou de *L'Indépendant*, seulement, et sans beaucoup de succès, comme nous l'avons remarqué plus haut. Il paroît qu'elle en eut moins encore à cette reprise de 1745, quoiqu'elle ait été retouchée et changée de titre, car après sept représentations on ne la donna plus, et elle n'a pas

été redonnée depuis, selon ce que nous apprend le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François*.

Le Plagiaire, Comédie, en trois actes, en vers alexandrins, avec un divertissement à la fin de chaque acte, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 1 Février 1746; imprimée, à Paris, la même année, chez Jacques Clousier, *in*-8o., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Cette Piece est, à peu de choses près, la même que celle que Boissy fit jouer au Théatre François, en 1737, sous le titre des *Deux Nieces*, avec quelques changemens dans les personnages, dont il a supprimé quelques-uns, pour en substituer quelques autres, et avec la réduction de cinq actes à trois. Ce qui lui a donné lieu au changement de titre, c'est que l'un de ses personnages, amoureux par intérêt, et voulant adresser des vers à l'objet de ses vœux, les prend, tout faits, dans Marot et dans Madame Des Houllieres. Ces Plagiats sont reconnus, et lui attirent les plaisanteries qu'ils méritent, en servant son rival, qui aime, de bonne-foi, avec désintéressement et sans prétention au bel-esprit. Cette Comédie eut plus de succès au Théatre Italien qu'elle n'en avoit eu au Théatre François; peut-être un peu à cause des divertissemens que l'on ajouta à chacun

des trois actes, et qui en firent les principaux agrémens. Elle eut quinze représentations de suite; mais elle n'est pas restée au Théatre.

Le Duc de Surrey, Piece Héroïque, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 18 Mai 1746; non imprimée sous ce titre.

Cette Piece, comme nous l'avons dit plus haut, est celle qui fut représentée au Théatre Italien, en 1736, sous le titre du *Comte de Neuilli*, et imprimée, séparément et dans les Œuvres de l'Auteur, sous ce premier titre, et qui fut au même Théatre Italien, en 1746, l'objet de la Parodie intitulée *Le Prince de Surene*, de Riccoboni, fils.

La Péruvienne, Comédie, en cinq actes, en vers libres, représentée, pour la premiere et derniere fois, au Théatre François, le 5 Juin 1748; non imprimée.

Nous ne connoissons point cette Piece, dont le sujet fut tiré des *Lettres Péruviennes*, Roman de Madame de Graffigny, à ce que nous dit le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François*. Elle ne réussit pas, et n'a point reparu depuis sa premiere représentation.

M. Rochon de Chabannes donna, à la Foire Saint-

Germain, le 23 Mars 1754, un Opera-Comique, en un acte, du même titre, tiré du même Roman, et avec aussi peu de succès, selon ce que nous apprend Léris, dans son *Dictionnaire des Théatres de Paris.*

Le Retour de la Paix, Comédie, en un acte, en vers libres, suivie d'un divertissement, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 22 Février 1749; imprimée, à Paris, la même année, chez Cailleau, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Cette petite Piece, dont la scene se passe à Paris, sur le Théatre Italien, n'est autre chose qu'une allégorie épisodique, en dialogue, dans laquelle l'Auteur établit et discute les avantages de la Paix sur la Guerre. Elle eut douze représentations de suite avec succès, dans sa nouveauté, comme Piece de circonstance, et n'a pas été redonnée depuis.

La Comette, Comédie, en un acte, en vers libres, suivie d'un divertissement, représentée, pour la premiere et derniere fois, au Théatre Italien, le 11 Juin 1749; non imprimée.

Cette Piece est encore une allégorie, relative à une Cometre qui avoit été annoncée, et au nom de laquelle toutes les modes nouvelles et tous les goûts

nouveaux furent mis à Paris. Différens personnages épisodiques, qui en forment les scenes, y louent ou critiquent les Pieces nouvelles, des divers Théatres de Paris. Elle n'eut pas même le succès de la circonstance, et n'a pas reparu depuis. Boissy ne l'a jamais fait imprimer, et l'on ne la connoît que par l'extrait qu'en donne Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*.

Le Prix du Silence, Comédie, en trois actes, en vers libres, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 26 Février 1751; imprimée, avec une Epître dédicatoire, en vers, adressée à la Marquise de Pompadour, à Paris, la même année, chez la veuve Cailleau, *in*-8o., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Cette Piece fut faite sur le même sujet que l'Opera-Comique de *Margéon et Kaifé*, ou *Le Muet par amour*, tiré des *Contes Mogols*, Roman de Gueullette, et joué à la Foire Saint-Laurent, en 1725, comme nous l'avons dit plus haut. Boissy, en en faisant une Comédie pour le Théatre Italien, en a étendu l'action, qu'il fait passer à Paris. Il en a changé les noms des principaux personnages et y en a ajouté quelques-uns d'accessoires, qui contribuent à jetter de la variété et de la gaieté dans le sujet. Malgré cela, il réussit peu encore au Théatre, cette seconde fois, et il n'y a pas reparu depuis. Cependant, « cet Ouvrage, dit

Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théâtre Italien*, valut à son Auteur plus que tous ceux qu'il avoit composés jusqu'alors, par la protectrice qu'il lui fit (la Marquise de Pompadour, à laquelle il le dédia, par une Épître en vers) et qui lui obtint la rédaction du *Mercure de France*, et une place à l'Académie Françoise, » ainsi que nous l'avons déja fait remarquer, dans la Vie de cet Auteur.

La Frivolité, Comédie, en un acte, et en vers libres, avec des agrémens de chant et de danse, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 23 Janvier 1753; imprimée, à Paris, la même année, chez Duchesne, *in*-8o., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Cette Piece allégorique et épisodique, dans laquelle la Frivolité personnifiée donne à Paris ses audiences à des personnages de différentes nations, eut beaucoup de succès, qu'elle dut, en grande partie, aux débats qu'excitoient alors à Paris la Musique Italienne et la Musique Françoise. Elle fut jouée trente fois de suite, en deux mois, dans sa nouveauté, et redonnée fréquemment dans le cours de l'année, et toujours avec une grande affluence de Spectateurs et de vifs applaudissemens. Elle étoit suivie d'un Ballet Allemand, dont les paroles de quelques airs, et celles d'un vaudeville furent composées par M. Favart. On reprit cette petite Piece l'année suivante,

le 7 Février, et elle fut encore représentée pendant plus de deux mois de suite à cette reprise, avec le même concours de Spectateurs et le même succès que dans sa nouveauté, à ce que nous apprennent les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris*, Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*, et les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*; mais la réussite si complete de cette petite Comédie tenant aux circonstances du tems, elle n'est pas restée au Théatre, passé cette époque, et elle n'a pas été redonnée depuis.

LE BABILLARD,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR DE BOISSY.

A PARIS,

M. DCC. LXXXIX.

SUJET
DU BABILLARD.

LÉANDRE, Officier Breton, qui est à Paris pour solliciter de la Cour le Gouvernement Militaire de la ville de Quimpercorentin, aime Clarice, jeune veuve, que Céphise, tante de Clarice, lui a promis de lui faire épouser. Mais Clarice lui préfere Valere, son parent, Officier comme lui, et duquel elle est aussi aimée. Léandre, au lieu de faire les démarches nécessaires à l'obtention du Gouvernement, a un tel goût pour parler qu'il reste chez Clarice à tenir tête à Céphise et à cinq autres femmes, amies et voisines de Clarice ; et il parle tant avec elles toutes, et les laisse si peu parler, elles-mêmes, que, furieuses contre lui, elles le quittent, l'une après l'autre, sans qu'il s'en apperçoive, tandis qu'il parle toujours. Valere, exempt du défaut de trop parler, sait beaucoup mieux agir que

Léandre. Il parvient à se faire accorder, pour lui-même, le Gouvernement demandé; et Céphise ne pouvant pardonner à Léandre de l'avoir empêchée de parler, cesse d'engager Clarice à s'unir à lui. Il perd ainsi, tout-à-la-fois, par sa faute, l'épouse et la place qu'il desiroit obtenir, et Valere, plus heureux et plus sage que lui, obtient l'une et l'autre.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE BABILLARD.

Tous les Historiens du Théatre François s'accordent à dire que Boissy avoit originairement composé cette Piece en cinq actes, qu'il la réduisit d'abord à trois, et, ensuite, à un, afin de resserrer l'action, de maniere que son principal personnage la remplit presque seul, et fût presque toujours en scene, pour mieux faire ressortir son caractere.

« Cette Piece eut vingt-cinq représentations de suite, dans sa nouveauté, et elle réussit beaucoup, à ce que nous apprend Léris, dans son *Dictionnaire des Théatres de Paris*. Elle est restée au courant du répertoire. On la rejoue très-souvent, et toujours avec le même succès. »

« C'est une des meilleures Comédies de Boissy, disent les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire his-*

torique des Hommes célebres, &c. Elle est bien écrite, et elle offre des situations vraiement comiques. Le principal rôle est tracé avec précision, et se soutient d'un bout à l'autre de la Piece. »

Tel est aussi, à-peu-près, le jugement que portent de cette Comédie les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

LE BABILLARD,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR DE BOISSY;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 16 Juin 1725.

PERSONNAGES.

LÉANDRE, babillard et amant de Clarice.

VALERE, parent de Léandre et son rival.

CLARICE, jeune veuve.

CÉPHISE, tante de Clarice.

DAPHNÉ, voisine de Clarice.

HORTENSE, sœur de Daphné.

ISMÉNIE, amie de Céphise.

MÉLITE, Babillarde.

DORIS, autre Babillarde.

NÉRINE, suivante de Clarice.

LAFLEUR, laquais.

La Scene est à Paris, chez Clarice.

LE BABILLARD,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

CLARICE, NÉRINE.

CLARICE.

JE sors d'avec Léandre... ah ! quel homme ennuyeux !
Je n'en puis plus ; je sens un mal de tête affreux,
Il n'a point déparlé pendant une heure entiere.
Par bonheur, à la fin, je viens de m'en défaire,
Sous le prétexte heureux d'une commission
Dont j'ai su le charger.

NÉRINE.

Il falloit, sans façon,
Lui donner son congé. Si j'avois été crue
Vous l'auriez fait, Madame, à la premiere vue.
Sa langue est justement un claquet de moulin,
Qu'on ne peut arrêter si-tôt qu'elle est en train ;
Qui babille, babille, et qui d'un flux rapide
Suit indiscrétement la chaleur qui la guide,
De guerre, de combats, cent fois vous étourdit,
Et répete vingt fois ce qu'il a déja dit,
Dit le bien et le mal, sans voir la conséquence,
Et de taire un secret ignore la science.

CLARICE.

Tu le peins assez bien !

NÉRINE.

Oui, j'ose mettre en fait,
Madame, qu'un bavard est toujours indiscret
Et vain. Tel est l'esprit de notre Capitaine.
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette semaine,
Ce tems me semble un siecle ; et je tremble aujourd'hui
Que vous n'ayiez dessein de vous unir à lui,
Etant si différens d'humeur, de caractere.
Clarice, honneur du sexe, a le don de se taire,
Exempte du défaut qui nous est reproché,
Et dont Monsieur Léandre est si fort entiché.
Pour moi, je trouverois son parent préférable,
Valere est le plus jeune et le plus raisonnable ;
Il a beaucoup d'esprit, parle peu, comme vous.

CLARICE.

Nérine, je veux bien l'avouer, entre nous,
Je pense comme toi. Tout ce qui m'embarrasse,
Je dépends de ma tante.

NÉRINE.

Eh ! Madame, de grace,
N'êtes-vous pas veuve?

CLARICE.

Oui, mais je dois ménager
Cette tante qui m'aime et veut m'avantager ;
Tu sais que j'en attends un fort gros héritage ?
Je ne puis faire un choix sans avoir son suffrage ;
Et malheureusement, sans l'avoir jamais vu,
Céphise pour Léandre a l'esprit prévenu.

Ismene, son amie, avec grand étalage,
En a fait un portrait comme d'un personnage
Distingué dans la guerre, et qui, pour sa valeur,
Doit bientôt d'une place être fait Gouverneur.

NÉRINE.

Valere est Officier, brigue la même place,
Et peut également obtenir cette grace.
Quand même le contraire arriveroit, enfin,
Pourrez-vous épouser. ...

CLARICE, *l'interrompant.*

Mon cœur est incertain.

NÉRINE.

Et moi, si pour époux vous acceptez Léandre,
Je quitte, dès ce soir, sans plus long-tems attendre.
Quel maître! il voudroit seul parler dans le logis.
Ce seroit un tyran, qui tout le jour assis
Usurperoit nos droits, qui feroit notre office;
Et je mourrois plutôt que d'être à son service.
Il me seroit trop dur de garder mes discours,
De ne pouvoir rien dire, et d'écouter toujours.
Un grand parleur, Madame, est un monstre en ménage,
Et ce n'est que pour nous qu'est fait le babillage.

CLARICE.

Que veux-tu que je fasse en cette occasion,
Dis?

NÉRINE.

Il faut vous armer de résolution,
Sortir, en même tems, de votre léthargie;
Agir, faire parler une commune amie.

Par exemple, Daphné, qui dans cette maison
Occupe un logement.

CLARICE.

Sous un air assez bon
Elle a l'esprit malin. J'ai plus de confiance
Dans Hortense, sa sœur.

NÉRINE, *voyant paroître Daphné et Hortense.*

L'une et l'autre s'avance.

SCENE II.

DAPHNÉ, HORTENSE, CLARICE, NÉRINE.

DAPHNÉ, *à Clarice.*

Quoi! vous vous mariez et ne m'en dites rien,
A moi, chere voisine!... Oh! cela n'est pas bien!

CLARICE.

Mais vous me surprenez avec cette nouvelle!

DAPHNÉ.

A quoi bon le cacher? Soyez plus naturelle.
Vous sortez du veuvage; il n'est rien de plus sûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit?

DAPHNÉ.

Votre mari futur.
Dès demain, au plus tard, vous épousez Léandre.

HORTENSE, *à Clarice.*

C'est un bruit que lui-même a grand soin de répandre.
Ce n'est plus un secret.

NÉRINE, *à part.*

Il est bon-là, ma foi !

CLARICE, *à Hortense et à Daphné.*

Vous êtes là-dessus plus savantes que moi !
Je sais pour m'obtenir qu'il fait agir Ismene ;
Mais je ne croyois pas la chose si prochaine.
Léandre, le premier, auroit dû m'avertir,
Et la seule raison m'y fera consentir.
Comme mon cœur rejette, au fond, cette alliance,
Vous devez l'une et l'autre excuser mon silence.
J'ai même appréhendé qu'avec juste raison
Daphné ne badinât d'une telle union ;
Et, pour preuve qu'ici j'agis avec franchise,
Je vous prie instamment d'en parler à Céphise,
Pour la faire changer de résolution.
Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

HORTENSE.

Dès que je la verrai, fiez-vous à mon zele,
Comptez que je ferai mon possible auprès d'elle.

CLARICE.

Écoutez, cependant. Je dois vous avertir
Que Léandre chez moi va bientôt revenir.
S'il nous rencontre ensemble . .

NÉRINE.

Eh ! vous n'avez que faire
De vous presser, sachant quel est son caractere.

Il est chargé pour vous d'une commission;
Mais il ne quitte pas si-tôt une maison.
Il dit toujours : « je sors, » et toujours il demeure.
Ne parlât-il qu'au Suisse, il lui faut plus d'une heure.
Ce remarquable trait, l'avez-vous oublié,
A dîner l'autre jour quand vous l'aviez prié ?
Il fut voir le matin Doris, grande parleuse,
Puis Mélite survint, autre insigne causeuse.
Le trio de jaser fit si bien son devoir,
Qu'il ne se sépara qu'à cinq heures du soir.
Il jaseroit encor, si le discret Léandre
N'avoit appréhendé de se trop faire attendre :
Croyant se mettre à table, il vint, j'en ai bien ri,
Une grosse heure après qu'on en étoit sorti.

DAPHNÉ.

Le trait est singulier !

HORTENSE, *à Nérine.*

S'il ne trouvoit personne ?

DAPHNÉ.

Pour plus de sûreté, dépêchons-nous, ma bonne.
Partons.

HORTENSE, *à Clarice.*

Ma sœur et moi nous allons au Palais
Où nous avons affaire.

CLARICE.

Et moi, dans le marais,
Voir ma tante, et savoir au vrai ce qu'elle pense
D'un hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNÉ, *entendant du bruit en dehors.*

Quelqu'un monte... C'est lui ; car j'entends parler haut.
(*Montrant à Clarice et à Hortense une sortie opposée au côté par lequel Léandre doit entrer.*)
Sortons par ce côté, sauvons-nous au plutôt.
(*Elle sort avec Clarice et Hortense.*)

SCENE III.

NÉRINE, *seule.*

IL a de babiller une fureur extrême,
Jusques-là qu'étant seul il jase avec lui-même !

SCENE IV.

LÉANDRE, NÉRINE.

LÉANDRE, *à part, sans voir d'abord Nérine.*

NON, rien n'est plus piquant que de courir, d'aller,
Sans rencontrer personne à qui pouvoir parler !
Quand on trouve les gens, on raisonne, l'on cause,
On s'informe, et toujours on apprend quelque chose,
Et ne dit-on qu'un mot au Portier du logis,
Cela vous satisfait ; et, comme le Marquis
Me disoit, l'autre jour, en allant chez Julie...

NÉRINE, *l'interrompant.*

A qui parle Monsieur?

LÉANDRE.

C'est toi?... Bon jour, ma mie.
Comment te portes-tu?... Fort bien? .. J'en suis ravi!
Ta maîtresse de même? et moi fort bien aussi.
Elle m'avoit prié d'aller voir Isabelle,
De sa part, mais, morbleu! personne n'est chez elle,
Pas le moindre Laquais: j'ai trouvé tout sorti,
Et je suis revenu comme j'étois parti.
Hier encore, hier je courus comme un diable,
Secoué, cahoté dans un Fiacre exécrable!
Au Fauxbourg Saint-Marceau j'allai premiérement;
Des Gobelins ensuite au Fauxbourg Saint-Laurent;
Du Fauxbourg Saint-Laurent, sans presque prendre haleine,
Au Fauxbourg Saint-Antoine et tout-près de Vincenne;
Du Fauxbourg Saint-Antoine au Fauxbourg Saint-Denis;
Du Fauxbourg Saint-Denis dans le Marais, et puis
En cinq heures de tems faisant toute la Ville,
Je revins au Palais, et du Palais dans l'Ile.
De là je vins tomber au Fauxbourg Saint-Germain;
Du Fauxbourg Saint-Germain...

NÉRINE, *l'interrompant, avec volubilité.*

J'ai couru ce matin,
Et de mon pied léger, jusqu'au bout de la rue;
De la rue au marché: puis, je suis revenue.
Il ma fallu laver, frotter, ranger, plier:
J'ai monté, descendu de la cave au grenier,

Du grenier à la cave, arpenté chaque étage.
J'ai tourné, tracassé, fini plus d'un ouvrage;
Pour Madame, et pour moi, fait chauffer un bouillon.
J'ai plus de trente fois fait toute la maison,
Pendant qu'un Cavalier, que Léandre on appelle,
A causé, babillé, jasé tant auprès d'elle
Qu'elle en a la migraine, et que, pour s'en guérir,
Tout-à-l'heure, Monsieur, elle vient de sortir.

LÉANDRE.

Vous devenez, ma fille, un peu trop familiere,
Et toutes ces façons ne me conviennent guere.
Si je ne respectois la maison où je suis,
Parbleu! je saurois bien.... Profitez de l'avis,
Et, parlant à des gens qui passent votre sphere,
Songez à mieux répondre, où plutôt à vous taire.

NÉRINE.

Le silence est un art difficile pour nous,
Et j'irai pour l'apprendre à l'école chez vous.

LÉANDRE.

A Clarice tantôt je dirai la maniere
Dont tu reçois ici ceux qu'elle considere;
Et tu devrois savoir qu'en la passe où je suis
On doit me ménager, et qu'en un mot je puis
Faire de ta maîtresse une très-haute Dame,
Et qu'aujourd'hui, peut-être, elle sera ma femme;
Que je dois obtenir un important emploi,
Ayant avec honneur servi vingt ans le Roi;
Que Clarice auroit tort de préférer Valere,
Et qu'il est mon cadet, de plus d'une maniere;

Qu'un homme comme moi trouve plus d'un parti,
Que de Julie, enfin, je ne suis pas haï.
Julie a du brillant et beaucoup de jeunesse:
Ta maîtresse a trente ans et moins de gentillesse;
Mais elle a des vertus, dont je fais plus de cas,
Elle est sage, économe et ne babille pas.

NÉRINE.

La déclaration est tout-à-fait nouvelle,
Et je vous dois, Monsieur, remercier pour elle!

LÉANDRE.

Adieu; je vais agir pour mon Gouvernement.
Oh! Valere en sera la dupe sûrement....
(*Voyant paroître Valere.*)
Mais je le vois qui vient.

NÉRINE.

Avec lui je vous laisse.
(*Elle sort.*)

SCENE V.

VALERE, LÉANDRE.

LÉANDRE, *à part.*

IL m'aborde à regret, et son aspect me blesse....
Il n'est pour se haïr que d'être un peu parent!...
(*A Valere.*)
Ah! vous voilà, Monsieur? J'en suis charmé, vraiment!

C'est

C'est peu que de vouloir m'enlever ma maîtresse ;
J'apprends que vous avez encor la hardiesse
De former des desseins sur le Gouvernement,
Qui, par la mort d'Enrique, est demeuré vacant,
Et que j'ai demandé, pour prix de mon courage,
Sans respecter mes droits, mes services, mon âge.
Mais, mon petit cousin, je vous trouve plaisant
D'oser, d'affecter d'être en tout mon concurrent !...
(*Après un court silence, voyant que Valere ne répond rien.*)
Vous vous taisez ?

VALERE.

J'attends le moment favorable,
Et vous trouve, Monsieur, parleur très-agréable !
Vous avez tort, pourtant, de vous mettre en courroux,
Vous savez que je suis Officier comme vous ?

LÉANDRE.

Officier comme moi ? Tu te moques ; à d'autres !
Oses-tu comparer tes services aux nôtres ?
Dès l'âge de quinze ans j'ai porté le mousquet ;
Quand j'étois Lieutenant tu n'étois que Cadet.
J'ai vu trente combats, vingt siéges, six batailles ;
J'ai brisé des remparts, j'ai forcé des murailles :
J'ai plus de trente fois harangué nos Soldats,
Et, Bourgeois, je me suis annobli par mon bras...
Je n'oublîrai jamais ma premiere campagne...
Je crois que nous faisions la guerre en Allemagne.
Dans un détachement... C'étoit en sept cent trois ..
A cinq heures du soir,.. quatorzieme du mois...

L'affaire fut très-vive, et j'y fis des merveilles !
Alidor y laissa l'une de ses oreilles.
Il a joué depuis jusqu'à son Régiment,
Autrefois Colonel et Commis à présent.
Connois-tu pas sa femme ? elle est encor piquante !
J'étois hier chez elle, où j'entretins Dorante.
As-tu vu la maison qu'il a tout près de Caën ?
Elle est belle ! Je vais t'en faire ici le plan,
En deux mots....

VALERE, *l'interrompant.*

Mais, Monsieur, vous battez la campagne,
Et vous êtes déja bien loin de l'Allemagne....
Quant au Gouvernement le succès montrera
Si j'ai de bons amis.

LÉANDRE.

Oh ! je t'arrête-là.
Des amis, des patrons, j'en ai, de toute espece ;
Frippons, honnêtes gens, tout pour moi s'intéresse.
Je fais agir, sous main, le Chevalier Caquet,
Lisimon, l'intrigant, et Damon, le furet,
Qui se fourre par-tout, à l'État très-utile,
Officier à la Cour, espion à la Ville.
Un jeune Abbé, qui fait et le bien et le mal,
Du sexe fort aimé. J'aurai, par son canal,
Une lettre aujourd'hui d'une certaine Dame,
Qui connoît le Ministre et peut tout sur son ame,
Parente de Cloris.... Je ne dis pas son nom :
Il faut avoir en tout de la discrétion.
Chez elle ce matin, sans plus long-tems remettre,
L'Abbé doit me mener pour avoir cette lettre.

VALERE, *à part.*

Parente de Cloris !... C'est Constance, ma foi !
Elle est fort mon amie, et fera tout pour moi.
Il m'a très-à-propos rappelé son idée ;
Il faut le prévenir.

LÉANDRE.

La chose est décidée ;
Et quand même la Cour, par un coup de bonheur,
De Quimpercorentin vous feroit Gouverneur,
Je n'en serois pas moins le mari de Clarice,
Car sa tante m'estime.

VALERE.

Elle vous rend justice !
Votre....

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Votre ?... Écoutez, car je parle le mieux.

VALERE.

Dites encore plus.

LÉANDRE.

Tu n'es qu'un envieux ;
N'ayant pas comme moi le don de la parole,
Ton cœur en est jaloux, et cela te désole.
De ma complexion je parle peu, pourtant ;
Et si j'avois voulu mettre au jour mon talent,
Mieux que mon Avocat, j'aurois plaidé, moi-même,
Mes causes, quoiqu'il soit d'une éloquence extrême,
Car il dit ce qu'il veut ; il est Orateur né :
Sur sa langue les mots s'arrangent à son gré.
Sa volubilité, qui n'a point de pareille,
Est un torrent qui part et ravage l'oreille ;

Et je ne vois personne au Palais aujourd'hui
Qui parle plus long-tems, ni plus vîte que lui.

VALERE.

Oh! sur lui vous auriez remporté la victoire:
Je ne balance pas un moment à le croire.

LÉANDRE.

En vain tu penses rire, en vain tu crois railler.
Sois instruit que tout cede au talent de parler;
Et sache qu'en amour, aussi-bien qu'en affaire,
La langue fut toujours une arme néeessaire.
Par-là l'on persuade et l'on se fait aimer:
On méprise ces gens qui lents à s'exprimer,
Hésitant sur un mot, qui dans leur bouche expire,
Font souffrir l'auditeur de ce qu'ils veulent dire.

VALERE.

Moi, je crois qu'en affaire, aussi-bien qu'en amours,
Agir, quand il le faut, vaut mieux que les discours,
Le trop parler, Monsieur, souvent nous est contraire.

LÉANDRE.

Vous jasez, cependant, plus qu'à votre ordinaire...
Pour moi, j'articulois mes mots avant le tems,
Et m'expliquois si bien à l'âge de trois ans
Qu'entendant mes discours, qui passoient ma portée,
Un jour, il m'en souvient, ma grand'mere enchantée
Me prit entre ses bras...

VALERE, *l'interrompant, en voyant paroître La Fleur.*

Quel est donc ce Laquais?

SCENE VI.

LA FLEUR, LÉANDRE, VALERE.

LA FLEUR, *bas, à Léandre.*

MONSIEUR l'Abbé m'envoie ; il vous attend.

LÉANDRE, *bas.*

J'y vais...

(*La Fleur fait quelque pas pour s'en aller, et Léandre continue son discours, à Valere.*)

Puis me tint ce propos....

VALERE, *bas, lui montrant La Fleur.*

Le voilà qui demeure.

LA FLEUR, *revenant sur ses pas, bas, à Léandre.*

Monsieur, il va sortir ; dépêchez.

LÉANDRE, *bas.*

Tout-à-l'heure.

(*La Fleur s'en va.*)

SCENE VII.

LÉANDRE, VALERE.

LÉANDRE.

LA bonne femme donc, j'ai son discours présent:
Ce qu'on retient alors reste profondément.
C'est une cire molle, où tout ce qu'on applique
S'écrit... Si, comme moi, vous saviez la Physique,
Je vous mettrois au fait; car j'ai beaucoup de goût,
Pour un homme de guerre, et sais un peu de tout.
J'aime les tourbillons, le sec et le liquide,
Les atômes....

VALERE, *à part.*

Il va se perdre dans le vuide!

LÉANDRE.

Le flux et le reflux exercent mon esprit;
La matiere subtile... elle me réjouit!
C'est une belle chose encore que l'Histoire!
Je la cite à propos, car j'ai de la mémoire;
Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lu.
La bataille d'Arbelle, où César fut vaincu,
Et celle de Pharsale où périt Alexandre;
Et Darius, le Grand, qui mit Thebes en cendre....
Dans la vivacité je crois que je confonds?

VALERE, *avec ironie.*

Ma foi! vous excellez pour les digressions,

Et j'admire votre art à changer de matieres,
Par des transitions insensibles, légeres !
Vous raisonnez de tout, avec beaucoup d'esprit !
Et vous citez l'Histoire en homme bien instruit !

LÉANDRE, *à part.*

Il me brouille toujours.

SCENE VIII.

NÉRINE, LÉANDRE, VALERE.

NÉRINE.

Excusez, je vous prie;
Mais il entre, Messieurs, nombreuse compagnie.
La tante de Clarice arrive maintenant.
Ismene l'accompagne. Hortense, au même instant,
Rentre, et sa sœur la suit. Doris, avec Mélite,
Vient, d'un autre côté, pour nous rendre visite...
(*A Léandre.*)
Vous les entretiendrez; elles ne sont que six,
Et ferez, s'il vous plaît, les honneurs du logis,
Monsieur, en attendant le retour de Clarice.

LÉANDRE.

Volontiers; je saisis l'occasion propice:
Je vole vers la tante, et je cours l'embrasser
(*A Valere.*)
Et lui donner la main... Je vous laisse y penser.
Adieu, Monsieur.

SCENE IX.

VALERE, NÉRINE.

VALERE.

Que croire?

NÉRINE.

Allez, quoi qu'il en dise,
Nous pourrons balancer le pouvoir de Céphise.
Monsieur, je vous protége, et cela vous suffit.

VALERE.

Et ta maîtresse?

NÉRINE.

Elle est pour vous, sans contredit,
Si le Gouvernement....

VALERE, *l'interrompant.*

Va, mon affaire est bonne,
Et je sors de ce pas pour voir une personne,
Dont notre Babillard m'a fait ressouvenir,
Et qui pour moi, je crois, pourra tout obtenir,
Dans le tems que lui-même entretiendra ces Dames,
Et qu'il va tenir tête au caquet de six femmes.

NÉRINE.

Rentrons... J'entends nos gens qui parlent en chorus.

(*Elle s'en va d'un côté, et Valere sort d'un autre.*)

SCENE X.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMENE, HORTENSE, DAPHNÉ, DORIS, MÉLITE.

DORIS et MÉLITE, *ensemble, en entrant les premieres, à Hortense.*

Nous nous rendons, Madame, et ne disputons plus.

HORTENSE, *à Céphise.*

Je suis de la maison, point de cérémonie.

LÉANDRE, *se plaçant au milieu d'elles six.*

Mesdames, vous voilà fort bonne compagnie!
Vous n'avez qu'à parler; je suis prêt d'écouter,
Et de tous vos discours je m'en vais profiter.

DAPHNÉ, *à Doris.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée en migniature!...
(*Bas, à Hortense.*)
Sa parure est risible autant que sa figure!

DORIS.

Je suis en négligé.

ISMENE.

J'aime cette façon.

CÉPHISE, *avec lenteur, à Doris.*

Elle vous sied!

LÉANDRE, *à Doris.*

Cela vous donne un air fripon!

HORTENSE, *aux cinq autres femmes.*

Je viens de rencontrer Lucile dans la rue,
Et je vous avoûrai que je l'ai méconnue.

ISMENE.

Elle devient coquette en l'arriere saison.

MÉLITE.

Elle est toujours au Bal ; c'est-là sa passion.

CÉPHISE.

Mais, à propos de Bal, on m'a fait une histoire.

LÉANDRE.

Dites-nous un peu ça ? Plus qu'on ne sauroit croire,
J'ai l'esprit curieux !

CÉPHISE.

Je vais vous la conter.

DORIS.

J'en sais une.

LÉANDRE.

Et moi deux.

CÉPHISE.

Voulez-vous m'écouter ?

DAPHNÉ.

Oh ! vous parlez si bien que je suis toute oreille !...
(*A part.*)
Son ton de voix m'endort, et déja je sommeille.

LÉANDRE, *à Céphise.*

Je ne dis rien.

ISMENE et DORIS, *ensemble.*

Paix.

LÉANDRE.

Paix.

CÉPHISE, *lentement.*

Conduite par l'amour,
Certaine Dame au Bal se rendit l'autre jour.

LÉANDRE.

Au Bal de l'Opera?

CÉPHISE.

Sans doute... Un Mousquetaire
L'attiroit en ces lieux.

LÉANDRE.

En amour comme en guerre
Ce sont de verts Messieurs!

CÉPHISE.

La Dame en question;
Je ne la nomme point, et cela pour raison.

DORIS.

Je devine qui c'est.

LÉANDRE.

C'est la jeune Marquise?

ISMENE, *a part.*

Il va par son babil indisposer Céphise.

CÉPHISE, *à Léandre.*

Un instant attendez. Celle dont il s'agit
A près de soixante ans, à ce que l'on m'a dit.

LÉANDRE.

Oh! j'y suis pour le coup.

MÉLITE.

Je sais aussi l'affaire.

LÉANDRE, *à Céphise.*

C'est Chloé?

CÉPHISE.

Point du tout.

HORTENSE, *à part.*

L'étrange caractere!

MÉLITE, *à Céphise.*

C'est Clorinde ?

LÉANDRE, *à Céphise.*

Ou Lucile?

CÉPHISE.

Eh ! d'un esprit moins prompt...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Mais, sans vous interrompre...

CÉPHISE, *à part.*

Encore, il m'interrompt !

LÉANDRE.

Permettez-moi...

CÉPHISE, *l'interrompant, à son tour.*

Je prends le parti de me taire,
Puisqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en visiere.

LÉANDRE.

Moi, Madame? J'en suis incapable !

CÉPHISE.

Il suffit.

DORIS.

Pour bien faire, parlons tour à tour.

LÉANDRE.

C'est bien dit !
La conversation doit être générale.

MÉLITE.

MÉLITE.

Le moyen, si Monsieur saisit toujours la bale?

LÉANDRE.

Je n'ai pas entamé seulement un discours.

DAPHNÉ, *bas.*

Allez, laissez les dire, et poursuivez toujours.

DORIS, *aux cinq autres femmes.*

Mesdames, irez-vous à la Piece nouvelle?

LÉANDRE.

Le titre, s'il vous plaît?

ISMENE, *à Doris.*

Dit-on qu'elle soit belle?

MÉLITE, *à Léandre.*

Le Babillard, Monsieur.

LÉANDRE.

Oh! je veux voir cela,
Et je ferai ce soir faux bond à l'Opera.

CÉPHISE.

Pour moi, je ne saurois souffrir les Comédies.

DORIS.

Je n'ai du goût aussi que pour les Tragédies.

LÉANDRE.

Parbleu! j'y veux mener le Chevalier Caquet,
Avec mon Avocat, pour y voir leur portrait.
A ce Théatre-là, pourtant, je ne vais gueres.

DAPHNÉ.

Je m'étonne, Monsieur, qu'ayant tant de lumieres ..

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je pourrois, il est vrai, passer pour connoisseur;
Car je sais tout Pradon et Montfleury par cœur.

Autrefois j'ai joué dans les fureurs d'Oreste...

(*Déclamant.*)

« Tiens, tiens, voilà le coup... »

MÉLITE, *l'interrompant.*

Nous vous quittons du reste.

DORIS.

J'aime beaucoup la Foire !

LÉANDRE.

Oh ! j'y ris, sur ma foi !

Du meilleur de mon ame, et sans savoir pourquoi...

Madame, avez vous vu l'animal remarquable

Qui tient du chat, du bœuf, presque au chameau semblable ?

Et le fameux Saxon n'est-il pas amusant ?

Polichinelle encore est fort divertissant !

Ma foi ! vive Paris, c'est une grande Ville !

MÉLITE, *à Céphise.*

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille !

CÉPHISE.

Il interrompt toujours !

DORIS.

Il fait tout l'entretien !

DAPHNÉ, *bas, à Léandre.*

Ne vous relâchez pas.

LÉANDRE.

Je ne dirai plus rien.

CÉPHISE, *aux cinq autres femmes.*

Pourriez vous me donner des nouvelles d'Aminte ?

DORIS et MÉLITE, *ensemble.*

Madame, elle est...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Elle est mariée à Philinte.

CÉPHISE, *à Doris.*

Il tient bien sa parole !

MÉLITE, *à Léandre.*

Elle est veuve.

LÉANDRE.

J'ai tort !

ISMENE, *à part.*

D'avoir parlé pour lui je me repens bien fort !

DORIS, *à Mélite.*

Aminte est mon amie.

MÉLITE.

Et je suis sa voisine.

LÉANDRE.

Je lui tiens de plus près, car elle est ma cousine.

MÉLITE.

Elle n'est plus ici.

LÉANDRE.

Sans contestation !

DORIS, *à Céphise*

Vous l'a-t-on dit ?

LÉANDRE, *interrompant Céphise qui étoit prête à répondre à Doris.*

Avec votre permission...

CÉPHISE, *l'interrompant aussi.*

Eh ! laissez donc parler.

DORIS.

Elle se remarie.

DAPHNÉ, *bas, à Léandre.*

Défendez-vous.

LÉANDRE, *à Doris*

Un mot !

MELITE, *à Céphise.*

Elle est en Picardie...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Oh ! je suis son cousin...

DORIS, *à Mélite.*

Par le dernier courier...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Au troisieme degré...

MÉLITE, *l'interrompant, à Céphise.*

Jusqu'au mois de Janvier...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je sors d'un sang Bourgeois...

DORIS, *l'interrompant, à Céphise.*

Elle vient de m'écrire...

MÉLITE, *l'interrompant, à Céphise*

Je dois...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Et je me fais un honneur de le dire.

CÉPHISE.

Mais...

MÉLITE, *l'interrompant.*

Dans ce pays là comme j'ai quelques biens...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je le suis...

DORIS, *l'interrompant.*

Elle épouse un Conseiller d'Amiens...

MÉLITE, *l'interrompant.*

J'y dois aller bientôt...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Du côté de ma mere...

DORIS, *l'interrompant.*

C'est un riche parti...

MÉLITE, *l'interrompant.*

Je pars avec mon frere.

CÉPHISE, *aux cinq autres femmes.*

Mesdames...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Il est sûr...

CÉPHISE, *l'interrompant.*

Mais, Monsieur...

DAPHNÉ, *l'interrompant, à Léandre.*

Tenez bon!

LÉANDRE, MÉLITE et DORIS, *ensemble.*

Madame...

DAPHNÉ, *les interrompant, à Léandre.*

Allons, poussez, car vous avez raison.

(*Léandre, Mélite, Doris, Céphise et Ismene parlent, tous à la fois.*)

LÉANDRE, *aux six femmes.*

On me conteste en vain ce que je certifie,
On ne m'apprendra pas ma généalogie.
Mieux qu'un autre, je crois, je dois en être instruit,
Puisque cent et cent fois mon pere me l'a dit.

MÉLITE, *à Doris.*

Comme je la connois, dès la plus tendre enfance,
Qu'elle eut toujours en moi beaucoup de confiance,

Ne pouvant me parler elle m'écrit souvent,
Et je lui fais aussi réponse exactement.

DORIS.

A vous dire le vrai, la Province m'ennuie,
Car je hais les façons et la tracasserie;
Et si je n'espérois de bientôt revenir,
Je ne pourrois jamais me résoudre à partir.

CÉPHISE, *à Léandre.*

Il ne se vit jamais une chose semblable!
Il faut avoir l'esprit, l'humeur insupportable;
Et c'est un procédé, Monsieur, des plus choquans
Que de fermer ainsi toujours la bouche aux gens!

ISMENE, *à Léandre.*

Je me joins à Madame, et ne puis plus me taire
Sur vos façons d'agir, sur votre caractere;
J'en suis scandalisée; et, par votre caquet,
Vous détruisez, Monsieur, tout ce que j'avois fait!

MÉLITE, *à Doris.*

Si vous voulez mander...

DORIS, *l'interrompant*

Vous connoissez Chrisante?

LÉANDRE, *aux six femmes.*

Quoi que vous en disiez, Aminte est ma parente,
Mesdames; car Aminte est fille de Damon,
Gentilhomme Servant, et petit-fils d'Orgon;
Lequel Orgon étoit propre neveu d'Argante,
Célebre Partisan et frere de Dorante;
Lequel Dorante avoit, en hymen clandestin,
Epousé, par amour, Guillemette Patin;

Laquelle Guillemette étoit, ne vous déplaise,
Fille, du second lit, d'Angélique la Chaise,
Et laquelle Angélique...

(*Il tousse.*)

MÉLITE, *l'interrompant.*

Oh ! laquelle, lequel...

Je n'y puis plus tenir.

(*Elie sort.*)

SCENE XI.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMENE, DORIS, DAPHNÉ, HORTENSE.

LÉANDRE, *aux cinq femmes qui sont restées.*

DU côté paternel,
Si j'ai bonne mémoire, étoit sœur d'Hypolite...

(*Il crache.*)

DORIS, *à part, en s'en allant.*

Qu'une nazarde... Mais il vaut mieux que je quitte.

(*Elle sort.*)

SCENE XII.

LEANDRE, CÉPHISE, ISMENE, HORTENSE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *aux quatre femmes restées.*

ET ladite Hypolite étoit sœur, d'autre part,
De l'Avocat Martin, dit Babille, ou Braillard,
Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babille
Etoit mon trisayeul. . .

(*Il fait une courte pause.*)

HORTENSE, *à part.*

C'est un mal de famille !...
Fuyons... Sauve qui peut !

(*Elle s'en va.*)

SCENE XIII.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMENE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *reprenant son récit, et s'adressant aux trois femmes restées.*

J'AI son portrait chez moi,
Et lui ressemble fort. . . On voit par-là, je croi,
Qu'Aminte... Attendez donc ; j'oubliois de vous dire
Que ce fameux Martin sortoit d'une Delphire,

Laquelle descendoit du Vicomte de Quer,
Bas Breton, de naissance, et Seigneur de Quimper.
Ce Vicomte de Quer, remarquez bien de grace...
(*Il éternue.*)

ISMENE, *à part.*

Que Monsieur est un sot... J'abandonne la place.
(*Elle sort, en colere.*)

SCENE XIV.

LÉANDRE, CÉPHISE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *aux deux femmes restées.*

Fut grand homme de guerre; et, de Mestre-de-Camp,
Donna dans le Commerce, et devint Trafiquant.
Or donc, pour revenir, pour être laconique,
Martin Braillard Babille étoit oncle d'Enrique,
Major et Gouverneur de Quimpercorentin.
Je dois avoir sa place, et le dis à dessein.
Enrique donc, neveu de Martin...
(*Il se mouche.*)

CÉPHISE, *à part.*

Ah! j'expire,
J'étouffe et je m'en vais.
(*Elle sort.*)

SCENE XV.

LÉANDRE, DAPHNÉ.

DAPHNÉ, *à part.*

Moi, je creve de rire !

(*Elle s'en va.*)

SCENE XVI.

LÉANDRE, *seul, sans s'en appercevoir, et poursuivant son récit.*

Hérita de ses biens ; car ce Martin Braillard
N'avoit, à son décès, laissé qu'un fils bâtard,
Mort, depuis, en Espagne, et, pour toute famille,
De son épouse Alix, n'avoit eu qu'une fille,
Trépassée, enterrée, un an avant sa mort,
Qui promettoit beaucoup, et qu'il chérissoit fort.

SCENE XVII.

NÉRINE, *venant, en tapinois, et se tenant derriere Léandre, pour l'écouter, sans qu'il la voie;* LÉANDRE.

LEANDRE, *à part.*

ENRIQUE combattit et sur mer et sur terre,
Et laissa les trois quarts de son corps à la guerre;
Car il perdit un œil à Gand, le fait est sûr,
La cuisse droite à Mons, le bras gauche à Namur.
Il n'aimoit pas le vin et haissoit les femmes...
Je le dis à regret; excusez-moi, Mesdames:
De vous fâcher en rien...

NÉRINE, *derriere lui, et l'interrompant.*

Vous êtes bien poli!

LÉANDRE, *se retournant et s'appercevant que les six femmes l'ont quitté.*

Ah! Nérine, c'est toi... Mais je suis seul ici!...
Je m'en serois douté!... Peste soit des femelles!
Dans tous leurs entretiens elles sont éternelles,
Veulent parler, parler, et n'écouter jamais!
Ces bavardes, sur-tout, bon Dieu! que je les hais!...
Le talent le plus rare et le plus nécessaire,
Sur-tout dans une femme, est celui de se taire!

NÉRINE.

Ah! Monsieur, quel exploit! avoir ainsi défait,
Su vaincre, surpasser en babil, en caquet,

Six femmes, à la fois, et leur donner la fuite !
Quelles femmes encor ! la braillarde Mélite,
L'éternelle Céphise et la rogue Doris,
Causeuses, par état, s'il en est dans Paris.
Après être sorti vainqueur de cette affaire,
Qui peut vous refuser le surnom de Commere ?

LÉANDRE, *à part.*

Voyez la médisance ! à peine ai-je eu le tems
De dire quatre mots, de desserrer les dents...
Mais je sors.

NÉRINE, *lui présentant une lettre.*

Attendez .. Voici certaine Lettre,
Qu'on vient de me donner, Monsieur, pour vous remettre.

LÉANDRE, *prenant la lettre, et l'ouvrant.*

Elle vient de l'Abbé... Voyons ce qu'elle dit.
(*Il lit haut.*)

« Comme on ne sauroit vous parler, Monsieur, je » prends le parti de vous écrire. Vous venez d'échouer » dans l'affaire en question, pour avoir trop parlé et » n'avoir pas assez agi, et faute de vous être rendu » chez moi, quand j'ai envoyé mon Laquais. Vous » n'en sauriez douter, puisque Valere vient d'obtenir » le Gouvernement, par l'entremise de la personne » même chez qui je devois vous mener ce matin. »

« L'Abbé BRIFFARD. »

NÉRINE.

J'approuve cette Lettre, et c'est fort bien écrit !

LÉANDRE,

LÉANDRE, *à part.*

L'injustice est criante, et je devois peu craindre...
Mais j'aurai le plaisir d'aller par-tout m'en plaindre ;
Et Clarice vaut mieux que cent Gouvernemens !

SCENE XVIII.

VALERE, CEPHISE, CLARICE, LÉANDRE, NÉRINE.

CÉPHISE, *à Valere, en montrant Léandre.*

Vous saurez devant lui quels sont mes sentimens,
Et je vais m'expliquer, sans tarder davantage.

LÉANDRE.

Madame, en ce moment, j'attends votre suffrage.

NÉRINE, *à Céphise.*

De Quimpercorentin Valere est Gouverneur.

CÉPHISE, *en montrant Valere.*

Je viens d'en être instruite, et fais choix de Monsieur.

LÉANDRE.

Contre les sentimens que vous faisiez paroître ?

CÉPHISE.

Je n'avois pas alors l'honneur de vous connoître,
Et je ne savois pas que vous étiez, enfin,
Arriere petit-fils du célebre Martin !

VALERE, *à Léandre.*

Vous serez de ma noce.

CLARICE, *à Léandre.*

Ami, maîtresse, affaire,
Vous perdez tout, Monsieur, pour n'avoir su vous taire !

NÉRINE, *à Léandre.*

Monsieur le Gouverneur, je vous baise les mains !

(*Céphise, Clarice, Valere et Nérine sortent.*)

SCENE XIX et derniere.

LÉANDRE, *seul.*

JE n'ai rien à répondre à ces discours malins ;
Mais, pour me consoler de ce qui les fait rire,
Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire...

(*Il fait quelques pas pour sortir, et, revenant, s'adresse au Parterre :*)

Messieurs, un mot avant que de sortir.
Je serai court, contre mon ordinaire.
Si, par bonheur, j'ai pu vous divertir ;
Si mon babil a su vous plaire,
Daignez le témoigner, tout haut.
Si je vous déplais, au contraire,
Retirez-vous, sans dire mot ;
N'imitez pas mon caractere.

FIN.

LE FRANÇOIS A LONDRES,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR DE BOISSY.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

SUJET
DU FRANÇOIS A LONDRES.

LE Marquis et le Baron de Polinville, jeunes François et parens, sont allés, ensemble, passer quelque tems en Angleterre. Ils ont, tous les deux, fait connoissance, à Londres, d'une jeune veuve, nommée Eliante, de laquelle ils sont devenus amoureux, l'un et l'autre; mais le Lord Craff, son pere, desire qu'elle épouse le Négociant Jacques Rosbif. C'est un Quakre, qui lui paroît peu aimable : elle préféreroit le Marquis de Polinville, qu'elle trouve pourtant bien léger. En effet, c'est un étourdi, un avantageux, qui voudroit faire de tous les Anglois qu'il rencontre autant de Petits-Maîtres François. Il commence même à endoctriner, à sa maniere, le jeune Lord Houzey, frere d'Eliante. Mais le Lord Craff surprenant son fils à prendre de telles leçons, le tanse très-fort, ainsi que son

prétendu Précepteur. Le Marquis se conduit si mal avec le pere d'Eliante qu'elle perd bientôt toute la prévention qu'il lui avoit inspirée d'abord. Cependant, le Baron de Polinville, qui est aussi raisonnable que le Marquis l'est peu, fait tous ses efforts pour réparer les étourderies de celui-ci auprès du Lord Craff; et, obtenant, aussi-tôt, pour lui-même, l'estime du pere et de la fille, il est choisi par eux entre ses deux rivaux, le Marquis et Jacques Rosbif, et il épouse Eliante.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

LE FRANÇOIS A LONDRES.

« LE but de cette agréable Comédie est de montrer que la France et l'Angleterre peuvent produire également des gens sensés et des personnages ridicules, observent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. Quoique les François soient les plus maltraités dans cette Piece, ils ont été les premiers à rire des défauts qu'elle leur impute. Les Anglois se sont plaints, dit-on, qu'on y avoit outré leur caractere ; mais on pourroit leur répondre qu'il seroit à souhaiter que leurs Poëtes Dramatiques se conformassent aussi exactement que nous le faisons aux regles de l'équité et de la bienséance lorsqu'ils entreprennent de ridiculiser sur leurs Théatres les mœurs de notre nation. »

« *Le François à Londres* eut vingt-trois représentations de suite, dans sa nouveauté, et cette Comédie fut très-goûtée du Public, dit Léris, dans son *Dictionnaire des Théatres de Paris.* Le contraste des caracteres des François et des Anglois est naturel et touché avec vivacité dans cette Piece, que l'on redonne souvent au Public. »

Elle est restée au courant du répertoire, et elle est toujours revue avec plaisir.

LE FRANÇOIS A LONDRES,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR DE BOISSY;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 19 Juillet 1727.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS DE POLINVILLE. } François.
LE BARON DE POLINVILLE. }

LE LORD CRAFF, pere d'Éliante.

LE LORD HOUZEY, fils du Lord Craff.

JACQUES ROSBIF, Négociant Anglois.

ÉLIANTE, veuve Angloise.

FINETTE, suivante Françoise, attachée à Éliante.

La Scene est à Londres, dans un Hôtel garni.

LE FRANÇOIS A LONDRES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS DE POLINVILLE, LE BARON DE POLINVILLE.

LE MARQUIS.

CE n'étoit pas la peine de me faire quitter Paris, le centre du beau monde et de la politesse ; et je me serois bien passé de voir une ville aussi triste et aussi mal élevée que Londres !

LE BARON.

Je t'excuse, Marquis ; tu en parlerois autrement, si tu avois eu le tems de la mieux connoître.

LE MARQUIS.

Non, Baron, je connois assez mon Londres, quoique je n'y sois que depuis trois semaines. Tiens, ce que les Anglois ont de mieux, c'est qu'ils parlent françois, encore ils l'estropient.

LE BARON.

Eh ! nous l'estropions, nous-mêmes, pour la plupart ;

et cependant nous ne parlons que notre Langue. Leur conversation est pleine de bon sens.

LE MARQUIS.

Leur conversation ? Ils n'en ont point du tout. Ils sont une heure sans parler, et n'ont autre chose à vous dire que *How do you*, comment vous portez-vous ? Cela fait un entretien bien amusant !

LE BARON.

Les Anglois ne sont pas brillans, mais ils sont profonds.

LE MARQUIS.

Veux-tu que je te dise ? Au lieu de passer les trois quarts de leur vie dans un Café à politiquer et à lire des chiffons de Gazettes, ils feroient mieux de voir bonne compagnie chez eux, d'apprendre à mieux recevoir les honnêtes gens qui leur rendent visite, et à sentir un peu mieux ce que vaut un joli homme.

LE BARON.

Sais-tu bien, Marquis, puisque tu m'obliges à te parler sérieusement, qu'il ne faut que trois ou quatre têtes folles, comme la tienne, pour achever de nous décrier dans un pays où notre réputation de sagesse n'est pas trop bien établie ; et que tu as déja donné deux ou trois scenes qui t'ont fait connoître de toute la ville ?

LE MARQUIS.

Tant mieux ; les gens de mérite ne perdent rien à être connus.

LE BARON.

Oui; mais le malheur est que tu n'es pas ici connu en beau: on t'y tourne par-tout en ridicule. On dit que tu es un Gentilhomme François si zélé pour la politesse de ton pays que tu es venu exprès à Londres pour l'y enseigner publiquement, et pour apprendre à vivre à toute l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Elle en auroit grand besoin, et j'en serois très-capable!

LE BARON.

Mais sais-tu, mon petit parent, que l'amour aveugle que tu as pour les manieres françoises te fait extravaguer? qu'au lieu de vouloir assujettir à ta façon de vivre une nation chez qui tu es, c'est à toi à te conformer à la sienne, et que sans la sage police qui regne dans Londres tu te serois déja fait vingt affaires pour une?

LE MARQUIS.

Mais sais-tu, mon grand cousin, que trois ans de séjour que tu as fait à Londres t'ont furieusement gâté le goût, et que tu y as même pris un peu de cet air étranger qu'ont tous les habitans de cette ville!

LE BARON.

Les habitans de cette Ville ont l'air étranger? Que diable veux-tu dire par-là?

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'ils n'ont pas l'air qu'il faut avoir; cet air libre, ouvert, empressé, prévenant, gra-

cieux, l'air par excellence : en un mot, l'air que nous avons, nous autres François.

LE BARON.

Il est vrai, Messieurs les Anglois ont tort d'avoir l'air Anglois chez eux ; ils devroient avoir à Londres l'air que nous avons à Paris.

LE MARQUIS.

Ne crois pas rire. Comme il n'y a qu'un bon goût, il n'y a aussi qu'un bon air, et c'est sans contredit le nôtre.

LE BARON.

C'est ce qu'ils te disputeront.

LE MARQUIS.

Et, moi, je leur soutiens qu'un homme qui n'a pas l'air que nous avons en France est un homme qui fait tout de mauvaise grace, qui ne sait ni marcher, ni s'asseoir, ni se lever, ni tousser, ni cracher, ni éternuer, ni se moucher ; qu'il est, par conséquent, un homme sans manieres ; qu'un homme sans manieres n'est présentable nulle part, et que c'est un homme à jetter par les fenêtres qu'un homme sans manieres.

LE BARON.

Oh ! M. le Marquis des manieres, si vous trouviez à les troquer contre un peu de bons sens, je vous conseillerois de vous défaire d'une partie de ces manieres.

LE MARQUIS.

C'est pourtant à ces manieres, dont tu me fais

tant la guerre, que j'ai l'obligation d'une conquête ; mais d'une conquête brillante !

LE BARON.

Voilà encore la maladie de nos François qui voyagent. Ils sont si prévenus de leur prétendu mérite auprès des femmes qu'ils croyent que rien ne résiste aux brillans de leurs airs, aux charmes de leur personne, et qu'ils n'ont qu'à se montrer pour charmer toutes les Belles d'une contrée. Un regard, jetté, par hazard sur eux, une politesse, faite sans dessein, leur est un sûr garant d'une victoire parfaite. Ils s'érigent en petits conquérans des cœurs ; et, de l'air dont ils quittent la France, ils semblent moins partir pour un voyage qu'aller en bonne fortune. Mais, Marquis...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Mais, Baron éternel, ce n'est pas sur un regard équivoque, sur une simple civilité que je suis assuré qu'on m'aime ; c'est parce que l'on me l'a dit, à moi-même, parlant à ma personne.

LE BARON.

Hé ! peut-on savoir quel est ce rare objet ?

LE MARQUIS.

C'est une jeune veuve, de Cantorbéry, fille d'un Lord, belle, riche, qui est à Londres pour affaires. Le hasard m'a procuré sa connoissance. Je suis venu exprès loger dans cet Hôtel garni, où elle demeure, depuis huit jours, qu'elle a changé de quartier.

LE BARON,

On la nomme ?

LE MARQUIS.

Éliante.

LE BARON.

Éliante? Je la connois; je l'ai vue, plusieurs fois, chez Clorinde, une de ses amies. C'est une Dame du premier mérite!

LE MARQUIS.

Mais tu m'en parles d'un ton à me faire croire qu'elle ne t'est pas indifférente?

LE BARON.

Il est vrai, je ne le cache point, c'est de toutes les femmes que j'ai vues celle dont je chercherois la possession avec plus d'ardeur; et je t'avouerai franchement que, s'il dépendoit de moi, il n'est rien que je ne fisse pour te supplanter.

LE MARQUIS, *éclatant de rire.*

Toi, me supplanter? moi?

LE BARON.

Oui, toi-même; j'aurois cette audace.

LE MARQUIS.

Je voudrois voir cela. Mais, dis-moi, mon très-cher cousin, sait-elle les sentimens que tu as pour elle?

LE BARON.

Je crois qu'elle les ignore.

LE MARQUIS.

Tu me fais pitié, mon pauvre garçon; et, si tu veux, je me charge de les lui apprendre pour toi.

LE BARON.

Tu es trop obligeant ! je prendrai bien cette peine-là, moi-même, et je n'attends que l'occasion.

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu ! je veux te la procurer... (*Appercevant Eliante.*) et, sans aller plus loin, voici Éliante, elle-même, qui vient fort à propos pour cela.

SCENE II.

ÉLIANTE, LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS, *à Eliante.*

MADAME, vous voulez bien que je vous présente ce Gentilhomme François ? Il est mon parent et mon rival, tout ensemble. Il vous a vue chez Clorinde. Vous avez fait sa conquête, sans le savoir. Il cherche l'occasion de vous le déclarer ; elle s'offre ; je la lui procure.

ÉLIANTE.

En vérité, Marquis....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Sous un air timide et discret, c'est un garçon dangereux, je vous en avertis ! Il veut me supplanter, Madame ; il veut me supplanter.

ÉLIANTE.

Brisons-là ; c'est pousser trop loin la plaisanterie !

LE BARON.

Madame, la plaisanterie ne tombe que sur moi; je la mérite. Le Marquis, en badinant, n'a dit que la vérité. Pardonnez un transport dont je n'ai pas été le maître. Je n'ai pu m'empêcher de lui avouer que je n'avois jamais rien vu de si adorable que vous, et de lui témoigner une surprise, mêlée de dépit, sur ce qu'il vient de me dire qu'il avoit le bonheur d'être aimé de vous.

ÉLIANTE, *au Marquis.*

Quoi! Monsieur, vous êtes capable....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Hé! Madame, quel mal y a-t-il à cela? Vous êtes femme de condition, je suis homme de qualité; vous êtes riche, j'ai du bien; vous êtes veuve, je suis garçon; vous avez dix-neuf ans, j'en ai vingt-quatre; vous êtes belle, je suis aimable; nous sommes faits l'un pour l'autre; nous nous aimons tous deux, à quoi bon le cacher?

ÉLIANTE.

Mais je ne vous aime pas, Monsieur; et quand cela seroit, je veux qu'on ait de la discrétion: j'aime le mystere.

LE MARQUIS.

Le mystere, Madame? Ah! fi! le mauvais ragoût!

ÉLIANTE.

Oui, en France, où l'on n'aime que par air, où l'on n'aspire à être aimé que pour avoir la vanité de le dire, où l'amour n'est qu'un simple badinage,

qu'une tromperie continuelle, et où celui qui trompe le mieux passe toujours pour le plus habile. Mais ce n'est pas ici de même. Nous sommes de meilleure foi ; nous n'aimons uniquement que pour avoir le plaisir d'aimer : nous nous en faisons une affaire sérieuse ; et la tendresse, parmi nous, est un commerce de sentimens, et non pas un trafic de paroles.

LE MARQUIS.

Mais il faut toujours avoir quelqu'un à qui l'on puisse conter ses amours. Dans le Roman le plus exact il n'y a point de Héros qui n'ait son confident. J'ai pris le Baron pour le mien ; il est garçon discret, et je suis dans la regle.

LE BARON.

J'aurai de la discrétion par rapport à Madame ; car pour toi rien ne m'oblige à garder le secret. C'est un aveu que tu m'as fait par vanité, et non pas une confidence.

ÉLIANTE, *au Marquis.*

Je vous trouve admirable !

LE MARQUIS, *au Baron.*

Baron, prends congé de Madame. Tu n'as pas l'esprit de t'appercevoir que tu l'ennuies ? Tu lui dis des choses désagréables ; tu la gênes : tu es ici de trop.

ÉLIANTE, *montrant le Baron.*

Si quelqu'un est ici de trop, ce n'est pas Monsieur.

LE MARQUIS.

Ah ! je vois, pour le coup, que vous êtes piquée. Pour vous punir, je vous laisse avec lui. Qu'il vous entretienne, Madame, qu'il vous entretienne ; je n'y perdrai rien : vous m'en goûterez mieux tantôt!

(*Il sort.*)

SCENE III.

ÉLIANTE, LE BARON.

ÉLIANTE.

VOILA ce qu'on appelle un François?

LE BARON.

Daignez, Madame, ne pas les confondre tous avec lui ; et soyez persuadée qu'il en est....

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Je le sais, Monsieur ; je ne suis pas assez injuste, ni assez déraisonnable pour ne pas sentir la différence qu'il y a entre vous et lui, et pour ne pas vous accorder toute l'estime que vous méritez.

LE BARON.

Oui, vous m'estimez, Madame ; et vous aimez le Marquis.

ÉLIANTE, *agitée.*

Moi, j'aime le Marquis ! Qui vous l'a dit, Monsieur ?

LE BARON.

LE BARON.

Votre émotion, l'air même dont vous vous défendez.

ÉLIANTE.

Non, je le méprise trop pour l'aimer.

LE BARON.

Je m'y connois, Madame; un pareil mépris n'est qu'un amour déguisé. Vous l'aimez d'autant plus que vous êtes fâchée de l'aimer.

ÉLIANTE.

Hé! que diriez-vous si j'en épousois un autre?

LE BARON.

Un autre? Que je serois heureux, si ce choix pouvoit me regarder! Vous ne sauriez vous venger plus noblement du Marquis, ni faire, en même-tems, le bonheur d'un homme dont vous soyiez plus tendrement aimée.

ÉLIANTE.

M. le Baron....

LE BARON, *l'interrompant.*

Sans me faire valoir, je possede un bien assez considérable, je sors d'une maison assez illustre et j'ai pour vous des sentimens si distingués....

ÉLIANTE, *l'interrompant, à son tour.*

Monsieur, la chose est assez sérieuse pour mériter une mûre réflexion. Je vous demande du tems pour y penser.

LE BARON.

Adieu, Madame; je vous laisse. L'amour vous

parle pour le Marquis; vous l'aimez toujours : c'est le seul défaut que je vous connoisse, et je crains bien que vous ne vous en corrigiez pas si-tôt!

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ÉLIANTE, *seule.*

OH! je m'en corrigerai, je m'en corrigerai! Je suis femme, et j'ai pu me laisser éblouir par les graces et par le faux brillant d'un mérite superficiel; mais je suis Angloise, en même-tems, par conséquent capable de me servir de toute ma raison. Si le Marquis continue....

SCENE V.

FINETTE, ÉLIANTE.

FINETTE, *présentant une Lettre à Eliante.*

MADAME, voilà une Lettre qu'on a oublié de vous remettre hier au soir.

ÉLIANTE, *prenant la Lettre et l'ouvrant.*

Voyons.... C'est mon pere qui m'écrit; je reconnois l'écriture.

(*Elle lit.*)

« Je pars, en même-tems que ma Lettre, et je » serai demain à Londres, sans faute. On m'a écrit » que votre frere hantoit mauvaise compagnie, et » qu'il venoit de faire, tout nouvellement, connois- » sance avec un certain Marquis François, qui acheve » de le gâter. Comme je ne puis être à Londres que » trois jours, et que je dois, de là, partir pour la » Jamaïque, j'ai résolu de l'emmener et de vous » marier, avant mon départ, avec Jacques Rosbif. » C'est un riche Négociant, fort honnête homme, » et qui n'est pas moins raisonnable pour être un » peu singulier. Votre extrême jeunesse ne vous per- » met pas de rester veuve; et je compte que vous » n'aurez pas de peine à vous conformer aux volon- » tés d'un pere qui ne cherche que votre avantage » et qui vous aime tendrement. »

» LORD CRAFF. »

FINETTE.

M. votre pere arrive aujourd'hui pour vous marier avec Jacques Rosbif? Miséricorde! c'est bien l'Anglois le plus disgracieux, le plus taciturne, le plus bizarre, le plus impoli que je connoisse!

ÉLIANTE.

Ah! Finette, quelle nouvelle!... Mon cœur est agité de divers mouvemens, que je ne puis accorder. J'aime le Marquis, et je dois peu l'estimer. J'estime le Baron, et je voudrois l'aimer. Je hais Rosbif, et il faut que je l'épouse, puisque mon pere le veut.

FINETTE.

Mais, Madame, n'êtes-vous pas veuve, et, par conséquent, maîtresse de vous-même?

ÉLIANTE.

Ma grande jeunesse, la tendresse que mon pere m'a toujours témoignée, le bien même que je dois en attendre ne me permettent pas de me soustraire à son obéissance.

FINETTE.

Quoi! vous pourrez, Madame, vous résoudre à épouser encore un homme de votre nation, après ce que vous avez souffert avec votre premier mari? Avez-vous si-tôt oublié la triste vie que vous avez menée, pendant deux ans que vous avez vécu ensemble? Toujours sombre, toujours brusque, il ne vous a jamais dit une douceur; se levant le matin de mauvaise humeur, pour rentrer le soir ivre; vous laissant seule toute la journée, ou réduite à la passer tristement avec d'autres femmes, aussi malheureuses que vous, à faire des nœuds, à tourner votre rouet, pour tout amusement, et à jouer de l'éventail, pour toute conversation. Mort de ma vie! je ne permettrai pas que vous fassiez un pareil mariage, ou vous me donnerez mon congé tout-à-l'heure.

ÉLIANTE.

Que veux-tu que je fasse?

FINETTE.

Que vous ayiez le courage de vous rendre heureuse, et que vous épousiez un homme de mon pays, un François. Considérez, Madame, que c'est

la meilleure pâte de maris qu'il y ait au monde ; qu'ils doivent servir de modele aux autres nations, et qu'un François a cent fois plus de politesse et de complaisance pour sa femme qu'un Anglois n'en a pour sa maîtresse. Une belle Dame comme vous seroit adorée de son mari en France. Il ne croiroit pas pouvoir faire un meilleur usage de son bien que de l'employer à se ruiner pour vous. Il n'auroit pas de plus grand plaisir que de vous voir brillante et parée, attirer tous les regards, assujettir tous les cœurs. Le premier appartement, le meilleur carrosse et les plus beaux laquais seroient pour Madame. Vous verriez sans cesse une foule d'adorateurs empressés à vous plaire, ingénieux à vous amuser, étudier vos goûts, prévenir vos desirs, s'epuiser en fêtes galantes, vous promener de plaisirs en plaisirs, sans que votre époux osât y trouver à redire, de peur d'être sifflé de tous les honnêtes gens.

ÉLIANTE.

Mais, Finette, comment faut-il m'y prendre pour déterminer mon pere ?

FINETTE.

Il faut lui parler avec la noble fermeté qui convient à une veuve, sans sortir du respect que doit une fille à son pere ; il faut lui représenter que les maris de ce pays-ci ne sont pas faits pour rendre une femme heureuse, que vous en avez déja fait la dure expérience et qu'il s'offre un parti plus avantageux et plus conforme à votre inclination, un Marquis François, jeune, riche, bien fait.

ÉLIANTE.

Mon pere n'y consentira jamais. Il est déja prévenu contre lui, comme tu l'as vu par sa Lettre, car c'est assurément de lui dont on lui aura parlé.

FINETTE.

Mylord Craff, votre pere, est un homme sensé; il ne sera pas difficile de lui faire entendre raison.

ÉLIANTE.

Moi-même, j'ai lieu de n'être pas contente du Marquis; son indiscrétion et son étourderie....

FINETTE, *l'interrompant.*

Bon! bon! il faut lui passer quelque chose, en faveur de la jeunesse et des graces.... (*Voyant paroître Mylord Houzey.*) Mais voici Mylord Houzey, votre frere; c'est du fruit nouveau!

SCENE VI.

LE LORD HOUZEY, ÉLIANTE, FINETTE.

LE LORD HOUZEY, *à Eliante.*

EH! bon jour, ma petite sœur.

ÉLIANTE.

Bon jour, mon frere. Tu te rends bien rare, depuis quelque tems.

LE LORD HOUZEY.

Que veux-tu? tu as changé de quartier, et je ne sais que d'aujourd'hui ta nouvelle demeure. D'ail-

leurs, depuis que je ne t'ai vue, j'ai été entraîné par une chaîne de plaisirs, et j'ai fait connoissance avec un jeune Seigneur François, qu'on appelle le Marquis de Polinville. C'est bien le garçon le plus aimable, le plus gracieux !... Tiens, moi, qui brille, sans vanité, parmi tout ce qu'il y a de beaux à Londres, je ne suis qu'un maussade auprès de lui, et je ne compte savoir vivre que du jour que je le connois. Ah ! qu'il m'a appris de choses, en cinq ou six conversations, et que je me suis façonné avec lui, en quatre jours de tems ! Cela n'est pas concevable, et tu dois me trouver bien changé !

ÉLIANTE.

Cela est vrai ; je te trouve beaucoup plus ridicule qu'à l'ordinaire.

FINETTE, *au Lord Houzey.*

Allez, ne la croyez pas ; je ne vous ai jamais vu si genril!

LE LORD HOUZEY, *à Eliante.*

J'étois sot, timide, embarrassé quand je me trouvois avec des Dames. Je ne savois que leur dire ; mais, à présent, ce n'est plus cela. Si tu me voyois dans un cercle de femmes, tu serois étonnée, ma petite sœur. Je suis semil'ant, je badine, je folâtre, je papillonne, je voltige de l'une à l'autre, je les amuse toutes. Je parois poli, respectueux en public ; mais je suis hardi, entreprenant tête-à tête. Rien ne plaît plus au beau sexe qu'une noble assurance,

ÉLIANTE.

Tu te gâtes, mon frere, et tu deviens libertin.

FINETTE.

Une petite pointe de libertinage ne messied point à un jeune homme, et rien ne le polit plus que le commerce des femmes.

LE LORD HOUZEY, *à Eliante.*

Finette a raison. C'est elle qui m'a donné la premiere leçon de politesse : je ne l'oublierai pas... (*Finette montre de l'embarras.*) Elle est modeste, mes louanges la font rougir. Ma foi ! vive les femmes : elles sont l'ame de tous les plaisirs ! par exemple, à table, rien n'est plus charmant qu'une jolie femme en pointe de vin, qui chante un air à boire, ou qui s'attendrit le verre à la main. Nous autres Anglois, nous n'entendons pas nos intérêts quand nous vous bannissons de nos parties. Nous ne buvons que pour boire, et nous portons la tristesse jusqu'au sein de la joie. Il n'est que les François pour faire agréablement la débauche ! J'ai fait, avant hier, avec le Marquis, le plus délicieux souper, au Lion rouge; le tout accommodé par un Cuisinier François, et servi à petits plats, mais délicats. Nous étions en femmes. Tiens, ma petite sœur, je n'ai jamais tant eu de plaisir en ma vie. Que d'esprit ! que d'enjouement ! que de volupté ! que nous fîmes... que nous dîmes de jolies choses ! Je t'y souhaitai plus d'une fois, tant je suis bon frere !

ÉLIANTE.

Le Marquis François est un fort bon maître ! Il vous instruit bien, à ce que je vois !

LE LORD HOUZEY.

Je veux te le faire connoître. Il ne sera pas mal aisé, car je viens d'apprendre qu'il loge dans ce même Hôtel. Je lui ai déja parlé de toi, sans te nommer pourtant... Il me vient une idée. Je lui dois donner à souper ce soir au Lion rouge. Tout est déja commandé pour cela : il faut que tu sois des nôtres, et Finette aussi.

FINETTE, *faisant la révérence.*

Vous me faites trop d'honneur, Monsieur.

ÉLIANTE.

Je le veux bien ; mais à condition que mon pere, qui arrive aujourd'hui, sera aussi de la partie.

LE LORD HOUZEY, *surpris.*

Mon pere arrive aujourd'hui ?

ÉLIANTE.

Oui, aujourd'hui même ; et vos fredaines, dont il est informé, sont en partie cause de son voyage.

LE LORD HOUZEY.

Il vient bien mal-à-propos !... Que ces peres sont incommodes ! Voilà notre partie dérangée... Adieu, ma sœur, je vais contremander le souper, et déprier nos gens.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

ÉLIANTE, FINETTE.

FINETTE.

Votre frere se forme, Madame.

ÉLIANTE.

Il se gâte plutôt, et le voilà enrôlé dans la cotterie de nos beaux d'Angleterre ; engeance ici d'autant plus insupportable qu'elle a tous les vices de vos Petits-Maîtres de France, sans en avoir les graces... (*Voyant paroître Jacques Rosbif.*) Mais quelqu'un vient.... Ah ! c'est ce vilain Rosbif. Depuis qu'on en veut faire mon mari, je le trouve encore plus désagréable.

FINETTE.

Cela est naturel. Allez, rentrez, Madame... Laissez-moi le soin de recevoir sa visite pour vous. Je vais le congédier à la Françoise.

(*Eliante rentre dans son appartement.*)

SCENE VIII.

JACQUES ROSBIF, FINETTE.

(*Finette fait plusieurs révérences à Jacques Rosbif.*)

ROSBIF.

FINISSEZ, avec toutes vos révérences, qui ne menent à rien.

FINETTE.

Vous êtes naturellement si civil et si honnête à l'égard des autres qu'on ne se lasse pas de l'être envers vous.

ROSBIF.

Verbiage encore inutile. Venons au fait. Où est Éliante?

FINETTE.

Elle n'est pas visible.

ROSBIF.

Elle doit l'être pour son prétendu.

FINETTE, *éclatant de rire.*

Vous son prétendu? Ah! ah! ah!

ROSBIF.

Oui, moi-même. Qu'est-ce qu'il y a là de si plaisant?

FINETTE.

Je vous demande pardon, Monsieur; mais votre figure est si extraordinaire que je ne puis m'empêcher d'en rire.

SCENE VII.

ÉLIANTE, FINETTE.

FINETTE.

Votre frere se forme, Madame.

ÉLIANTE.

Il se gâte plutôt, et le voilà enrôlé dans la cotterie de nos beaux d'Angleterre ; engeance ici d'autant plus insupportable qu'elle a tous les vices de vos Petits-Maîtres de France, sans en avoir les graces.... (*Voyant paroître Jacques Rosbif.*) Mais quelqu'un vient.... Ah ! c'est ce vilain Rosbif. Depuis qu'on en veut faire mon mari, je le trouve encore plus désagréable.

FINETTE.

Cela est naturel. Allez, rentrez, Madame... Laissez-moi le soin de recevoir sa visite pour vous. Je vais le congédier à la Françoise.

(*Eliante rentre dans son appartement.*)

SCENE VIII.

JACQUES ROSBIF, FINETTE.

(*Finette fait plusieurs révérences à Jacques Rosbif.*)

ROSBIF.

FINISSEZ, avec toutes vos révérences, qui ne menent à rien.

FINETTE.

Vous êtes naturellement si civil et si honnête à l'égard des autres qu'on ne se lasse pas de l'être envers vous.

ROSBIF.

Verbiage encore inutile. Venons au fait. Où est Éliante?

FINETTE.

Elle n'est pas visible.

ROSBIF.

Elle doit l'être pour son prétendu.

FINETTE, *éclatant de rire.*

Vous son prétendu? Ah! ah! ah!

ROSBIF.

Oui, moi-même. Qu'est-ce qu'il y a là de si plaisant?

FINETTE.

Je vous demande pardon, Monsieur; mais votre figure est si extraordinaire que je ne puis m'empêcher d'en rire.

ROSBIF.

Vous êtes une impudente, avec toute votre politesse.

FINETTE.

Mais, Monsieur....

ROSBIF, *l'interrompant.*

Je m'appelle Jacques Rosbif, et non pas Monsieur. Je vous ai dit cent fois, ma mie, que ce nom-là m'affligeoit les oreilles : il y a tant de faquins qui le portent....

FINETTE, *l'interrompant, à son tour.*

Eh ! bien, Jacques Rosbif, puisque Jacques Rosbif y a, regardez-vous dans votre miroir et rendez-vous justice. Il vous dira que vous n'êtes ni assez bien mis pour être présenté à la fille d'un Lord, ni assez aimable pour être son mari. Je veux vous faire voir un jeune Marquis, de chez moi, qui loge dans cet Hôtel. C'est-là ce qui s'appelle un joli homme ! et si ce n'est encore rien en comparaison de nos jeunes Seigneurs de la Cour.

ROSBIF.

Je gage que c'est cet original de Marquis de Polinville ? Je ne serai pas fâché de le voir. On m'en a fait un portrait assez ridicule.

FINETTE.

Parlez avec plus de respect d'un François, et surtout d'un François homme de qualité.

ROSBIF.

Qu'est-ce qu'elle vient me chanter avec son homme de qualité ? Je me moque d'une noblesse imaginaire.

Les

Les vrais Gentilshommes, ce sont les honnêtes gens ; il n'y a que le vice de roturier.

FINETTE.

C'est-là le discours d'un Marchand, qui voudroit trancher du Philosophe... (*Voyant paroître le Marquis.*) Mais je vois entrer M. le Marquis, lui-même. Vous allez trouver à qui parler.

SCENE IX.

LE MARQUIS, ROSBIF, FINETTE.

FINETTE, *au Marquis, en lui montrant Rosbif.*

M. le Marquis, voilà un homme que je vous donne à décrasser : il en a grand besoin; je vous le recommande. Son nom est Jacques Rosbif; ne l'oubliez pas.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, ROSBIF.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle a raison, cet homme n'a pas l'air avantageux. N'importe, faisons-lui politesse ; ne nous dé-

mentons point... (*A Rosbif, qu'il voit le regarder attentivement.*) Monsieur, peut-on vous demander qu'est-ce qui me procure, de votre part, l'honneur d'une attention si particuliere ?

ROSBIF.

La curiosité.

LE MARQUIS.

Mais, encore, ne puis-je savoir à quoi je vous suis bon ?

ROSBIF.

A me dire, au vrai, si vous êtes le Marquis de Polinville ?

LE MARQUIS.

Oui, c'est moi-même.

ROSBIF.

Cela étant, je m'en vais m'asseoir, pour vous voir plus à mon aise.

(*Il se met dans un fauteuil.*)

LE MARQUIS.

Vous êtes sans façon, Monsieur, à ce qu'il me paroît !

ROSBIF, *d'un ton phlegmatique.*

Allons, courage, donnez-vous des airs, ayez des façons, dites-nous de jolies choses ? Je vous regarde, je vous écoute.

LE MARQUIS.

Comment ! Jacques Rosbif, mon ami, vous raillez, je pense ? vous tirez sur moi ! Tant mieux, morbleu ! tant mieux. J'aime les gens qui montrent de l'esprit, et même à mes dépens. Je vois que vous êtes venu

ici pour faire assaut d'esprit avec moi... (*Lui présentant la main.*) Touchez-là ; c'est me prier d'une partie de plaisir. Mais, prenez garde à vous, je suis un rude joueur, je vous en avertis ! J'en ai désarçonné de plus fermes que vous ! Quand ma cervelle est une fois échauffée, vous diriez d'un feu d'artifice : ce ne sont que fusées, ce ne sont que pétards.. Bz !... pif ! paf ! pouf ! Un coup n'attend pas l'autre ! Hé ! quoi ? vous avez déja peur ? Vous avez perdu la parole Allons, du cœur ; défendez-vous : ripostez-moi donc ? Je n'aime pas la gloire aisée. Vous débutez par un coup de feu, et vous en demeurez-là ?... Vous ne répondez rien !... Là, avouez, du moins, votre défaite ?... Hein ? plaît-il ?... J'enrage ! pas le mot ?... Holà ! hé ! Jacques Rosbif, vous dormez ; réveillez-vous ?... (*A part.*) Oh ! parbleu ! voilà un animal bien taciturne ! Je crois qu'il le fait exprès pour m'impatienter, mais je n'en serai pas la dupe. Je vais suivre son exemple et faire une conversation à l'Angloise.

(*Il va s'asseoir vis-à-vis Rosbif, le regardant long-tems, sans rien dire ; ensuite il interrompt son silence de trois ou quatre* how do you, *qu'il lui adresse en le saluant.*)

Si quelqu'un s'avisoit d'écouter aux portes, il seroit bien attrapé !... (*A Rosbif*) C'est donc là, Monsieur, tout ce que vous avez à me dire ? En vérité, il faut avouer que votre conversation est bien agréable et qu'il y a beaucoup à profiter avec vous ! Où prenez-vous toutes les belles choses que vous dites ? Il

vous échappe des traits, mais des traits dignes d'être imprimés ! A votre place, j'aurois toujours à mes côtés un homme qui écriroit toutes mes reparties. Cela feroit un beau livre, au moins !

ROSBIF, *se levant brusquement.*

Il n'ennuieroit pas le Public. Il vaut mieux se taire que de dire des fadaises, et se retirer que d'en écouter... Adieu... Je vous ai donné le tems de déployer toute votre impertinence, et j'ai voulu voir si vous étiez aussi ridicule qu'on me l'avoit dit. Il faut vous rendre justice, vous passez votre renommée. Vous avez tort de vous laisser voir pour rien : vous êtes un fort joli bouffon, et vous valez bien trois schelins.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

LE MARQUIS, *seul.*

J'APPRENDROIS à parler à ce brutal-là s'il portoit une épée !

SCENE XII.

ÉLIANTE, FINETTE, LE MARQUIS.

FINETTE, *au Marquis.*

HÉ ! bien, Monsieur, avez-vous dégourdi notre homme ?

LE MARQUIS.

Vas te promener ! Tu viens de me mettre aux prises avec le plus grand cheval de carrosse, l'animal le plus sot...

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Donnez, s'il vous plaît, d'autres épithetes à un homme qui doit être mon époux.

LE MARQUIS.

Lui, votre époux, Madame ? Ah ! si je l'avois su il seroit sorti avec deux oreilles de moins. Mais vous voulez badiner, et ce personnage-là...

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Je ne badine point du tout. Mon pere vient exprès pour ce mariage.

LE MARQUIS.

Hé ! vous y consentirez ?

ÉLIANTE.

Je n'y aurois peut-être pas consenti si vous aviez été plus raisonnable ; mais votre indiscrétion et vos airs éventés...

FINETTE, *l'interrompant.*

Oh ! ne querellons point ; nous n'en avons pas le tems. Ne songeons qu'à bien nous entendre, tous trois, pour donner l'exclusion à Jacques Rosbif. Commencez, Madame, par tout oublier.

ÉLIANTE.

Soit... Je suis bonne, je veux bien lui pardonner encore cette fois-ci ; mais ce sera la derniere, et à condition qu'il sera plus discret et plus retenu à l'avenir... (*Au Marquis.*) Mon pere arrive incessamment ; ainsi, Monsieur, modérez cette vivacité Françoise quand vous le verrez. Sur-tout point d'airs et fort peu de manieres.

LE MARQUIS, *avec affectation.*

Je vous proteste, je vous jure ,, Madame, que je serai désormais le plus simple, le plus uni de tous les hommes.

ÉLIANTE.

Fort bien ! en me disant que vous serez le plus simple, le plus uni de tous les hommes vous êtes tout le contraire. Vous donnez des coups de tête, vous gesticulez, vous parlez d'un ton et d'un air...

FINETTE, *l'interrompant.*

Hé ! Madame, voulez-vous que M. le Marquis ait l'air d'un Caton à son âge ?

LE MARQUIS.

Non, elle veut que j'aie l'air de M. Jacques Rosbif, son prétendu.

ÉLIANTE.

Monsieur, je veux que vous ayiez l'air raison-

nable, et que vous preniez M. le Baron pour modele.

LE MARQUIS.

Moi, je ne copie personne, Madame ; je me pique d'être original.

ÉLIANTE.

On le voit bien. Mais souvenez-vous toujours que je ne vous pardonne qu'à condition que vous changerez d'air et de conduite, et, sur-tout, que vous ne ferez plus de souper au Lion rouge. Adieu, je vous laisse. Finette et moi, nous allons au-devant de mon pere.

(*Eliante sort avec Finette.*)

SCENE XIII.

LE MARQUIS, *seul.*

Elle me parle du Lion rouge ! Qui diantre a pu l'informer du souper que j'y ai fait ? Je suis encore prié pour ce soir.... (*Voyant paroître le Lord Houzey.*) Mais voici le petit Lord Houzey : c'est justement notre Amphytrion ; je vais me dégager.

SCENE XIV.

LE LORD HOUZEY, LE MARQUIS.

LE LORD HOUZEY.

M. le Marquis, j'ai un vrai chagrin de ne pouvoir pas vous donner à souper ce soir ; mon pere arrive aujourd'hui, et je viens pour vous prier de remettre la partie à une autre fois.

LE MARQUIS.

Je suis charmé du contre-tems, mon cher Mylord, car aussi-bien je n'aurois pas pu être des vôtres.

LE LORD HOUZEY.

Moi, j'en suis au désespoir ! Je compte pour perdus tous les momens que je n'ai pas le bonheur d'être avec vous. Vos conversations sont autant de leçons pour moi. Plus je vous vois et plus je sens la supériorité que vous avez sur nous.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce jeune homme est assez poli, pour un Anglois !

LE LORD HOUZEY.

Enseignez-moi, de grace ! comment vous faites pour être si aimable ? C'est un je ne sais quoi qui nous manque, que je ne puis exprimer.

LE MARQUIS.

Et qu'il ne vous sera pas difficile d'attrapper. Vos discours, vos façons vous distinguent déja de vos

compatriotes. Vous savez vivre, vous sentez votre bien et vous avez l'air François.

LE LORD HOUZEY.

J'ai l'air François? Ah! Monsieur, vous ne pouvez me dire rien dont je sois plus flatté! C'est de tous les airs celui que j'ambitionne le plus.

LE MARQUIS.

Vous avez du goût, Mylord; vous irez loin! Vous avez de la figure, vous avez des graces: ce seroit un meurtre de les enfouir; il faut les développer, Monsieur, il faut les développer. La nature commence un joli homme, mais c'est l'art qui l'acheve.

LE LORD HOUZEY.

Hé! en quoi consiste précisément cet art?

LE MARQUIS.

En des riens qui échappent, et qu'il faut saisir; en des bagatelles, qui font les agrémens. Un coup de tête, un air d'épaule, un geste, un souris, un regard, une expression, une inflexion de voix; la façon de s'asseoir, de se lever, de tenir son chapeau, de prendre du tabac, de se moucher, de cracher. Par exemple, permettez-moi de vous dire que vous mettez votre chapeau en garçon Marchand. Regardez-moi. C'est ainsi qu'on le porte à la Cour de France.

(*Le Lord Houzey place son chapeau de la même maniere que le Marquis.*)

LE MARQUIS.

Oui, comme cela.

LE LORD HOUZEY.

Je ne l'oublierai pas. J'aime les airs, les manieres, les façons.

LE MARQUIS.

Doucement, Monsieur; allons bride en main. Ne confondons point, s'il vous plaît, les uns avec les autres. Les airs sont distingués des manieres, et les manieres des façons. On a des manieres, on fait des façons, on se donne des airs. Un homme du monde, par exemple, a des manieres... Ecoutez ceci; c'est la quintessence du savoir vivre... Un homme du monde a des manieres, par égard, par attention pour les autres, pour leur marquer la considération qu'il a pour eux, l'envie qu'il a de leur plaire et de s'attirer leur bienveillance. Est-il dans un cercle? Il est toujours attentif à ne rien faire, à ne rien dire que d'obligeant: il prête poliment l'oreille à l'un, répond gracieusement à l'autre; applaudit celui-ci d'un souris, fait agréablement la guerre à celui-là; dit une douceur à la mere, regarde tendrement la fille. Vous fait-il un plaisir? La façon dont il le fait, est cent fois au-dessus du plaisir même. Par exemple, s'il sait que vous avez besoin d'une somme d'argent, il vous la glisse doucement dans la poche, sans que vous y preniez garde. De toutes les manieres, cette derniere est la plus belle, mais, par malheur, c'est la moins usitée. Vous refuse-t-il quelque chose? ce qui est plus ordinaire, il assaisonne ce refus de paroles si douces et de tant de politesses que vous croyez lui avoir encore obligation. Allez-

vous voir sa femme ? Il s'échappe adroitement, il vous laisse le champ libre ; et voilà ce qu'on appelle un homme qui sait vivre, un homme qui a des manieres.

LE LORD HOUZEY.

Et un homme bon à connoître, M. le Marquis ! Hé ! les façons ?

LE MARQUIS.

Un Provincial fait des façons, par une politesse mal-entendue, par une ignorance des usages, et faute de connoître la Cour et la Ville. Complimenteur éternel, il vous assommera de sa civilité maussade. Il vous estropiera pour vous témoigner combien il vous estime, et sera aux coups de poing avec vous pour vous obliger à prendre le haut du pavé, ou vous jettera tout au travers d'une porte pour vous faire passer le premier. On nomme cela être poliment brutal, ou brutalement poli. Ainsi souvenez-vous des façons, pour n'en jamais faire.

LE LORD HOUZEY.

Je n'y manquerai pas.

SCENE XV.

LE LORD CRAFF, LE MARQUIS, LE LORD HOUZEY.

LE LORD CRAFF, *à part, dans le fond du Théatre, sans voir d'abord le Lord Houzey et le Marquis.*

JE cherche par-tout mon fils... (*Appercevant le Lord Houzey et le Marquis.*) Mais le voilà apparemment avec ce Marquis François.... Asseyons-nous un peu pour écouter leur conversation.

(*Il s'assied dans le fond du Théatre.*)

LE LORD HOUZEY, *au Marquis.*

Hé! les airs?

LE MARQUIS.

Un joli homme se donne des airs.... (redoublez d'attention, je vous prie, car ceci est profond) un joli homme se donne des airs par complaisance pour lui-même, pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de sa propre personne, pour les avertir qu'il a du mérite, qu'il en est tout pénétré, qu'on y fasse attention.... Est-il à la promenade?... (*Il se promene en traversant le Théatre. Le Lord Houzey passe de l'autre côté en l'imitant.*) Il marche fiérement, la tête haute, les deux mains dans la ceinture, comme pour dire à ceux qui sont autour de lui : « Rangez-vous, Mes» sieurs. Regardez-moi passer. N'ai-je pas bon air?

» Ne

» Ne suis-je pas fait au tour?... Et vous, Mesdames » les friponnes, qui me parcourez des yeux, en sou- » riant, vous voudriez me posséder, vous voudriez » me posséder!... » Voit-il passer quelqu'un de sa connoissance? Il affecte une politesse de Seigneur; il lui fait une inclination de tête, comme s'il lui disoit: « Allez; bon jour, Monsieur. Je me souviens » de vous: je vous protége. » Entre-t-il quelque part? Il se précipite dans un fauteuil, une jambe sur l'autre, tape du pied, marmotte un petit air, joue d'une main avec son jabot, et se carresse le menton de l'autre; il s'en conte à lui-même, et semble se parler ainsi: « En vérité, je suis un fripon bien ai- » mable, et voilà un visage qui donne sûrement de » la tablature à la Dame du logis! » Va-t-il voir une Bourgeoise? « Eh! bon jour, ma petite Fan- » chonnette. Comment te portes-tu? Te voilà jolie » comme un petit Ange! Ça, vîte qu'on vienne » s'asseoir auprès de moi, qu'on me baise, qu'on » me caresse, qu'on ôte ce gant, que je voie ce » bras, que je le mange, que je le croque. Tu dé- » tournes la tête, tu recules, tu rougis? Eh! fi donc, » ma pauvre enfant, tu ne sais pas vivre! Est-ce » qu'on refuse quelque chose à un homme comme » moi? Est-ce qu'on se fait prier? Est-ce qu'on a » de la pudeur dans le monde? »

LE LORD HOUZEY.

Voilà une instruction dont je ferai mon profit.

LE MARQUIS.

Tout ce que je vous dis-là paroît fat à bien des

gens : mais cela est nécessaire. Il faut s'afficher, soi-même, il faut se donner pour ce qu'on vaut : il faut avoir le courage de dire tout haut qu'on a de l'esprit, du cœur, de la naissance, de la figure. Le monde ne vous estime qu'autant que vous vous prisez vous-même ; et de toutes les mauvaises qualités qu'un homme peut avoir je n'en connois pas de pire que la modestie : elle étouffe le vrai mérite, elle l'enterre tout vivant. C'est l'effronterie, morbleu ! c'est l'effronterie qui le met au jour, qui le fait briller.

LE LORD HOUZEY.

A présent que je sais ce que c'est que les airs, ah ! que je vais m'en donner, que je vais m'en donner !

LE LORD CRAFF, *à part.*

Mon fils est dans de très-belles dispositions, et voilà un fort bel entretien !

LE LORD HOUZEY, *au Marquis.*

Puisque nous sommes sur ce chapître, je voudrois vous prier de m'apprendre quelles sont les qualités qui entrent nécessairement dans la composition d'un joli homme ?

LE MARQUIS.

Il faut être né d'abord avec un grand fond de confiance et de bonne opinion de soi-même, un heureux penchant à la raillerie et à la médisance, avec un goût dominant pour le plaisir, et même pour le libertinage, un amour extrême pour le changement et la coquetterie.

LE LORD HOUZEY.

Oh ! grace au Ciel ! je suis fourni de tout cela.

LE MARQUIS.

Mais, par-dessus tout cela, il faut avoir reçu de la nature les graces en partage, sans quoi les autres qualités deviennent inutiles, de la liberté, du goût, de l'enjouement, du badinage, de la légéreté dans tout ce que vous faites. Choquez plutôt les bienséances que de manquer d'agrément. L'agrément est avant tout, il fait tout passer, et, s'il falloit opter, j'aimerois cent fois mieux faire une impertinence avec grace qu'une politesse avec platitude. Des traits, de la vivacité, du joli, du brillant dans ce que vous dites. Ne vous embarrassez point du bon sens, pourvu que vous fassiez voir de l'esprit : l'on ne fait briller l'un qu'aux dépens de l'autre.

LE LORD CRAFF, *à part.*

Quelle impertinence !

LE LORD HOUZEY, *au Marquis.*

Il me paroît, M. le Marquis, que vous oubliez deux qualités importantes.

LE MARQUIS.

Lesquelles ?

LE LORD HOUZEY.

Le don de mentir aisément, et le talent de jurer avec énergie.

LE MARQUIS.

Vous avez raison : rien n'orne mieux un discours qu'un mensonge dit à propos, ou qu'un serment fait en tems et lieu.

LE LORD HOUZEY.

C'est encore ce que je possede assez bien ; surtout, je jure fort joliment, et personne ne prononce mieux que moi un *ventrebleu* ! un *le diable m'emporte* ! un *la peste m'étouffe* !

LE LORD CRAFF, *à part.*

Ah ! le petit fripon !

LE MARQUIS, *au Lord Houzey.*

Eh ! fi donc, Monsieur ; ce sont des sermens usés, qui traînent par-tout. Il faut des sermens plus distingués, des sermens tout neufs. Je vous ferai présent, la premiere fois, d'un Recueil d'imprécations et de sermens, nouvellement inventés par un Capitaine de Dragons, revus par un Officier de Marine, et augmentés par un Abbé Gascon, qui avoit perdu son argent au Trictrac. C'est un fort bon Livre et qui vous instruira !

LE LORD CRAFF, *à part, et se levant brusquement.*

C'est trop de patience; je n'y puis plus tenir !

LE LORD HOUZEY, *à part.*

Ah ! j'apperçois mon pere.... Je ne le croyois pas si près !

LE LORD CRAFF, *au Marquis, avec ironie.*

Vous voulez bien, M. le Marquis, que je vous remercie des bonnes et solides instructions que vous donnez-là à mon fils ?.... (*Au Lord Houzey, d'un ton sec.*) Pour vous, Monsieur, je suis bien-aise de voir comme vous employez votre tems !

LE LORD HOUZEY, *avec embarras.*

M. le Marquis.... a la bonté.... de me former le goût.

LE MARQUIS, *au Lord Craff.*

Oui, oui, Monsieur, je lui apprends des choses dont vous ne feriez pas mal de profiter, vous-même.

LE LORD CRAFF, *au Lord Houzey.*

Allez, retirez-vous. Je vous donnerai tantôt d'autres leçons.

(*Le Lord Houzey sort.*)

SCENE XVI.

LE MARQUIS, LE LORD CRAFF.

LE MARQUIS.

OH! parb'eu! je vous défie de lui donner, dans toute votre vie, autant d'esprit que je viens de lui en donner en un quart-d'heure de tems.

LE LORD CRAFF.

Avant que de vous répondre, je vous prie de me dire ce que c'est que l'esprit et en quoi vous le faites consister?

LE MARQUIS.

L'esprit est à l'égard de l'ame ce que les manieres sont à l'égard du corps : il en fait la gentillesse et l'agrément; et je le fais consister à dire de

jolies choses sur des riens, à donner un tour brillant à la moindre bagatelle, un air de nouveauté aux choses les plus communes.

LE LORD CRAFF.

Si c'est-là avoir de l'esprit, nous n'en avons pas ici : nous nous piquons même de n'en pas avoir ; mais si vous entendez par l'esprit le bon-sens....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Non, Monsieur, je ne suis pas si sot de confondre l'esprit avec le bon-sens. Le bons-sens n'est autre chose que ce sens commun qui court les rues, et qui est de tous les pays. Mais l'esprit ne vient qu'en France : c'est, pour ainsi dire, son terroir, et nous en fournissons tous les autres Peuples de l'Europe. L'esprit ne fait que voltiger sur les matieres ; il n'en prend que la fleur. C'est lui qui fait un homme aimable, vif, léger, enjoué, amusant, les délices des sociétés, un beau parleur, un railleur agréable, et, pour tout dire, un François. Le bonsens, au contraire, s'appesantit sur les matieres, en croyant les approfondir ; il traite tout méthodiquement, ennuyeusement. C'est lui qui fait un homme lourd, pédant, mélancolique, taciturne, ennuyeux, le fléau des compagnies, un moraliseur, un rêve-creux, en un mot, un....

(*Il hésite.*)

LE LORD CRAFF.

Un Anglois, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Par politesse, je ne voulois pas trancher le mot; mais vous avez mis le doigt dessus.

LE LORD CRAFF.

C'est-à-dire, selon votre langage, qu'un Anglois est un homme de bon-sens, qui n'a pas d'esprit?

LE MARQUIS.

Fort bien!

LE LORD CRAFF.

Et qu'un François est un homme d'esprit, qui n'a pas le sens commun?

LE MARQUIS.

A merveille!

LE LORD CRAFF.

Toute la nation Françoise vous doit un remerciement pour une si belle définition! Mais, puisque vous renoncez au bon-sens, savez-vous bien, Monsieur, que je suis en droit de vous refuser l'esprit?

LE MARQUIS.

Allez, Monsieur, vous vous moquez des gens! Pouvez-vous me refuser ce que je possede et que vous n'avez pas?

LE LORD CRAFF.

Je prétends vous prouver que l'esprit ne peut exister sans le bon-sens.

LE MARQUIS.

Exister, exister? Voilà un mot qui sent furieusement l'école?

LE LORD CRAFF.

Quoique je sois homme de condition, je n'ai pas honte de parler comme un Savant; et je vous soutiens que l'esprit n'est autre chose que le bon-sens orné, qu'ainsi...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah! vous m'alliez pousser un argument?

LE LORD CRAFF.

Je ferai plus, je vous démontrerai....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Non, Monsieur, on ne me démontre rien; on ne me persuade pas même.

LE LORD CRAFF.

Quelque opiniâtre que vous soyiez, je vous convaincrai par la force de mon raisonnement...

LE MARQUIS, *l'interrompant, en regardant sa bague.*

Vous avez-là un diamant qui me paroît beau, et merveilleusement bien monté!

LE LORD CRAFF.

Ne voilà-t-il pas mon homme d'esprit qu'un rien distrait, qu'une niaiserie occupe, tandis qu'on agite une question sérieuse!

LE MARQUIS.

Eh! Monsieur, ne voyez-vous pas que c'est une maniere adroite dont je me sers pour vous avertir poliment de finir une dissertation qui me fatigue?

LE LORD CRAFF.

C'est une chose étonnante que le bon-sens vous soit à charge, et qu'il n'y ait que la bagatelle...

LE MARQUIS, *l'interrompant, en chantant.*

Sans l'amour et sans ses charmes
Tout languit dans l'univers....

LE LORD CRAFF, *l'interrompant, à son tour.*

Pour un garçon qui fait métier de politesse, c'est bien en manquer; et je suis bien bon de vouloir faire entendre raison à un Calotin!

LE MARQUIS.

Alte-là, Monsieur. Quand on nous attaque par un trait, par un bon mot, nous tâchons d'y répondre par un autre; mais quand on va jusqu'à l'insulte, qu'on nous dit grossiérement des injures, voici notre réplique.

(*Il tire son épée.*)

SCENE XVII.

LE BARON, LE LORD CRAFF, LE MARQUIS.

LE BARON, *au Marquis, en saisissant son épée.*

ARRÊTE, Marquis; apprends qu'à Londres il est défendu de tirer l'épée.

LE MARQUIS.

Comment! morbleu! on m'ennuiera, et je ne pourrai pas le témoigner? Ensuite on m'outragera, et il ne me sera pas permis d'en tirer vengeance? Ah! j'en aurai raison, fût-ce de toute la ville!

LE LORD CRAFF, *à part.*

J'ai besoin de tout mon flegme pour contenir ma juste colere !

LE BARON, *au Marquis.*

Modere ce transport : tu n'es pas ici en France.

LE MARQUIS.

Je sors, car, si je demeurois plus long-tems, je ne serois pas mon maître... (*Au Lord Craff.*) Adieu, Mons de l'Angleterre ; si vous avez du cœur, nous nous verrons hors la ville.

(*Il sort en chantant*)

SCENE XVIII.

LE LORD CRAFF, LE BARON.

LE BARON.

JE vous fais réparation pour lui, Monsieur. Je vous prie d'excuser l'étourderie d'un jeune homme qui sort de son pays, pour la premiere fois, et qui croit que toutes les mœurs doivent être françoises.

LE LORD CRAFF.

En vérité, Monsieur, vous m'étonnez !

LE BARON.

D'où vient ?

LE LORD CRAFF.

Vous êtes François, et vous êtes raisonnable !

LE BARON.

Eh ! Monsieur, pouvez-vous donner dans un préjugé si peu digne d'un galant homme, tel que vous me paroissez être, et décider de toute une nation sur un étourdi, comme celui que vous venez de voir ? Croyez-moi, Monsieur, il est en France des gens raisonnables autant qu'ailleurs ; et s'il se trouve parmi-nous des impertinens, nous les regardons du même œil que vous, et nous sommes les premiers à connoître et à jouer leur ridicule. D'ailleurs, c'est un malheur que nous partageons avec les autres peuples. Chaque nation a ses travers, chaque pays a ses originaux. Sortez donc, Monsieur, d'une erreur qui vous fait tort, à vous-même, et rendez-vous à la raison dont vous faites tant de cas.

LE LORD CRAFF.

Oui, Monsieur, je m'y rends. Je sens combien cette raison est puissante sur les esprits, quand elle est accompagnée de politesse et d'agrément. Je vous demande votre amitié, avec votre estime ; vous venez d'emporter toute la mienne

LE BARON.

Ah ! Monsieur, mon amitié vous est toute acquise. Souffrez que je vous embrasse et que je vous témoigne la joie que je ressens d'avoir conquis le cœur d'un Anglois, et d'un Anglois de votre mérite. La victoire est trop flatteuse pour ne pas en faire gloire !

LE LORD CRAFF.

Adieu, Monsieur; je sors tout pénétré de ce que vous m'avez dit !

(*Il sort.*)

SCENE XIX.

LE BARON, *seul.*

C'EST ainsi que les hommes se préviennent les uns contre les autres, sans se connoître ! Quelque raisonnables qu'ils soient, il ne sont pas à l'abri des préjugés de l'éducation !

SCENE XX.

FINETTE, LE BARON.

FINETTE.

AH ! Monsieur, savez-vous à qui vous venez de parler-là ?

LE BARON.

A un très-galant homme; c'est tout ce que j'en sais.

FINETTE.

C'est au pere de ma maîtresse.

LE BARON.

LE BARON.

Au pere d'Éliante ? L'aventure est heureuse pour moi!

FINETTE.

Elle ne l'est gueres pour M. le Marquis !.. (*Voyant paroître Eliante.*) Voilà Madame.

SCENE XXI.

ÉLIANTE, LE BARON, FINETTE.

LE BARON, *à Eliante.*

HÉ ! bien, Madame, êtes-vous déterminée?

ÉLIANTE.

Oui, à suivre, en tout, les volontés de mon pere. Ainsi, Monsieur, si vous voulez m'obtenir c'est à lui qu'il faut s'adresser.

LE BARON.

Madame, j'y vole.

(*Il sort.*)

SCENE XXII.

ÉLIANTE, FINETTE.

FINETTE.

QUE faites-vous, Madame?

ÉLIANTE.

Ce que je dois faire. Après ce que je viens d'apprendre du Marquis si je lui pardonnois je serois indigne de l'amitié de mon pere. Ce dernier trait vient de m'ouvrir les yeux, et me donne pour le Marquis tout le mépris qu'il mérite.

SCENE XXIII.

LE LORD CRAFF, LE BARON, JACQUES ROSBIF, ÉLIANTE, FINETTE.

LE LORD CRAFF, *au Baron et à Rosbif, sans voir d'abord Eliante et Finette.*

MESSIEURS, je ne puis vous répondre qu'en présence de ma fille... (*Appercevant Eliante et Finette.*) Mais la voici.

SCENE XXIV.

LE MARQUIS, LE LORD HOUZEY, LE LORD CRAFF, ÉLIANTE, LE BARON, ROSBIF, FINETTE.

LE LORD HOUZEY, *au Lord Craff, en tenant le Marquis par la main, et en le lui présentant.*

MON pere, voilà M. le Marquis, qui est au désespoir de ce qui s'est passé. Il est naturellement si poli...

LE LORD CRAFF, *l'interrompant.*

Taisez-vous, petit coquin! Vous avez, vous-même, besoin que quelqu'un parle pour vous!

LE MARQUIS.

Monsieur, je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

LE LORD CRAFF.

Il suffit, Monsieur; j'excuse votre jeunesse. Je ne veux pas même gêner ma fille. Je me contenterai de lui représenter...

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Non, mon pere, décidez, vous-même. L'époux que vous me donnerez sera toujours sûr de me plaire.

LE MARQUIS, *bas.*

Vous risquez de me perdre ; vous vous en repentirez, Madame !

LE LORD CRAFF, *à Eliante.*

Comme je n'ai que trois jours à demeurer ici, et qu'il faut absolument vous marier avant mon départ, je vais tâcher de faire un choix digne de vous et de moi... (*Au Marquis.*) M. le Marquis, vous êtes un fort joli Cavalier...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je le sais bien, Monsieur.

LE LORD CRAFF,

Mais vous faites trop peu de cas de la raison, et c'est la chose dont on a plus de besoin dans un état aussi sérieux que celui du mariage... (*A Rosbif.*) Pour vous, Monsieur, vous avez un fonds de raison admirable ! mais vous négligez trop la politesse, et elle est nécessaire pour rendre un mariage heureux, puisqu'elle consiste en ces égards mutuels qui contribuent le plus au contentement de deux époux... Vous ne trouverez donc pas mauvais, Messieurs, que je préfere M. le Baron, qui réunit l'un et l'autre. Il a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de ma fille.

LE BARON.

C'est vous, Monsieur, qui faites le mien !... Mais il ne peut être parfait, si le cœur de Madame n'est d'accord avec vos bontés.

ÉLIANTE.

N'en doutez point, Monsieur, puisque mon pere me donne pour époux l'homme du monde que j'estime le plus !

LE MARQUIS.

Adieu, Madame. Vous êtes plus punie que moi. Vous m'aimez, et je pars.

(*Il sort.*)

SCENE XXV.

ÉLIANTE, LE LORD CRAFF, LE LORD HOUZEY, LE BARON, JACQUES ROSBIF, FINETTE.

LE LORD HOUZEY, *au Iord Craff.*

NOUS partons... Je vais faire mon cours de politesse en France.

(*Il sort.*)

SCENE XXVI.

ÉLIANTE, LE LORD CRAFF, LE BARON, JACQUES ROSBIF, FINETTE.

ROSBIF, *au Lord Craff.*

ADIEU. Je vous pardonne de m'avoir refusé... (*Montrant le Baron.*) Ce François-là mérite d'être Anglois; vous ne pouviez pas mieux choisir.

(*Il sort.*)

SCENE XXVII et derniere.

ÉLIANTE, LE LORD CRAFF, LE BARON, FINETTE.

LE BARON, *au Lord Craff.*

VOUS venez, Monsieur, de me convaincre que rien n'est au-dessus d'un Anglois poli.

LE LORD CRAFF.

Et vous m'avez fait connoître, Monsieur, que rien n'approche d'un François raisonnable.

FIN.

LES DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR DE BOISSY.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

SUJET
DES DEHORS TROMPEURS,
OU
L'HOMME DU JOUR.

UN Baron qui est regardé dans le grand monde, qu'il fréquente, à Paris, comme l'homme le plus aimable, parce qu'il desire de paroître tel, se dédommage dans sa maison de la contrainte que ce caractere emprunté lui cause, en tyrannisant tous ceux qui lui appartiennent. Il doit être uni à la fille d'un de ses amis, de laquelle il n'est point aimé, et qui feint, pour le dégoûter d'elle, d'être d'une simplicité excessive, quoiqu'elle ait, en effet, infiniment d'esprit. Mais elle est aimée d'un Marquis, autre ami du Baron, et duquel il est si complétement la dupe qu'il lui donne, lui-même, les plus obligeans conseils et les plus

sûrs moyens pour le tromper, tant il est éloigné de le croire son rival. Le pere de la jeune personne désabusé sur le compte du Baron, auquel il l'avoit promise, retire sa parole, et l'accorde au Marquis, par les soins duquel, sans l'en avoit prié, il obtient un poste important, qu'il sollicitoit de la Cour, et qu'il attendoit vainement des bons offices que lui avoit offerts le Baron.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

LES DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR.

« DE toutes les Comédies de Boissy, c'est celle des *Dehors trompeurs* que l'on doit citer avec le plus de distinction, dit d'Alembert, dans l'éloge qu'il a fait de ce Poëte, pour son *Histoire des Membres de l'Académie Françoise.* Cette Piece, de caractere et d'intrigue, tout-à-la-fois, pleine de situations comiques, est écrite avec élégance et facilité. On peut la mettre, sinon à côté de *La Métromanie* et du *Méchant*, au moins, dans le très-petit nombre de vraies Comédies devenues si rares au Théatre François, depuis long-tems, et dont le moule semble être

brisé, de nos jours. La stérilité, ou la paresse des Auteurs trouve un succès, moins flatteur, à la vérité, mais plus sûr et plus facile dans ce qu'on appelle *Le Tragique Bourgeois*. Ils consentent à recueillir moins de gloire, en s'exposant à moins de dangers. Boissy, quelque besoin qu'il eût de réussir et d'en saisir tous les moyens, semble avoir dédaigné de recourir à cette ressource. S'il n'a pas toujours fait rire sur la scene comique, il se félicitoit, au moins, de n'y avoir jamais fait pleurer; tant il étoit convaincu que la Comédie doit être la peinture gaie et non pas affligeante de la nature et de la vie humaine. Mais ayant trop peu vécu dans le monde pour le connoître, et trop peu étudié les hommes pour les avoir bien vus, il les a peint d'une touche plus légere que mâle et plus facile que vigoureuse. Aussi trouve-t-on dans ses Pieces plus de détails que de grands effets, plus de tirades que de scenes, et plus de portraits que de caracteres. La seule Comédie des *Dehors trompeurs* annonce un Peintre plus observateur et plus profond. Elle parut même si supérieure à ses autres Pieces, que l'envie voulut la lui ravir, et préten-

dit que le sujet et le plan lui en avoient été donnés. Mais ce sujet et ce plan n'ayant été reclamés par personne, il est juste de lui en laisser l'honneur ; et parce qu'il lui est arrivé de faire en cette seule occasion plus de dépense que la modicité de son fond ne sembloit le lui permettre, on ne doit pas l'accuser pour cela de s'être approprié le bien des autres. Ce n'est pas la premiere fois qu'on a tâché d'enlever à des Ecrivains estimables des productions dont les Auteurs prétendus se seroient bientôt montrés s'ils en eussent été les véritables peres. Il est bien rare et bien difficile que la vanité soit assez généreuse pour renoncer gratuitement à la jouissance personnelle de ses productions, et pour en faire le sacrifice à l'amitié même, qui ne reçoit gueres de sa part que des présens très-modiques. »

« Cependant, cette Comédie des *Dehors trompeurs*, malgré son succès et son mérite, eut un adversaire dont le nom étoit fait pour en imposer à la multitude ; c'étoit le Poëte Jean-Baptiste Rousseau. Exilé, depuis long-tems, de sa Patrie, mécontent de lui-même et des au-

tres, jaloux des succès qu'il ne partageoit pas, il ne louoit gueres que ce qu'il avoit intérêt de louer et déchiroit tout le reste. Cet Auteur constamment réprouvé au Théatre, qu'il avoit, d'ailleurs, perdu de vue, et dont il ne pouvoit plus connoître le goût, le ton et la maniere, s'expliqua, dans ses Lettres, sur la Comédie des *Dehors trompeurs* avec plus de fiel que d'équité. Il eût mieux fait d'en donner une meilleure, et l'on auroit pu lui appliquer ce vers d'une Tragédie connue (*Le Siége de Calais*, acte cinquieme, scene derniere) :

« Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel ! »

« Boissy, que sa Piece des *Dehors trompeurs* mettoit au rang des vrais Poëtes Comiques, avoit, dit-on, formé le projet de faire une seconde Comédie du même titre, mais toute différente et presque opposée par le caractere qu'il vouloit y peindre. La premiere avoit offert sur la scene un homme aimable et recherché dans les sociétés passageres et frivoles, insupportable dans l'intérieur de sa maison, un

homme tout au plus fait pour être une connoissance agréable, quoiqu'indifférente, et ne sachant être ni amant, ni époux, ni ami. Il vouloit tracer dans la seconde Piece un tableau moins commun ; celui d'un homme peu aimable dans la société, insupportable même à ceux qui ne le voient qu'en passant, et facile pour tous ceux qui dépendent de lui, ou qui en ont besoin. Ce tableau, quoique le monde en offre quelques modeles, étoit plus difficile à tracer que l'autre, non-seulement parce que les originaux en sont plus rares, mais parce que ce genre de contraste de bonté domestique avec la dureté extérieure seroit peut-être moins piquant sur la scene que le contraste opposé de la bonté extérieure et de la dureté domestique. Ce fut peut-être aussi la raison qui fit renoncer Boissy à son projet. Il étoit, d'ailleurs, bien plus commode pour lui de composer des Pieces où il n'avoit à soigner que les détails, sans s'occuper beaucoup de l'ensemble. Le fond lui étoit si indifférent qu'embarrassé quelquefois du titre qu'il donneroit à l'Ouvrage, il prenoit le parti de laisser ce titre

en blanc, et de s'en remettre là-dessus aux Spectateurs.... »

En effet, deux de ses Pieces furent d'abord données par lui sans autre titre que celui de *La* * * * *, à chacune, et l'une d'elles n'en a jamais eu d'autres.

La Comédie des *Dehors trompeurs* eut dix-neuf représentations, de suite, dans sa nouveauté, avec le plus grand succès, à ce que nous apprend le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François*. Elle est restée au Théatre, où elle reparoît très-souvent, et on la revoit toujours avec le même plaisir.

LES DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR DE BOISSY;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 18 Février 1740.

PERSONNAGES.

LE BARON.

LE MARQUIS, amant aimé de Lucile.

M. DE FORLIS, ami du Baron.

LUCILE, fille de M. de Forlis, et promise au Baron.

CÉLIANTE, sœur du Baron.

LA COMTESSE, connoissance du Baron.

LISETTE, suivante de Céliante.

CHAMPAGNE, valet du Marquis.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris, chez le Baron.

LES DEHORS TROMPEURS, OU L'HOMME DU JOUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

JE suis, je suis outrée !

CÉLIANTE.

Hé ! pourquoi donc, Lisette ?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frere nous traite !
Il vient, injustement, de chasser Bourguignon.
Si cela dure, il faut déserter la maison.

CÉLIANTE.

Va, Bourguignon a tort si le Baron le chasse.

LISETTE.

Non, un discours très-sage a causé sa disgrace.
C'est pour l'appartement que Monsieur de Forlis
Occupe dans l'Hôtel, quand il est à Paris.
Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,
Vient d'y mettre un Abbé, qu'il ne connoît qu'à peine.
Le pauvre Bourguignon a voulu, bonnement,
Hasarder là-dessus son petit sentiment:
« Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,
» Avouer que je suis dans une crainte extrême
» Que Monsieur de Forlis ne soit scandalisé
» De se voir déloger ainsi d'un air aisé.
» C'est un homme de nom, c'est un vieux Militaire,
» Gouverneur d'une Place, et que chacun révere.
» Vous lui devez, Monsieur, un respect infini,
» Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,
» Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre
» Pour couronner vos feux et vous faire son gendre. »
A peine a-t-il fini que son zele est payé
D'un soufflet des plus forts, et de trois coups de pié.
Révolté de se voir maltraiter de la sorte,
Il veut lui répliquer: il est mis à la porte.
Moi, je veux, par pitié, parler en sa faveur;
Mais, loin de s'appaiser, Monsieur entre en fureur.
A moi-même, il me dit les choses les plus dures.
Mon oreille est peu faite à de telles injures.
J'ai lieu d'être surprise, et j'ai peine à penser
Qu'un homme si poli les ait pu prononcer!

CÉLIANTE.

Un tel rapport m'étonne!

LISETTE.

Il est pourtant fidele.
Son service est trop dur! Sans vous, Mademoiselle,
Dont la bonté m'attache et m'arrête aujourd'hui,
Je ne resterois pas un moment avec lui.

CÉLIANTE.

Mais mon frere est si doux!

LISETTE.

Oui, rien n'est plus aimable,
Son commerce est charmant, son esprit agréable
Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison;
Mais il n'est plus le même au sein de sa maison.
Cet homme, qui paroît si liant dans le monde,
Chez lui quitte le masque; on voit la nuit profonde
Succéder sur son front au jour le plus serein,
Et tout devient alors l'objet de son chagrin.
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempte.

CÉLIANTE.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'est pire que lui, quand il se montre en laid.

CÉLIANTE.

Tu dois....

LISETTE, *l'interrompant.*

Pour l'épargner je suis trop en colere.
Il est fort mauvais maître, et n'est pas meilleur frere;

Le nom d'ami suffit pour en être oublié.
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié;
Et la jeune Lucile en est un témoignage.
En amant qui veut plaire il lui rendoit hommage,
Quand ses yeux, au parloir, contemploient sa beauté;
Mais depuis que l'hymen entr'eux est arrêté,
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
Et que dans ce logis elle fait sa demeure,
Près d'elle il a changé de langage et d'humeur.
D'un mari, par avance, il fait voir la froideur;
Et comme il manque au pere il néglige la fille.

CÉLIANTE.

Ils sont tous deux censés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal!

CÉLIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial,
L'usage le permet, l'amitié l'en dispense,
Et Monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.
Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parens!
Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite;
Et, depuis quelque tems, elle est triste et muette.

CÉLIANTE.

Lisette, c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaîté.

CÉLIANTE.

Son penchant naturel est d'aimer à se taire,

Et la simplicité forme son caractere.
L'air du couvent, d'ailleurs, rend souvent sotte.

LISETTE.

Soit.
Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit;
Et, pour mieux en juger, regardez-la sourire.
Ses yeux sont expressifs, plus qu'on ne sauroit dire;
Son souris aussi fin qu'il paroît gracieux,
Nous apprend qu'elle pense et sent encore mieux.
Monsieur d'enfant la traite et la brusque sans cesse.
A de franches guenons il fera politesse,
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup-d'œil.
Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.
Son changement pour elle est un mauvais présage.
Ajoutez à cela le nouveau voisinage
De la Comtesse.

CÉLIANTE.

Elle est d'un âge à rassurer.

LISETTE.

Elle est encore aimable, elle peut inspirer....

CÉLIANTE, *l'interrompant.*

Elle est folle à l'excès.

LISETTE.

On plaît par la folie.

CÉLIANTE.

Il faut du sérieux.

LISETTE.

Par malheur il ennuie.
La Comtesse est fort gaie, et l'enjoûment séduit.
Avec l'air du grand monde, elle a beaucoup d'esprit.

Votre frere, entre nous, goûte fort cette veuve,
Et ses regards pour elle en sont même une preuve.
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'Hôtel,
Leur estime s'accroît.

CÉLIANTE.

Et n'a rien de réel.
Comme ils sont répandus, que c'est-là leur manie,
Le même tourbillon les emporte et les lie;
Mais c'est un nœud léger, qui n'a point de soutien;
Il paroît les serrer, et ne tient presqu'à rien.
L'un et l'autre se cherche à dessein de paroître,
Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connoître;
Commerce extérieur, union sans penchant,
Que fait naître l'usage et non le sentiment.
L'esprit vole toujours sur la superficie,
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.
Tel est, au vrai, le monde et sa fausse amitié:
C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié;
Et voilà ce qui fait que je fuis, que j'abhorre
Ce monde, presqu'autant que mon frere l'adore!

LISETTE.

Oh! quoi que vous disiez, il a son beau côté,
Et je trouve qu'il a de la réalité....
(*Voyant paroître la Comtesse et le Marquis.*)
Mais la Comtesse vient.

CÉLIANTE.

Tant pis.

LISETTE.

Elle est suivie
D'un beau jeune Seigneur.

CÉLIANTE.

Sa visite m'ennuie.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CÉLIANTE, LISETTE.

LA COMTESSE, *à Céliante.*

Nous cherchons le Baron, avec empressement;
J'ai même à lui parler très-sérieusement....
(*A Lisette.*)
Qu'on aille l'avertir; je ne saurois attendre.

CÉLIANTE.

J'irai, si vous voulez, le presser de descendre,
Madame?

LA COMTESSE.

Non, restez, je vous prie, avec nous;
Lisette aura ce soin.

CÉLIANTE, *à Lisette.*

Vîte, dépêchez-vous.

(*Lisette sort.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *bas, au Marquis, en désignant Céliante.*

Son air est emprunté.

LE MARQUIS, *bas.*

Mais il est noble et sage.

LA COMTESSE, *bas.*

Je veux l'apprivoiser ; elle est un peu sauvage.

CÉLIANTE, *à part.*

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE, *à Céliante.*

Mais vous fuyez le monde, et l'on ne vous voit pas.
Dans votre appartement, quoi ! toujours retirée ?
Jeune et formée en tout pour être desirée,
Quel injuste penchant vous porte à vous cacher ?
Il faut donc pour vous voir qu'on vienne vous chercher ?
Je prétends vous tirer de cette nuit profonde,
Vous inspirer l'amour et l'esprit du grand monde.
Se tenir constamment recluse comme vous,
C'est exister sans vivre, et n'être point pour nous.

CÉLIANTE.

Vos soins m'honorent trop !

LA COMTESSE.

Trêve de modestie.

CÉLIANTE.

Vos bontés....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Laissons-là mes bontés, je vous prie.

CÉLIANTE.

L'obscurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CÉLIANTE.

Pour suivre votre essor et l'esprit qui vous guide
Ma raison est trop foible et mon cœur trop timide.
Les préjugés communs me tiennent sous leurs loix,
Et je soutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes Demoiselle et faite pour paroître,
Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître?
Vous flatter, vous nourrir de cet unique soin
Pour vous est un devoir : je dis plus, un besoin ;
Et celui de dormir et de se mettre à table
N'est pas plus fort chez nous que celui d'être aimable.
La nature à mon sexe en a fait une loi.
Se répandre et briller, c'est respirer pour moi.

CÉLIANTE.

Je mets, pour moi, qui n'ai nulle coquetterie,
A fuir, sur-tout, l'éclat le bonheur de la vie;
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur,
Non dans l'esprit d'autrui, mais au fond de mon cœur.

LE MARQUIS, *bas, à la Comtesse.*

Au sein de la raison sa réponse est puisée.
J'en suis édifié !

LA COMTESSE, *bas.*

Moi, très-scandalisée !....
(*A Céliante.*)
Mais il faut donc, par goût, que vous aimiez l'ennui ?

CÉLIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE, *à part.*

Quelle est sotte à mes yeux !

CÉLIANTE, *à part.*

Qu'elle est extravagante !

SCENE IV.

LISETTE, LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *à Lisette.*

LE Baron viendra-t-il ? car je m'impatiente.

LISETTE.

Madame, il est sorti.

LA COMTESSE.

Bon ! je m'en doutois bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.

Où sera-t-il?

CÉLIANTE.

Je vais, moi-même, m'en instruire;
Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire
Que Madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur!

(*Céliante sort, avec Lisette.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

SE peut-il du Baron que ce soit-là la sœur?
Comment la trouvez-vous?... Parlez.

LE MARQUIS.

Très-estimable!

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Son esprit est brillant!

LE MARQUIS.

Mais il est raisonnable;
Et le bon-sens, Madame...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Est chez vous déplacé.
Il sied bien à vingt ans, Monsieur, d'être sensé!

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah! quel travers extrême!
Je ne puis m'empêcher d'en rougir, pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon-sens, et bien loin d'en rougir,
J'ai le front de le dire et de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous prisez le bon-sens! O Ciel! puis-je le croire?
Un jeune homme de Cour peut-il en faire gloire?
C'est un être nouveau, qui n'avoit point paru!

SCENE VI.

LE BARON, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *au Baron.*

AH! Baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vu,
Et qui ne peut passer même pour vraisemblable:
Un Marquis, de vingt ans, prudent et raisonnable,
Qui l'ose déclarer, et qui n'en rougit point!

LE BARON.

C'est un modele!

LA COMTESSE.

A fuir... Mais brisons sur ce point.
Un soin intéressant m'a chez vous amenée.

Je viens vous retenir pour cette après-dînée.
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant !

LE BARON,

On le vante beaucoup !

LA COMTESSE.

C'est le plus surprenant
Le plus fort violon de toute l'Italie !
Pour l'entendre avec vous j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propose un plaisir bien flatteur ;
Mais je suis chez le Duc engagé, par malheur.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Par-tout on le souhaite, et chacun se l'arrache !
Je vous l'ai dit, Marquis, heureux qui se l'attache !

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est !

LE BARON.

L'un et l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut se dégager. J'attends la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable et douce violence.
Cependant....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Cependant, vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et, moi, je l'exige de vous.

LE BARON.

Vous l'exigez ?

LA COMTESSE.

Sans doute, et vos rigueurs m'étonnent !

LE BARON.

Je ne résiste plus quand les Dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous ?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent
Vous parler sur un point tout-à-fait important.
Il court de vous un bruit qui m'étonne et m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux ?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je:
Il m'alarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment, vous m'effrayez !
Expliquez-vous ?

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment ! c'est-là la cause?

LA COMTESSE.

Oui... Dit-on vrai ?

LE BARON, *hésitant.*

Mais...

LA COMTESSE.

Mais?

LE BARON.

Il en est quelque chose.

LA COMTESSE.

Tant pis !

LE MARQUIS.

L'hymen est donc bien terrible à vos yeux?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je suis l'exemple, et je cede à l'usage.
C'est un joug établi, que subit le plus sage.

LA COMTESSE.

Je vous connois, Baron, il n'est pas fait pour vous.
Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.
L'hymen en vous va faire un changement extrême :
Le monde y perdra trop ; vous y perdrez, vous-même,
La moitié, tout au moins, du prix que vous valez.
Etre couru, fêté par-tout où vous allez ;
Etre aimable, amusant et ne songer qu'à plaire :
Voilà votre état propre et votre unique affaire.
L'homme du monde est né pour ne tenir à rien ;
L'agrément est sa loi, le plaisir son lien.

S'il s'unit, c'est toujours d'une chaîne légere,
Qu'un moment voit former, qu'un instant voit défaire;
Il fuit jusques au nœud d'une sotte amitié:
Il est toujours liant et n'est jamais lié.

LE BARON.

Le Ciel pour tous les rangs m'a formé sociable.

LA COMTESSE.

Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable
Doit aigrir la douceur dont vous êtes paîtri,
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

LE MARQUIS.

Monsieur ne doit pas craindre un changement semblable.
Pour l'éprouver, Madame, il est né trop aimable!
Je suis sûr qu'il a fait, d'ailleurs, un choix trop bon?

LE BARON.

Mon cœur a pris, sur-tout, conseil de la raison.

LA COMTESSE.

Conseil de la raison?... Juste Ciel! quel langage!

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au Marquis d'oser me la citer;
Mais, vous et moi, Monsieur, devons-nous l'écouter?
Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimere.

LE MARQUIS.

La raison, chimere?

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

L'idée est singuliere !

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnois une saine raison.
Loin d'être un préjugé, Madame, elle s'occupe
A détruire l'erreur, dont le monde est la dupe;
Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,
Épure les vertus, corrige les défauts;
Est de tous les états, comme de tous les âges,
Et nous rend, à la fois, sociables et sages.

LA COMTESSE.

Moi, je soutiens qu'elle est, elle-même, un abus,
Qu'elle accroît les défauts et gâte les vertus,
Étouffe l'enjoûment, forme les sots scrupules
Et donne la naissance aux plus grands ridicules,
De l'ame qui s'éleve arrête les progrès,
Fait les hommes communs, ou les pédans parfaits;
Raison, qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,
Qu'on appelle bon-sens, et qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon-sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs.
Chacun a sa raison, qu'il peint de ses couleurs.
La Comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.

LA COMTESSE.

J'aurois une raison, moi?

LE BARON.

La chose est certaine:
Sous un nom opposé, vous respectez ses loix.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison, qu'à peine je conçois?

LE BARON.

Celle du premier ordre, à qui la bourgeoisie
Donne vulgairement le titre de folie,
Qui met sa grande étude à badiner de tout,
Et, mere de la joie et source du bon goût,
Au milieu du grand monde établit sa puissance,
Et de plaire à ses yeux enseigne la science,
Prend un essor hardi, sans blesser les égards,
Et sauve les dehors, jusques dans ses écarts,
Brave les préjugés et les erreurs grossieres,
Enrichit les esprits de nouvelles lumieres,
Échauffe le génie, excite les talens,
Sait unir la justesse aux traits les plus brillans,
Et, se moquant des sots dont l'univers abonde,
Fait le vrai Philosophe et le sage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuse découverte! adorable Baron!
Vous venez, pour le coup, de trouver la raison:
Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embellie
De tous les agrémens de l'aimable folie!...
(*Au Marquis.*)
Le Marquis à ses loix ne se soumettra pas;
A la vieille raison il donnera le pas?

LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même:
Je cede, comme vous, à son pouvoir suprême.

LA COMTESSE, *montrant le Baron.*

Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés !
Il accorde d'un mot les partis opposés.
Quel liant dans l'esprit et dans le caractere !...
Adieu.... J'ai ce matin des visites à faire.
A trois heures, chez moi, je vous attends tous deux....
(*Au Baron.*)
Vous, Baron, renoncez à l'hymen dangereux :
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.
La raison, qu'aujourd'hui vous me faites connoître,
Vous parle par ma bouche, et vous fait une loi
De vivre indépendant et libre, comme moi.
Soyons toujours en l'air. Des choses de la vie
Prenons la pointe seule et la superficie.
Le chagrin est au fond ; craignons d'y pénétrer.
Pour goûter le plaisir ne faisons qu'effleurer.
(*Elle sort.*)

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, Monsieur, il faut que mon cœur s'ouvre,
Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçus,
La façon d'obliger, que je mets au-dessus,

Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.
Votre intérêt, Monsieur, me touche vivement,
Et puisque vous allez prendre un engagement,
Instruisez-moi, de grace! et que de vous j'apprenne
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne?
C'est sur vos sentimens que je veux me régler;
Je m'y conformerai; vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.
Je vous connois, Monsieur, depuis fort peu de tems;
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.
Ma rapide amitié se forme en deux journées;
Et les instans chez moi sont plus que les années.
Un mérite, d'ailleurs, frappant et distingué....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah! Monsieur!

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez subjugué.
Mon cœur, autant par goût que par reconnoissance,
Va donc de ses secrets vous faire confidence.
Aux yeux de la Comtesse il vient de se cacher.
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.
Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, sage,
Et sa premiere vue obtient un prompt hommage.
Il n'est point de regards aussi doux que le sien.
Elle a de la naissance, elle attend un grand bien.
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chere,
Une longue amitié m'unit avec son pere.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis! Je puis présentement
Vous témoigner combien....

LE BARON; *l'interrompant.*

Arrêtez, doucement.
Vous croyez, sur les dons que je viens de décrire,
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire?
Détrompez-vous, Marquis; apprenez qu'un seul trait
En corrompt la douceur et gâte le portrait.
Cet objet si charmant, dont mon ame est éprise,
Sous un dehors flatteur, cache un fonds de bêtise....
Je ne sais de quel nom je le dois appeler.
C'est un être qui sait à peine articuler,
Triste, sans sentiment, rêveuse, sans idée,
C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée.
Dans le tems qu'elle lance un coup d'œil enchanteur,
Un silence stupide en dément la douceur.
D'aucune impression son ame n'est émue,
Et je vais épouser une belle statue!

LE MARQUIS.

Le tems et vos leçons l'apprendront à penser.

LE BARON.

Non, il n'est pas possible et j'y dois renoncer.
Auprès d'elle il n'est rien que n'ait tenté ma flamme.
Tous mes efforts n'ont pu développer son ame.
Trompé par le desir, mon amour espéroit
Qu'au sortir du couvent elle se formeroit.
Près d'être son époux, et brûlant de lui plaire,
Je l'ai prise chez moi, de l'aveu de son pere.

Elle est avec ma sœur, qui seconde mes soins;
Mais inutile peine! elle en avance moins.
Son esprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître.
Je la trouvois encor moins sotte dans le cloître.
Elle montroit alors un peu plus d'enjoûment;
De petites lueurs perçoient même souvent:
Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire,
Et quelquefois, du moins, on la voyoit sourire.
A peine maintenant puis-je en tirer deux mots:
Un non, un oui, placés encor mal-à-propos.
A sa stupidité chaque moment ajoute:
Son ame n'entend rien, quand son oreille écoute.
Jugez présentement si mon bonheur est pur,
Et de mes sentimens si je puis être sûr!

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés, et chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.
Pour cet objet fatal je passe, tour-à-tour,
Du desir au dégoût, du mépris à l'amour.
Je la trouve imbécille, et je la vois charmante,
Son esprit me rebute, et sa beauté m'enchante.
Pour nous unir son pere arrive incessamment:
Je tremble, comme époux; je brûle, comme amant.
Quel bien de posséder une amante si belle!
Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle
Une Beauté dont l'œil fait l'unique entretien,
Sans ame, sans esprit, dont le cœur ne sent rien;
Pour un homme qui pense, et né sur-tout sensible,
Quel supplice, Marquis, et quel contraste horrible!

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je plains votre destin ; mais, quoiqu'il soit fâcheux,
Je connois un amant beaucoup plus malheureux !

LE BARON.

Cela ne se peut pas, mon malheur est extrême.
Qui peut en éprouver un plus grand ?

LE MARQUIS.

C'est moi-même.

LE BARON.

Vous, Marquis ?

LE MARQUIS.

Moi, Baron; et, pour vous consoler,
Mon cœur veut, à son tour, ici se dévoiler.
Apprenez un secret, ignoré de tout autre.
Ma confiance est juste et doit payer la vôtre.
Notre choix a d'abord de la conformité.
J'adore, comme vous, une jeune Beauté,
Que j'ai vue au couvent, dont la grace ingénue
Frappe, au premier abord, intéresse et remue.
Le doux son de sa voix, et ses regards vainqueurs
Sont d'accord pour porter l'amour au fond des cœurs.
La nature a tout fait pour cette fille heureuse,
Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.
Votre amante, Baron, n'a que les seuls dehors,
La mienne réunit seule tous les trésors.
Ses yeux et son souris, où regne la finesse,
Annoncent de l'esprit, et tiennent leur promesse.
Elle parle fort peu, mais pense infiniment.
A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment;

Il s'attache, il est fait exprès pour la tendresse,
Et paîtri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien pour n'être pas aimé!

LE MARQUIS.

Oui, je crois l'être, autant que je suis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux, et je vous porte envie!

LE MARQUIS.

Attendez; mon histoire encor n'est pas finie:
Vous ignorez le point critique et capital.
Obligé d'entreprendre un voyage fatal,
J'ai perdu, malgré moi, ma maîtresse de vue.
Je ne sais, qui plus est, ce qu'elle est devenue.
Nous nous sommes écrits d'abord exactement,
Et ses lettres suivoient les miennes promptement;
Mais elle a, tout-à-coup, cessé de me répondre.
J'ai pressé mon retour; je suis parti de Londre,
Et mes feux empressés, d'abord, en arrivant,
M'ont fait pour la revoir voler à son couvent.
Vain espoir! on m'a dit qu'elle en étoit sortie;
C'est tout ce que j'en sais. Une main ennemie,
Que je ne connois pas, l'arrache à mon amour,
Et ce coup à mes yeux l'enleve, sans retour!

LE BARON.

Vous possédez son cœur.

LE MARQUIS.

Douceur cruelle et vaine!
Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine!

LE BARON.

Vos recherches, vos soins pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non, je n'espere point d'y pouvoir réussir,
Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.
J'ai mis, depuis huit jours, tous mes gens en campagne,
Mais inutilement : ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien:
Le pis est de brûler pour une belle idole!

LE MARQUIS.

Vous la posséderez; c'est un bien qui console.
Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit.
Plus l'objet est parfait et plus sa perte aigrit.
Je suis le plus à plaindre, et mon cruel voyage...

LE BARON, *l'interrompant.*

Ne nous disputons plus un si triste avantage.
Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.
Marquis, goûtons l'unique et funeste douceur
D'être les confidens mutuels de nos peines,
Et mêlons, sans témoins, vos douleurs et les miennes.
Le secret de nos cœurs est un bien précieux,
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble.
Le malheur nous unit et le goût nous rassemble.
Que nos revers communs, excitant la pitié,
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié.

LE BARON.

Presqu'autant que le mien votre sort m'intéresse...

Adieu... C'est à regret qu'un moment je vous laisse.
Je vais écrire au Duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours, Monsieur, m'informer de ce pas
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.
Je vous rejoins après, quoi que j'apprenne d'elle.
Un ami si parfait, que j'acquiers dans ce jour,
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

PARLE, as-tu rien appris ? Champagne, instruis-moi vîte ?

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, Monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi ! tu sais sa demeure ?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en suis éclairci.
La Belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle ?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici, dans cet hôtel ?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même ;
Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême !

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement ;
Sachez qu'on la marie, et même incessamment.

LE MARQUIS.

O Ciel ! me dis-tu vrai ?

CHAMPAGNE.

Très-vrai, je suis sincere.
Pour conclure, Monsieur, on n'attend que son pere.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu !... Mais à qui l'unit-on ?

CHAMPAGNE.

Au maître de céans, à Monsieur le Baron.

LE MARQUIS.

Au Baron ?

CHAMPAGNE.

A lui-même, et la chose est très-sûre.

LE MARQUIS.

Grand Dieu ! la singuliere et fatale aventure !...
Mais elle n'est pas vraie ; on vient de t'abuser :
La personne qu'il aime, et qu'il doit épouser,
Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépourvue.
C'est ainsi que, lui-même, il l'a peinte à ma vue ;
Et celle que j'adore est accomplie en tout,
A l'extrême beauté joint l'esprit et le goût.

CHAMPAGNE.

J'ignore quel portrait il a fait de sa Belle,
S'il vous l'a peinte sotte, ou bien spirituelle ;

Mais je suis bien instruit, et par mes propres yeux,
Que celle qu'il épouse, et qui loge en ces lieux,
Est justement la même à qui votre émissaire
A porté vingt billets, gages d'un feu sincere.
C'est la fille, en un mot, de Monsieur de Forlis;
Et j'en ai pour garant tous les gens du logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, et ce nom seul m'éclaire;
Mon esprit à présent débrouille le mystere.
Le Baron pour bêtise et pour stupidité
Aura pris son air simple et sa timidité.
Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte;
Cet effroi s'est accru par la dure contrainte
De former un lien qui force son penchant,
Et par l'effort de taire un si cruel tourment.
Oui, le chagrin secret de voir tromper sa flamme,
Et j'aime à m'en flatter, a jetté dans son ame
Ce morne abbattement, cette sombre froideur
Qui choquent le Baron et causent son erreur.
Dans mon vif désespoir j'ai, du moins, l'avantage
De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ouvrage
Et le garant flatteur de son amour pour moi,
Et qu'à regret d'un pere elle subit la loi!

CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui console la vôtre
Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

LE MARQUIS.

Il est vrai, j'en frémis! c'est un bien sans effet.
Sa funeste douceur ajoute à mon regret;

Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance
Est un nouveau malheur quand on perd l'espérance.
Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,
C'est de tous les revers le plus grand en amour;
Et se voir enlever ce trésor qu'on adore,
Par la main d'un ami, qui, lui-même, l'ignore,
Y met encor le comble et le rend plus affreux!
Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux,
Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa demeure;
J'aurois beaucoup mieux fait de craindre et de fuir l'heure,
Où je devois apprendre un secret si cruel!
Pour moi sa découverte est un arrêt mortel:
Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance,
Et du Baron, du moins, j'aurois la confidence.
Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.
Hélas! j'ai tout perdu, jusqu'à cette douceur...
Quel état violent! O Ciel! que dois-je faire?
Dois-je fuir, ou rester? m'expliquer, ou me taire?
Que dirai je au Baron? Pourrai-je l'aborder?
Ah! d'avance mon cœur se sent intimider.
Je ne pourrai jamais soutenir sa présence...
(*Appercevant le Baron.*)
Mon trouble... Justes Dieux! je le vois qui s'avance.
(*Champagne sort.*)

SCENE II.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

J'ÉTOIS impatient déja de vous revoir.
Hé ! bien, n'avez-vous rien à me faire savoir?...
(*Voyant le Marquis tout interdit.*)
Répondez-moi, Marquis?... Vous évitez ma vue !
Je vois sur votre front la douleur répandue.
Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton et votre air
M'assurent le contraire, et vous m'êtes trop cher
Pour vous laisser garder un si cruel silence.
Manqueriez-vous pour moi déja de confiance?
Ouvrez-moi votre cœur... Parlez donc?

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.
Qu'avez-vous découvert, que venez-vous d'apprendre?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois !

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre,

Et j'exige de vous que vous vous expliquiez.
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.
Dans l'état où je suis, souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non, arrêtez, Marquis, vous prétendez en vain
Que je vous abandonne à votre noir chagrin.
Vous ne sortirez pas, quoi que vous puissiez faire,
Que je n'aie arraché de vous l'aveu sincere
Du sujet qui vous trouble et qui vous porte à fuir?

LE MARQUIS.

Dispensez-moi, Baron, de vous le découvrir;
Et laissez-moi.

LE BARON.

Marquis, la résistance est vaine,
Et vous m'éclaircirez?

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne!
Où me vois-je réduit?

LE BARON.

Cédez donc à l'effort
D'un homme tout à vous?

LE MARQUIS, *hésitant.*

Je crains...

LE BARON.

Vous avez tort.
Les destins qui tantôt vous cachoient votre amante
Ont ils pu vous porter d'atteinte plus sanglante?

LE MARQUIS.

Oui, puisque ce secret par vous m'est arraché,
Je voudrois que son sort me fût encor caché.
Mes gens de sa demeure ont fait la découverte;
Mais, pour rendre mes feux plus certains de sa perte,
Ils m'ont trop éclairé!

LE BARON.

Que vous ont-ils appris?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis!
J'ai su que sa famille, au plutôt, la marie.
Pour comble de chagrin, je vais la voir unie
Au destin d'un ami, qui m'enchaîne le bras!

LE BARON.

Ce coup est affligeant, mais il n'égale pas,
Quoi que puisse opposer votre douleur extrême,
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime.
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, Monsieur, ma disgrace présente;
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante
Que je ne puis choisir, ni prendre aucun parti:
Toute voie est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous, très-simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle?

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre Belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, Monsieur, que je la vois
Promise à mon ami, dont son pere a fait choix?
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse;
L'honneur et le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir, ni d'honneur;
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment, mettez-vous à ma place.
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse?
L'amour vous feroit-il manquer à l'amitié?

LE BARON.

Oui, Marquis. Sur ce point je serois sans pitié:
Le scrupule est sottise en pareille matiere,
Et je ne ferois pas grace à mon propre pere.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me sens pas tant d'intrépidité;
Et, quand même j'aurois cette témérité,
Que puis-je espérer?

LE BARON.

Tout, Monsieur, puisqu'on vous aime:
Vous devez réussir; j'en répondrois, moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir?

LE BARON.

Mais à rompre un hymen qui doit mal l'assortir.

LE MARQUIS.

Il est trop avancé!

LE BARON.

Qu'elle avoue à son pere
Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractere,
D'un esprit trop craintif pour tenter ce moyen,
D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien.
Moi-même, à l'y porter j'ai de la répugnance.
Le remords que je sens...

LE BARON, *l'interrompant.*

Le remords? Pure enfance!
Ayez pour mes conseils plus de docilité,
Et le succès...

LE MARQUIS, *l'interrompant, à son tour.*

J'en vois l'impossibilité,
Car son hymen, vous dis-je, est prêt à se conclure;
Demain, ce soir, peut-être, et ma disgrace est sûre.

LE BARON.

Je veux que cela soit: mettons la chose au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors?

LE BARON.

Ce que fait tout Marquis.
Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Hé! de quelle maniere?

LE BARON.

En voyant cette Belle, en tâchant à lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami ferois-je un affront si sanglant?

LE BARON.

Sur cet article-là votre scrupule est grand !
A son plus haut degré c'est porter la sagesse !
Si vos pareils avoient cette délicatesse,
Et marquoient tant d'ardeur pour Messieurs les matis,
Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.
Ne tenez pas ailleurs un langage semblable;
Il vous feroit, Marquis, un tort considérable !

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainsi, c'est sur le ton badin.
Je forme et je veux suivre un plus juste dessein.
A mes sens révoltés quelque effort qu'il en coûte,
Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute.
De l'erreur d'un ami j'abuse trop long-tems,
Je veux la dissiper, dans ces mêmes instans,
Et je vais, sans détour, à quoi que je m'expose,
De mon trouble secret lui déclarer la cause.

LE BARON.

Ah ! gardez-vous en bien : vous allez tout gâter !

LE MARQUIS.

Juste Ciel ! est-ce vous qui devez m'arrêter ?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre une extrême imprudence !..
Mais a-t-on jamais fait pareille confidence ?

LE MARQUIS.

Hé ! quoi, voulez-vous donc que je trompe, en ce jour,
Un homme que j'estime, et qui m'aime, à son tour ?

LE BARON.

Oui, trompez-le, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le, encore un coup, trompez-le, c'est l'usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez ?

LE BARON.

Très-fort ! et, je fais plus,
Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus !

LE BARON.

Mais dans vos procédés je ne puis vous comprendre.
Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre ;
Et, portant à son cœur le coup le plus mortel,
Par un aveu choquant, autant qu'il est cruel,
Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse ?
Si quelqu'un s'avisoit de m'en faire un égal,
Par moi son compliment seroit reçu fort mal !

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche et changent ma pensée.
Mon ardeur, puisqu'enfin elle s'y voit forcée,
Va suivre le parti que vous lui proposez...
Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez,
Que vous êtes, Monsieur, garant de ma conduite,
Que vous deviendrez seul coupable de la suite,
Et que si trop avant je me laisse entraîner,
C'est vous et non pas moi qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoi qu'il puisse arriver, je prends sur moi la chose.
Sur ma parole, osez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc et j'ose.

LE BARON.

Avant que vous sortiez, je serois curieux
(*l'voyant paroître Lucile.*)
Que vous vissiez l'objet... Mais il s'offre à nos yeux.

SCENE III.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.*

QUEL trouble !... En la voyant j'ai peine à me contraindre !

LUCILE, *d'un air timide, au Baron.*

Je cherchois votre sœur.

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre,
(*Lui montrant le Marquis.*)
Et faites politesse à Monsieur le Marquis.
Vous ne sauriez trop bien recevoir mes amis...
(*S'appercevant de l'embarras et du trouble subits que la vue du Marquis cause a Lucile.*)
Quoi ! vous voilà déja toute déconcertée ?
Vous changez de couleur, vous êtes empruntée ?

Mais rassurez-vous donc. Devant le monde ainsi
Faut-il être étonnée ?

LUCILE, *montrant le Marquis, qui paroît également surpris et troublé.*

Et Monsieur l'est aussi...

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon ! je me rappelle
Qu'ailleurs, plus d'une fois, j'ai vu Mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vue ailleurs ? Où, Marquis ?

LE MARQUIS.

Au couvent.
Précisément au même où j'allois voir souvent,
Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.
La rencontre me charme, autant qu'elle m'étonne.
L'estime et l'amitié les lioient de si près
Que l'une et l'autre alors ne se quittoient jamais.
C'est cet attachement qu'elles faisoient paroître
A qui je dois, Monsieur, l'honneur de la connoître.

LE BARON, *bas.*

Mais rien n'est plus heureux pour vous que ce coup-là !
Auprès de son amie elle vous servira.
Elle est simple à l'excès ; mais on peut la conduire.
Sait-elle votre amour ?

LE MARQUIS, *bas.*

Tout a dû l'en instruire ;
J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur,
Et, comme ma maîtresse, elle connoît mon cœur.

LE BARON, *bas.*

Tant mieux ! j'en suis charmé ; la chose ira plus vîte.

LE MARQUIS, *bas.*

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,
Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

LE BARON, *bas.*

A répondre je vais, moi-même, l'engager.

LE MARQUIS, *bas.*

Non, je veux sans contrainte apprendre de sa bouche
Quels sont les sentimens de l'objet qui me touche...
(*A Lucile.*)
Parlez, belle Lucile ; ils vous sont connus tous.
Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous,
Et vous devez souvent en avoir des nouvelles ?

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprends une des plus cruelles !
Ses parens, m'a-t-on dit, veulent la marier ?

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel ! quel oui funeste, et qu'il doit m'effrayer !

LE BARON.

Rassurez-vous : je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

L'approuve-t-elle ?

LUCILE.

Non.

LE BARON, *au Marquis.*

Pour vous l'heureux présage!

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Comment se trouve-t-elle à présent?

LUCILE.

Mal et bien.

LE MARQUIS.

Pense-t-elle...

LUCILE, *l'interrompant.*

Beaucoup!

LE MARQUIS.

Hé! que dit-elle?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours!... Parlez mieux, qu'on puisse vous entendre?

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sait les comprendre!
J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON, *ironiquement.*

Vous devez donc goûter sa conversation!

LE MARQUIS.

Infiniment, Monsieur!

LE BARON, *ironiquement.*

C'est par-là qu'elle brille!

« Mal et bien... Rien... Beaucoup !... » La singuliere fille !....

(*A Lucile.*)

Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi ?

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi !...

(*A Lucile.*)

Ma maîtresse à mon sort est-elle bien sensible ?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible !
Moi, qui connois son cœur, je puis vous l'assurer.

LE BARON, *ironiquement.*

Prodige ! la voilà qui vient de proférer
Deux phrases tout de suite !

LE MARQUIS, *à part.*

A peine suis-je maître
De mes sens agités !

LUCILE, *voulant se retirer.*

J'en ai trop dit, peut-être,
Et je m'en vais.

LE BARON, *la retenant.*

Bon !

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Non, c'est moi qui vais sortir...

(*A part.*)

Mon transport, à la fin, pourroit me découvrir.

LE BARON.

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Mademoiselle, adieu... Songez bien, je vous prie,
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui,
Et que je suis perdu si je n'ai son appui !

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

JE ne vous conçois pas; vous êtes étonnante!
Vous paroissez toujours interdite et tremblante:
Vous vous présentez mal, et vous n'épargnez rien
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien;
Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réduite,
C'est par monosyllabe, et sans aucune suite.
Répondez; est-ce gêne? est-ce obstination?
Est-ce peu de lumiere? est-ce distraction?....
(*Voyant qu'elle baisse les yeux et paroît n'oser le regarder.*)
Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Hé! sur le pied d'éloge
Prenez-vous mon discours?

LUCILE.

Mais comme il vous plaira.

LE BARON, *à part.*

Le moyen de tenir à ces répliques-là?

LUCILE.

Mais j'ai mal dit, je crois?

LE BARON, *à part.*

Que ce « je crois » est bête!

LUCILE.

Excusez, mais votre air m'intimide et m'arrête.

LE BARON

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible?

LUCILE.

Oui, vraiment!

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant!

LUCILE.

Mais il est naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue!

LUCILE.

Oh! beaucoup.

LE BARON, *à part.*

Abrégeons... Son entretien me tue...

(*A Lucile.*)

Laissons, Mademoiselle, un discours superflu.
Il faut que le Marquis soit par vous secouru.

LUCILE.

Secouru?

LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc, je vous prie ?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie.
S'il n'étoit question que d'une folle ardeur,
Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur,
Je vous le défendrois ; mais son amour est sage,
Et pour elle il s'agit d'un très-grand mariage,
Où tout, en même-tems, se trouve réuni,
La naissance, le bien, avec l'âge assorti.
Son bonheur en dépend : ainsi, Mademoiselle,
C'est remplir le devoir d'une amitié fidelle.
Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a ;
Dites-lui qu'il se meurt.

LUCILE.

Elle le sait déja.

LE BARON.

N'importe, exagérez son mérite et sa flamme.
Près d'elle employez tout pour attendrir son ame;
Et de son prétendu dites beaucoup de mal.
Peignez-le dissipé, fat, inconstant, brutal.

LUCILE.

Je n'ose pas tout haut dire ce que j'en pense.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh ! sans la bienséance....

LE BARON, *l'interrompant.*

Pour l'homme en question point de ménagement.

LUCILE, *riant.*

Quoi! vous me l'ordonnez?

LE BARON.

Oui, très-expressément...
Quand je vous parle ainsi qui vous oblige à rire?
C'est une nouveauté, mais j'y trouve à redire;
Ce rire maintenant est des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, Monsieur, que vous pensez.

LE BARON, *à part.*

Ces imbécilles-là, gauches en toutes choses,
Ou ne vous disent mot, ou ricannent sans causes...
(*A Lucile.*)
Quoi qu'il en soit, songez à ce que je vous dis.
Disposez votre amie en faveur du Marquis.
Ce que j'attends de vous veut de la diligence.
Il faut...

LUCILE, *voyant paroître Céliante.*

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma sœur!... Le personnage est fort intéressant,
Et digne d'interrompre un discours important!

SCENE V.

SCENE V.

CÉLIANTE, LUCILE, LE BARON.

LE BARON, *à Lucile.*

Représentez, sur-tout, exprès je le répete,
Que l'ardeur du Marquis est sincere et parfaite.

LUCILE.

C'est la troisieme fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh ! pour le bien graver au fond de votre esprit,
Morbleu ! je ne saurois assez vous le redire....
Je suis....

LUCILE, *l'interrompant.*

Vous vous fâchez, Monsieur? Je me retire.
(*Elle sort.*)

SCENE VI.

CÉLIANTE, LE BARON.

CÉLIANTE.

Vous la traitez, mon frere, avec trop de hauteur,
Et vous l'étourdissez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous? la douceur est charmante!

CÉLIANTE.

Trouvez bon, cependant, que je vous représente
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit,
Et qu'à la fin sa haine en peut-être le fruit;
Qu'elle sent....

LE BARON, *l'interrompant.*

Trouvez bon que je vous interrompe,
Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se trompe.

CÉLIANTE.

Elle s'est plainte à moi; je dois vous informer....

LE BARON, *l'interrompant.*

Tous ces petits propos doivent peu m'alarmer.

CÉLIANTE.

Mais vous allez bientôt voir arriver son pere.
Pour son appartement comment allez-vous faire?
Ma sincere amitié....

LE BARON, *l'interrompant.*

Se donne trop de soins,
Et, pour notre repos, aimez-nous un peu moins.

CÉLIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable?... Il faut autrement me conduire.
J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

CÉLIANTE.

Pour moi votre mépris augmente chaque jour.

LE BARON.

Et, puisque vous aimez les choses agréables,

Je ne vous tiendrez plus que des propos aimables ;
Je loûrai votre esprit, votre air, votre enjoûment.

CÉLIANTE.

Ah ! ne me raillez pas aussi cruellement.

LE BARON.

Céliante, pour vous je viens de me contraindre ;
Je vous dis des douceurs, et vous osez vous plaindre ?

CÉLIANTE.

Moi, je vous dois ici dire vos vérités,
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.

Encore des avis !

CÉLIANTE.

Vous êtes fort aimable....

LE BARON, *l'interrompant.*

Le début est flatteur !

CÉLIANTE.

Prévenant, doux, affable
Pour les gens du dehors, que ménage votre art :
A vos civilités le monde entier a part,
Parce qu'il est, Monsieur, l'objet de votre culte,
Et l'oracle constant que votre esprit consulte ;
Mais mon frere chez lui sait se dédommager
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.
Il dépouille en entrant sa douceur politique ;
Méprisant pour sa sœur, dur pour son domestique,
Fâcheux pour sa maîtresse et froid pour ses amis,
Il prend une autre forme et change de vernis.
Tout craint dans sa maison et tout fuit sa rencontre :
Le courtisan s'éclipse et le tyran se montre.

LE BARON, *d'un ton irrité.*

Ma sœur !

CÉLIANTE.

Le trait est fort ! mais vous me l'arrachez,
Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous fâchez.
Je l'ai fait, toutefois, dans une bonne vue.
Profitez-en, ou bien, si l'erreur continue,
Des vôtres, redoutez le funeste abandon ;
Craignez de vous trouver seul dans votre maison,
Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole,
Dont un souffle détruit l'estime, qui s'envole.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

LE BARON, *seul.*

JE serois trop heureux de me voir délivré
De ces especes-là dont je suis entouré !....
Mais sortons ; il est tems de faire ma tournée,
Et de régler l'essor de toute la journée....
Passons chez la Marquise et chez le Commandeur....
Voyons la Présidente, et puis mon Rapporteur.

SCENE VIII.

LISETTE, LE BARON.

LISETTE.

MONSIEUR, je viens...

LE BARON, *l'interrompant.*

Allez!

LISETTE.

Mais daignez me permettre,
Monsieur....

LE BARON, *l'interrompant.*

Mes gens au Duc ont-ils porté ma lettre?

LISETTE.

Je pense que La Fleur est sorti pour cela.

LE BARON, *à part.*

Je pense est merveilleux! et ces animaux-là
Répondent, la plupart, aussi mal qu'ils agissent.
Mes ordres comme il faut jamais ne s'accomplissent!

LISETTE.

Mais Monsieur de Forlis....

LE BARON, *l'interrompant.*

Quoi! Monsieur de Forlis?

LISETTE.

Arrive en ce moment. Je vous en avertis,
Pour que vous descendiez.

LE BARON.

Je vous suis redevable
De venir m'avertir.... Le terme est admirable !

LISETTE, *à part.*

(*Au Baron.*)

Quel homme !.... Mais, Monsieur....

LE BARON, *l'interrompant.*

Allez ; parlez plus bas.
Annoncez désormais, et n'avertissez pas.

(*Lisette sort.*)

SCENE IX.

LE BARON, *seul.*

FORLIS pour arriver a mal choisi son heure!
J'allois sortir; il faut que pour lui je demeure....
C'est mon ami; je vais l'embrasser simplement,
Et le quitter, après le premier compliment ...
Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

SCENE X.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON, *embrassant M. de Forlis.*

VOTRE santé, Monsieur?

M. DE FORLIS.

Assez ferme; et la tienne, Baron?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux! J'ai voulu me hâter
Pour t'unir à ma fille, et, par-là, cimenter
L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON, *froidement.*

Je suis, vraiment, charmé que ce nœud nous rassemble!

M. DE FORLIS.

Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial!
Je suis très-éloigné du cérémonial,
Mais je veux qu'un ami quand il me voit, s'épanche,
Et me marque une joie aussi vive que franche.
Dix ans de connoissance ont ôté de mon prix,
Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis.
La mienne est, par bonheur, d'avoir de l'indulgence.

LE BARON.

Pardon! mais je me vois dans une circonstance

Qui, malgré moi, Monsieur, me force à vous quitter.
Je vous laisse le maître, et je cours m'acquitter
D'un devoir....

M. DE FORLIS, *l'interrompant.*

Quand j'arrive?

LE BARON.

Il est indispensable.

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi me paroît préférable,
Et j'ai besoin de toi pour tout le jour entier.
Si c'est une corvée, il la faut essuyer.

LE BARON.

J'ai trente affaires.

M. DE FORLIS.

Va, trente de ces affaires
Ne doivent pas tenir contre deux nécessaires.

LE BARON.

Je ne puis différer, et j'ai promis, d'honneur!

M. DE FORLIS.

De ces promesses-là je connois la valeur.

LE BARON.

Ce sont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tiens, je vais en six phrases
Te peindre ces devoirs, qu'ici tu nous emphases.
Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris
La dorure et l'éclat d'un nouveau vis à-vis;
Éclabousser vingt fois la pauvre infanterie,
Qui se sauve, en jurant, de la cavalerie;

De toilette en toilette aller faire sa cour,
Apprendre et débiter la nouvelle du jour;
Puis au Palais Royal joindre un cercle agréable,
Et lier pour le soir une partie aimable,
Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement,
Pour sabler du Champagne à souper largement;
Faire l'après-midi mille dépenses folles,
En deux médiateurs, perdre huit cents pistoles;
Sur une tabatiere, ou bien sur des habits,
Dire ton sentiment et ton sublime avis;
Conduire à l'Opera la Duchesse indolente,
Médire, ou bien broder, avec la Présidente;
Avec le Commandeur parler chasse et chevaux;
Chez le petit Marquis découper des oiseaux:
Voilà le plan exact de ta journée entiere,
Tes devoirs importans et ta plus grave affaire.

LE BARON.

Monsieur le Gouverneur, vous nous blâmez à tort:
On ne vit point ici comme dans votre Fort.
Nous devons y plier sous le joug de l'usage;
Ce qui paroît frivole est, dans le fond, très-sage!
Tous ces aimables riens, qu'on nomme amusement,
Forment cet heureux cercle, et cet enchaînement
De qui le mouvement journalier et rapide
Nous fait, par l'agréable, arriver au solide.
C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,
Qu'on acquiert les amis et les protections.
Au sein des jeux rians on perce les mysteres:
Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires.

Le succès en dépend ; tout y va, tout y tient,
Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS, *à part.*

Il donne, en habile homme, un bon tour à sa cause,
Et je sens, dans le fond, qu'il en est quelque chose.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit, moi-même, près des grands,
Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prends sur le tems.
Pour rendre à mes égards ta conduite louable,
Emploie en ma faveur ce crédit favorable.
L'occasion est belle, et voici le moment.
Fais agir tes amis pour le Gouvernement
Qu'à la place du mien à la Cour je demande.
Tu sais pour l'obtenir que mon ardeur est grande ?
Qu'il doit, outre l'honneur, grossir mes revenus,
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus ?
Par plusieurs concurrens cette place est briguée ;
Du Royaume, Baron, c'est la plus distinguée.
Un homme, bien instruit, m'a marqué de partir.
De mettre tout en œuvre il vient de m'avertir.
Un motif si pressant, joint à ton mariage,
M'a fait prendre la poste et hâter mon voyage...
As-tu sollicité ? Depuis près de deux mois
Je t'en ai, par écrit, prié plus de vingt fois.
Tu m'a promis de voir le Ministre, qui t'aime.
L'as-tu fait ? Puis-je bien m'en fier à toi-même ?

LE BARON, *voulant sortir.*

Oui ; mais permettez...

M. DE FORLIS, *le retenant.*

Non, je te connois trop bien!
Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un seul instant.

M. DE FORLIS.

Non, rien.
Je ne te ferois pas grace d'une seconde.
Si tu prends une fois ton essor dans le monde,
Crac! te voilà parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez, et qu'il le faut, enfin,
Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare et sublime!
Sacrifice étonnant! grande preuve d'estime!

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet, sans façon,
Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.
Je crains ces dîners-là. J'aime la bonne chere,
Et traite-moi plutôt en personne étrang re
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,
Et l'appétit chez moi se fait sentir déja.
Le chemin que j'ai fait est très-considérable,
Et me fait aspirer au moment d'être à table...
(*Voulant passer dans son appartement.*)
En attendant, passons dans mon appartement,
Nous parlerons ensemble.

LE BARON, *le retenant.*

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc ! que veut dire un discours de la sorte?

LE BARON.

Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe?
Je puis m'y reposer.

LE BARON.

Non, Monsieur.

M. DE FORLIS.

Hé ! pourquoi?

LE BARON.

C'est qu'il est occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te moques de moi?
Hé ! par qui donc l'est-il?

LE BARON.

Par un fort galant homme!

M. DE FORLIS, *à part.*

(*Au Baron.*)

La chose est toute neuve !... Et cet homme se nomme?

LE BARON.

Son nom m'est échappé.

M. DE FORLIS, *à part.*

Rien n'est plus ingénu !
Mon logement est pris, et par un inconnu !

LE BARON.

C'est un Abbé, Monsieur.

M. DE FORLIS.

Un Abbé ?

LE BARON.

Mais, de grace...

M. DE FORLIS, *l'interrompant.*

Qu'on eût mis dans ma chambre un Militaire, passe;
Mais un petit colet me déloger ainsi !

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur ! vous voir si-tôt ici...
Il m'est recommandé, d'ailleurs, par des personnes
Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes !

LE BARON.

Mais, si vous le voulez, Monsieur, absolument,
Vous pourrez aujourd'hui prendre mon logement;
Ou bien, comme l'Abbé part dans l'autre semaine,
Et que de nos façons il faut bannir la gêne,
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entends, Baron ;
Et, pour le coup, je vais coucher dans le donjeon ?

LE BARON.

Vous êtes mon ami ?

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante !...
Mais tout mon dépit cede à ma faim, qui s'augmente.

Viens; dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger;
Loge-moi vîte...

LE BARON, *l'interrompant.*

Où donc?

M. DE FORLIS.

Dans ta salle à manger.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

LE Forlis, par bonheur, fait la méridienne;
Je respire !... Entre nous, son amitié me gêne...
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS

Je vous suis obligé de vos soins généreux !

LE BARON.

L'affaire est en bon train !

LE MARQUIS.

Il est vrai, je commence
A me flatter, Monsieur, d'une douce espérance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi !

LE MARQUIS.

La joie, enfin, succede au plus affreux souci.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte !
On n'imagine point jusqu'où va ..

LE BARON, *l'interrompant.*

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Non, non, vous ignorez combien il est flatteur!...
Je ne sais quoi, pourtant, m'arrête, au fond du cœur.

LE BARON.

Comment! votre ame encore est-elle intimidée?

LE MARQUIS.

Oui, tromper un ami révolte mon idée,
Et je sens que je blesse au fond la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup, cessez d'être agité;
Elle n'est point blessée en des choses semblables.

LE MARQUIS.

En est-il où ses droits ne sont point respectables?
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas?

LE BARON.

Non, Marquis, sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Hé! par quelle raison?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place.
Elle y seroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe!

LE BARON.

J'ai plus d'expérience et dois vous éclairer.
La droiture est un frein, que l'on doit révérer.
Du monde ce sont-là les maximes constantes,
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,
Devoirs essentiels de la société,
Dont ils sont les liens et comme le traité,

On la doit consulter, sur tout, dans l'exercice
Des charges de l'Etat, d'où dépend la justice;
Dans ce qui, parmi-nous, est de convention,
Et forme, par degré, la réputation.
Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle
Du nom de badinage, ou bien de bagatelle;
Pour tout ce qu'on regarde universellement
Sur le pied de plaisir ou de délassement.
Dans un tems de commerce elle n'est plus admise;
Et même s'en piquer devient une sottise.
L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement,
Où l'on est convenu de tromper finement,
D'être dupe, ou fripon, le tout, sans conséquence;
Mais d'être le dernier, pourtant, avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens d'où dépend notre paix
Peut-il être avili jusques à cet excès?
Le monde est étonnant dans sa bizarrerie!
Le joueur qui friponne est couvert d'infamie,
Et le perfide amant qui trompe et qui trahit,
Devient homme à la mode et se met en crédit!
Quel travers dans les mœurs et quel affreux délire!
Aussi grossiérement peut-on se contredire?

LE BARON.

C'est l'idée établie; il faut s'y conformer.

LE MARQUIS.

Mon ame à penser faux ne peut s'accoutumer.
Le jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,
Fondé sur l'intérêt, la fraude et l'avarice,

S'est rendu par l'usage un lien révéré ;
Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré :
A ses engagemens le fier honneur préside,
Et ses dettes, sur-tout, sont un devoir rigide ;
Au jour précis, à l'heure, il faut pour les payer
Vendre tout et frustrer tout autre créancier ;
Et l'amour tendre et pur devient un nœud frivole,
Où l'on est dispensé de tenir sa parole.
Le joug de l'amitié n'est pas plus respecté ;
On veut qu'ils soient tous deux exempts de probité :
Leurs devoirs sont-remplis les derniers, et leurs dettes
Ou ne s'acquittent pas, ou sont mal satisfaites.
Mais rendez-moi raison d'un tel égarement,
Vous, profond dans le monde et son digne ornement ?

LE BARON.

Je conviens avec vous, Marquis, et je confesse
Que l'esprit qui l'agite est souvent une ivresse.
Du sein de la lumiere il tombe dans la nuit,
De ses écarts souvent l'injustice est le fruit ;
Mais il est notre maître, et nous devons le suivre.
Nous sommes, par état, tous deux forcés d'y vivre.
Pour y plaire, y briller, pour avoir ses faveurs,
Il faut prendre, Marquis, jusques à ses erreurs ;
Dès qu'ils sont établis, préférer ses usages,
Quelques choquans qu'ils soient, aux raisons les plus sages.
Quoi qu'il en coûte, on doit se mettre à l'unisson,
Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.
Si-tôt qu'il le condamne il faut fuir tout scrupule,
Et même les vertus qui rendent ridicule.

LE MARQUIS.

N'en déplaise au bon ton, dont je suis rebattu,
Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre ame elle se développe!
Mais il faut vous résoudre à vivre en Misantrope.
Vous devez renoncer à tout amusement,
Aller dans un désert vous enterrer vivant,
Ou de cette vertu tempérer les lumieres,
L'habiller à notre air, la faire à nos manieres.
J'avoûrai franchement que vous me faites peur,
Orné de tous les dons de l'esprit et du cœur,
Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,
Vous donner un travers en entrant dans le monde,
Vous perdre exactement par excès de raison,
Et d'un Caton précoce acquérir le surnom;
Choquer les mœurs du tems, et, par cette conduite,
Vous rendre insupportable, à force de mérite.

LE MARQUIS.

Vos discours dans mon cœur font passer votre effroi.
Ce monde que je blâme a des attraits pour moi.
Je ne puis vous cacher que, né pour y paroître,
Je l'aime et brûle en beau de m'y faire connoître.
Son commerce est un bien dont je cherche à jouir,
Et m'en faire estimer est mon premier desir.
J'ai, pour vivre content, besoin de son suffrage.
Dans ce juste dessein si je faisois naufrage,
Je ne pourrois, Baron, jamais m'en consoler.
La crainte que j'en ai me fait déja trembler.

Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse,
Je demande et j'attends votre aide généreuse.
Daignez donc me guider de la main et de l'œil,
Et, pour m'en garantir, montrez-moi chaque écueil.

LE BARON.

Vous me charmez! je suis tout prêt de vous instruire,
Et vous n'avez, Marquis, qu'à vous laisser conduire.
Je veux choisir pour vous le jour avantageux,
Saisir pour vous placer le point de vue heureux;
A vos dons naturels joindre les conséquences,
Y répandre des clairs, y mettre des nuances,
Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,
L'homme vraiment aimable et le héros du jour.
Je ne m'en tiens pas là Non, Marquis, je vous aime;
Je veux vous rendre heureux, en dépit de vous-même.
Mon amitié, dans peu, compte en venir à bout.
Votre amante en répond; elle a pour vous du goût:
C'est le point principal et qui rend tout facile;
Mais point de sot scrupule, et montrez-vous docile.
Me le promettez-vous?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti; j'ai même ici ma lettre:
Mais je ne sais comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez... Il s'agit d'un établissement,
Et cet hymen pour vous est un coup important?

LE MARQUIS.

Oui, par mille raisons, c'est un bien où j'aspire;
Et c'est pour l'en presser que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi, j'imagine un moyen....
Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Hé! bien?

LE BARON.

Sans blesser la sagesse, elle peut la lui rendre,
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.
D'autres la commettroient.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je crains.
On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre; elle sera rendue,
Et je vais en charger ma jeune prétendue.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet,
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous serez satisfait.
Attendez un moment.

(*Il entre chez Lucile.*)

SCENE II.

LE MARQUIS, *seul.*

IL sert trop bien ma flamme !...
Mais chassons, après tout, cet effroi de mon ame,
Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.
Le Baron, dans ce jour, il me l'a trop fait voir
Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne;
Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas digne.
De sa grace naïve il méconnoît le prix.
Elle auroit un tyran; et l'hymen, j'en frémis!
Pour elle deviendroit une chaîne cruelle.
Je dois l'en garantir, moins pour moi que pour elle.
L'amour, la probité, la pitié, la raison,
Tout me fait une loi de tromper le Baron.
Employer l'artifice en cette conjoncture,
C'est servir la vertu, non trahir la droiture.
Lui-même, qui plus est, me conduit par la main...
(*Voyant paroître Lucile avec le Baron.*)
Je la vois.... Sa présence affermit mon dessein.

SCENE III.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON, *à Lucile.*

Oui, le Marquis attend de vous un grand service,
Et vous seule pouvez lui rendre cet office.
Songez qu'il le mérite, et qu'il est mon ami.

LUCILE.

Monsieur....

LE BARON, *l'interrompant.*

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE, *au Marquis.*

De quoi s'agit-il donc, Monsieur?

LE MARQUIS, *tirant de sa poche une lettre et la lui présentant.*

C'est une lettre
Que j'ose vous prier instamment de remettre....
(*Il hésite.*)

LUCILE.

A qui?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, à cet objet charmant
Dont vous êtes l'amie, et dont je suis l'amant.
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre!

LUCILE, *prenant la lettre.*

Je ne manquerai pas, Monsieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien !... Je suis content de ce procédé-là.
(*Au Marquis.*)
Peut-être, avec le tems, mon soin la formera.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Hé ! puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue ?

LUCILE.

Mais je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue,
Puis-je encore espérer qu'elle me répondra ?

LUCILE.

Oui, Monsieur, je le crois ; dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oserois je pour moi compter sur votre zele ?

LUCILE.

Mais je ferai, Monsieur, mon possible auprès d'elle.

LE BARON, *au Marquis.*

Elle répond, vraiment, beaucoup mieux que tantôt !...
Il se fait déja tard, et partons, au plutôt.
Votre ame est à présent dans une douce attente ?
Volons chez la Comtesse. Elle est impatiente.
Voilà l'heure ; et, d'ailleurs, je dois voir, en passant,
Le Commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant....
C'est un point capital oublié dans ma lettre....
(*A Lucile.*)
Mademoiselle....

(*Il hésite.*)

LUCILE.

LUCILE.

Hé! bien, Monsieur?

LE MARQUIS.

Sans la commettre,
Si dans cette journée, et par votre moyen,
Je pouvois obtenir un moment d'entretien?...
(*Il hésite à poursuivre.*

LUCILE.

Elle ne sort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, Mademoiselle,
Trouver l'occasion de lui parler chez elle;
Et c'est, pour tous les deux, un bien essentiel!

LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,
Qui, faussement paré d'une douceur trompeuse,
L'intimide et la tient dans une gêne affreuse!

LE BARON.

Son cœur à le tromper doit avoir plus de goût,
Et ne rien épargner pour en venir à bout.
Il faut à ses dépens jouer la Comédie,
Et je veux le premier être de la partie.

LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que Monsieur le veut,
Convenez qu'on le doit, et songez qu'on le peut.

LE BARON.

Profitons des momens où son pere sommeille:
Dépêchons nous, partons avant qu'il se réveille.

(*Lucile rentre chez elle, et le Baron et le Marquis font quelques pas pour sortir.*)

SCENE IV.

M. DE FORLIS, LE BARON, LE MARQUIS.

M. DE FORLIS, *au Baron, en l'arrêtant.*

JE t'arrête au passage; et bien m'en prend, parbleu!

LE BARON.

Mais, Monsieur, j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu!

SCENE V.

LA COMTESSE, LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

LA COMTESSE, *au Baron.*

COMMENT donc! est-ce ainsi que l'on se fait attendre?
Moi-même, il faut chez vous que je vienne vous prendre?
Cet oubli me surprend, sur-tout, de votre part.
Vous, prévenant, exact!

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, Monsieur, vous reconnoître.

LE BARON.

De sortir de chez moi je n'ai pas été maître;
Et je suis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc ?

M. DE FORLIS.

C'est par moi, Madame, absolument.
J'ai besoin du Baron pour cette après-dînée.

LA COMTESSE.

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le respect que je dois vous porter,
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaise à l'espoir dont votre esprit se flatte,
Vous venez un peu tard; je suis premiere en date.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Vous voyez bien, Monsieur, que je n'impose point.

M. DE FORLIS.

Mais vous savez qu'au mien votre intérêt est joint.
L'affaire est sérieuse, autant qu'elle est pressante.

LA COMTESSE.

Oh! celle qui m'amene est plus intéressante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, et le sien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'est un phénomene, et Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plutôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour mes pas seront perdus.

LA COMTESSE.

Passé ce soir, Monsieur, on ne l'entendra plus;
Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce violon fameux que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi! c'est un violon qui balance mes droits?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, Monsieur, pour la derniere fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indispensable?
Je tombe de mon haut!

LA COMTESSE.

C'est un homme admirable,
Et qui tire des sons singuliers et nouveaux!
Ses doigts sont surprenans; ce sont autant d'oiseaux!
Doux et tendre, d'abord, il vole terre-à terre,
Puis, tout-à-coup, bruyant, il devient un tonnerre,
Rien n'égale, en un mot, Monsieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, Madame, ou Tapagimini,
Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personnage
Qui mérite sur moi d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Hé! qui donc êtes-vous pour joûter contre lui?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que Monsieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent et beaucoup de mérite;
Mais vous ne partez pas apparemment si vîte?
On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS.

Comment?

LA COMTESSE.

Oui... Quel est votre fort, Monsieur, précisément?
La musette, la flûte, ou le violoncelle?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de musette! Ah! la chose est nouvelle.
La bagatelle seule occupe vos esprits:
Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle est donc cette affaire et si grave et si grande?

M. DE FORLIS.

C'est un Gouvernement qu'à la Cour je demande.

LA COMTESSE.

Un Gouvernement?

M. DE FORLIS.

Oui,

LA COMTESSE.

Quoi ! ce n'est que cela ?
Oh ! rien ne presse moins ; si ce n'est celui-là,
Vous en aurez un autre, et la chose est facile.
Mais pour l'homme divin qui part de cette Ville
Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné.
Il faut, il faut saisir le moment fortuné.
Si le Baron manquoit cet instant favorable
Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Oui, Madame a raison, et j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi ! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter ?
Un ancien ami n'a pas la préférence ?

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance.
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier,
C'est toujours pour celui qu'il connoît le dernier.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Le plaisir que j'attends me transporte d'avance !
Donnez-moi donc la main ; partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Monsieur, je vous promets de vous le ramener.

LA COMTESSE, *montrant M. de Forlis.*

Non, c'est flatter Monsieur d'un espoir téméraire.
J'enleve le Baron pour la journée entiere.

Je ne dérange rien dans les plans que je fais.
Au sortir du Concert je le mene aux François,
Où j'ai, depuis huit jours, une loge louée,
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée;
Et de là nous devons être d'un grand souper,
Qui va jusqu'à minuit, au moins, nous occuper:
Puis de la table au bal, ou, déguisée en Flore,
Je ne rendrai Zéphir qu'au lever de l'Aurore.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Je reviendrai, Monsieur, et ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CÉLIANTE, M. DE FORLIS.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frere, Monsieur ?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire.
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,
Je ferois hautement éclater mon dépit ;
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CÉLIANTE.

Hé ! quel nouveau sujet, Monsieur, vous indispose ?

M DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.
Je le suis au Concert ; j'entre et je l'apperçoi.
Jusqu'à lui je pénetre, à travers la cohue.
Mon abord l'embarrasse ; à peine il me salue.
Je lui parle, il se trouble, il répond à demi,
Et je le vois enfin rougir de son ami.
Je sens qu'il me regarde, en son impertinence,
Comme un Provincial dont il craint la présence.

Au milieu du grand monde il me croit déplacé ;
Et, dans le même tems qu'il est pour moi glacé,
Il se montre attentif, il fait cent politesses
A des originaux de toutes les especes.
Auprès d'eux, tour-à-tour, on le voit empressé,
Et le plus ridicule est le plus caressé.

CÉLIANTE.

Je voudrois excuser un procédé semblable,
Mais je sens qu'envers vous mon frere est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi
Quelques instans après le sort l'en a puni :
Ce violon divin, et qui se voit l'idole
De Paris, qui le court, a manqué de parole.
L'opulent Financier, qui, tout fier l'attendoit,
Et chez qui, sans mentir, toute la France étoit,
Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.
Le Concert est rompu ; l'aventure est cruelle !
C'est un coup dont il est si fort humilié
Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié.
Il voit fuir les trois quarts des Spectateurs qui pestent.
La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.
Pour vingt jeux différens vingt autels sont dressés :
Les sacrificateurs en ordre sont placés ;
Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.
Du Dieu qui les reçoit les mains sont des abîmes
Par qui dans un moment tout se voit englouti.
Un seul particulier dans une après-midi

Perd des sommes d'argent qui forment des rivieres,
Et feroient subsister dix familles entieres.
Le Baron, qui se laisse emporter au courant,
Malgré tous mes efforts, suit alors le torrent.
De dépit je le quitte, et cours pour mon affaire,
Ensuite je reviens dans le moment contraire
Où par un as fatal il se voit égorgé :
Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé,
Plus de neuf cents louis, joués sur sa parole ;
Mais il cede, en Héros, au revers qui l'immole.
Sous un front calme il sait déguiser sa douleur,
Et s'acquiert en partant le nom de beau joueur.

CÉLIANTE.

Mais il paye assez cher ce titre qui l'honore !

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprends il croit que je l'ignore.
Sa disgrace me fait oublier mon dépit,
Et plus que mon affaire occupe mon esprit.
L'amitié me ramene en ce lieu pour l'attendre,
Et, selon l'apparence, il va bientôt s'y rendre,
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui ;
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui....
(*Voyant entrer le Baron.*)
Je ne me trompe pas, le voilà qui s'avance.

CÉLIANTE.

Je rentre, vous seriez gênés par ma présence.
(*Elle s'en va.*)

SCENE II.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, *à part, sans voir d'abord M. de Forlis.*

JE cache la fureur de mon cœur éperdu,
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu....
(*Appercevant M. de Forlis.*)
Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.
(*A M. de Forlis*)
Déguisons.... Vous venez pour me faire un reproche?

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien; le tems seroit mal pris:
Quand ils sont malheureux j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc?

M. DE FORLIS.

Devant moi cesse de te contraindre:
Je sais ton infortune; en vain tu prétends feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit....

M. DE FORLIS, *l'interrompant.*

Mes yeux en ont été témoins,
Et tu perds, d'un seul coup, neuf cents louis, au moins.

LE BARON.

Puisque vous le savez, il faut que je l'avoue :
C'est un tour inoui que le hasard me joue !

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi ?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus.
J'ai fait pour en trouver des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde ?

LE BARON.

Inutile ressource !
Ceux que j'ai vus n'ont pas dix louis dans leur bourse ;
Ils manquent tous d'espece.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi....

(*Tirant sa bourse et la lui présentant.*)

Tiens, en voilà huit cents ; je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah ! je suis pénétré....

M. DE FORLIS, *l'interrompant.*

Va, mon argent profite,
Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquitte.

LE BARON, *prenant la bourse.*

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine, et j'en suis plus heureux.
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence.

Tu

Tu vas chercher ailleurs, et tu sembles rougir
De t'adresser au seul qui peut te secourir,
Et qui goûte un bien pur à te rendre service,
Loin que ton sort le gêne, ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas....

M. DE FORLIS, *l'interrompant.*

N'importe, je le doi,
Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi.
J'en serai trop payé si je t'enseigne à l'être,
Et si mes procédés t'apprennent à connoître
Celui qui l'est, vraiment, dans les occasions,
Non par des vains propos, mais par des actions,
D'avec ceux qui n'en ont que fausses apparences,
Qui méritent, au plus, le nom de connoissances,
Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir,
Ardens à te promettre, et froids à te servir.

LE BARON.

Je connois tous mes torts, et vous demande grace!

M. DE FORLIS.

S'il est sincere et vrai, ton remords les efface.
Pour mieux les réparer, Baron, voici le jour
Et l'instant où tu peux m'être utile, à ton tour.
Pendant que tu jouois, j'ai pris soin de m'instruire
Et d'agir fortement pour la place où j'aspire.
J'ai su d'un Secrétaire, et dans un autre tems
Je t'en ferois ici des reproches sanglans,
J'ai su que tu n'as fait, malgré ma vive instance,
Pour ce Gouvernement aucune diligence,

Et qu'enfin si pour moi tu l'avois demandé,
Indubitablement ont te l'eût accordé.

LE BARON.

La Cour n'est pas si prompte à répandre ses graces ;
Il faut long-tems briguer pour de pareilles places,
Et ce n'est pas, Monsieur, l'ouvrage d'un moment !

M. DE FORLIS.

Ce Gouvernement-ci toutefois en dépend ;
Et j'ai tantôt appris, du même Secrétaire,
Qu'il est sollicité par un fort adversaire ;
Qu'il faut tout mettre en œuvre et tout faire mouvoir,
Sans quoi mon concurrent l'emportera ce soir.
Mon plan est arrangé, mes mesures sont prises
Pour parler au Ministre, à six heures précises,
Pour le voir, pour agir, voilà les seuls instans.
Si tu veux près de lui me seconder, à tems,
Nos efforts prévaudront, et j'obtiendrai la place.
Je sais qu'à ta priere il n'est rien qu'il ne fasse,
Et tu possedes l'art de le persuader ;
Mais il faut employer ton crédit, sans tarder,
Et venir avec moi chez lui, dans trois quarts-d'heure ;
C'est le tems décisif, promets-moi ...

LE BARON, *l'interrompant.*

Que je meure
Si j'y manque, Monsieur !

M. DE FORLIS.

Ne vas pas l'oublier ;
Et songe....

LE BARON, *l'interrompant.*

Je ne sors que pour aller payer

La somme que je dois, et je reviens vous prendre.
Vous n'aurez pas, Monsieur, la peine de m'attendre.
On doit pour ses amis tout faire, tout quitter ;
Vous m'en donnez l'exemple, et je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu seras accompli si tu tiens ta promesse !

(*Le Baron sort, et est rencontré par Céliante, qui paroît.*)

SCENE III.

CÉLIANTE, M. DE FORLIS.

CÉLIANTE.

MON frere auprès de vous a perdu sa tristesse;
Et j'en juge, Monsieur, par l'air gai dont il sort.

M. DE FORLIS.

Je crois qu'il est content. Pour moi, je le suis fort !....
Adieu, Mademoiselle. Attendant qu'il revienne,
Je vais voir Lisimon, qu'il faut que j'entretienne.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

CÉLIANTE, *seule.*

IL a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait,
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

SCENE V.

LISETTE, CÉLIANTE.

LISETTE.

APPRENEZ un secret, que je ne puis vous taire.
Lucile, Lucile aime, et Monsieur votre frere,
A, comme il est trop juste, un rival préféré.

CÉLIANTE.

Quelle idée !

LISETTE.

Oh ! mon doute est trop bien avéré.

CÉLIANTE.

Sur quoi donc le crois-tu ?

LISETTE.

Je viens de la surprendre
Dans le tems que sa main ouvroit un billet tendre,
Qu'elle a vîte caché si-tôt que j'ai paru,
Et par-là mon soupçon s'est justement accru.

CÉLIANTE.

Va, c'est apparemment la lettre d'une amie.

LISETTE.

Non, non, je n'en crois rien; sa rougeur l'a trahie.
Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent
On est moins empressée, et le trouble est moins grand.
On attribue à tort à son peu de génie
Son humeur taciturne et sa mélancolie:
L'amour est seul l'auteur de ce silence-là;
(*Montrant sa main.*)
Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pensée:
La curiosité dont je me sens pressée
M'a fait étudier ses moindres mouvemens.
D'un cœur qui de l'absence éprouve les tourmens
J'ai connu qu'elle avoit le symptôme visible;
Et j'ai sur ce mal-là le coup-d'œil infaillible.
Je porte encor plus loin ma vue à son sujet,
Et de ses feux cachés je devine l'objet.

CÉLIANTE.

Bon!

LISETTE.

Depuis qu'au Baron le Marquis rend visite
Sur son front satisfait on voit la joie écrite.
J'ai, qui plus est, surpris quelques regards entre eux,
Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux.
C'est lui, Mademoiselle; et j'en fais la gageure.

CÉLIANTE.

Tu prends dans ton esprit ta folle conjecture,

LISETTE.

Ils s'aiment, en secret, je ne me trompe pas...
(*Voyant paroître Lucile, qui tient à la main la lettre du Marquis.*)
Mais, tenez, la voilà qui porte ici ses pas.
Pour lire le billet elle y vient, j'en suis sûre.
Cachons-nous, toutes deux, dans cette salle obscure.

CÉLIANTE.

Non, viens ; rentre avec moi. Respectons son secret:
Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.
(*Elles rentrent dans l'intérieur de la maison.*)

SCENE VI.

LUCILE, *seule.*

ENFIN, me voilà seule ; et, bannissant la crainte,
Je puis donc respirer et lire, sans contrainte,
La lettre d'un amant qui regne dans mon cœur !
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur.
(*Elle lit la lettre du Marquis.*)

« Non, belle Lucile, il n'est point de situation plus » singuliere que la nôtre, ni d'amant plus malheureux » que moi. Je vous vois, à toute heure, sans pouvoir » m'expliquer. Je m'apperçois qu'on vous méprise, » et qu'on vous croit sans esprit et sans sentiment ; » vous qui pensez si juste, dont le cœur tendre et » délicat égale la sensibilité du mien, et c'est tout » dire. Vous êtes à la veille d'en épouser un autre, et

» je n'ose me plaindre. Je pourrois me consoler, si
» votre mariage ne faisoit que mon malheur; mais
» il va combler le vôtre : je le sais, je le vois et je
» ne puis l'empêcher. C'est-là ce qui rend mon dé-
» sespoir affreux! Sans une prompte réponse j'y vais
» succomber. »

(*Après avoir lu.*)

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.
Ma peine et mon plaisir ne sautoient se comprendre;
Non, mon état n'est fait que pour être senti!...
J'ai là tout ce qu'il faut. Vîte, répondons-y.

(*Elle s'assied devant un bureau, et se met à écrire; puis un moment après, elle interrompt son écriture :*)

Cher amant! si les traits de l'ardeur la plus vive,
Si d'un parfait retour l'impression naïve
Peuvent te consoler et calmer tes esprits,
Tu seras satisfait de ce que je t'écris.
Les maux que tu ressens font mon plus grand martyre.

(*Elle se remet à écrire.*)

SCENE VII.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON, *à part, sans voir d'abord Lucile.*

JE viens de m'acquitter; grace au Ciel, je respire!...

(*Appercevant Lucile, qui continue à écrire, sans le voir.*)

Mais que vois-je?... Lucile a l'esprit occupé!
Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé....

Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire?
Parbleu! voyons un peu de son style, pour rire...
(*A Lucile.*)
Puis-je, sans me montrer curieux indiscret,
Vous demander pour qui vous tracez ce billet?

LUCILE, *surprise.*

Ah!

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne.
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne.
Ce sont des mots, sans suite, et mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier.
Ne me refusez point, lorsque je vous en prie.

LUCILE, *à part.*

Le cruel embarras!

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

J'ortographie
Et peins trop mal, Monsieur... Jamais je n'oserai.

LE BARON.

Pourquoi? Vous avez tort; je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture,
Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis trop sûre.

LE BARON.

Bon! vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je suis de bonne foi.
Je sais l'opinion que vous avez de moi ;
Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah ! mauvaises défaites.
Donnez... Pour mettre fin aux façons que vous faites...
(*Il lui prend la lettre des mains et la lit bas.*)

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LUCILE, LE BARON.

LE MARQUIS, *à part, dans le fond du Théâtre.*

J'APPERÇOIS le Baron et ma chere Forlis...
Mais il lit un billet... Ciel ! l'auroit-il surpris ?

LE BARON, *à Lucile, après avoir lu.*

Je doute si je veille, et je ne sais que dire...
Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire ?

LUCILE.

Oui.

LE BARON.

Mais de ma surprise à peine je reviens.
Je n'ai rien vu d'égal au billet que je tiens...
Plus je la lis, et plus cette lettre m'étonne !
Le sentiment y regne, et l'esprit l'assaisonne.
Belle indolente, eh ! quoi, sous cet air ingénu,
Vous me trompiez ainsi ? Qui l'auroit jamais cru !

(*Il relit la lettre tout haut.*)

« Je sais qu'on me croit sans esprit ; mais ce n'est
» que pour vous seul que je voudrois en avoir. »

(*Interrompant sa lecture :*)

Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.
Je sens toute la force et la délicatesse
Du reproche fondé que cache ce billet,
Et je vois, par malheur, que j'en suis seul l'objet.
Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes.
Mes fautes, j'en rougis, y sont trop bien dépeintes !
Voilà le résultat de tous nos entretiens,
Et tous vos sentimens y répondent aux miens.

LUCILE, *à part.*

La méprise est heureuse, et mon ame respire !

LE MARQUIS, *à part.*

Fort bien ! il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

LE BARON, *à Lucile.*

Cet embarras charmant, cette aimable rougeur
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS, *à part.*

Ou son erreur.

LE BARON, *à part.*

Quelle joie ! elle m'aime, elle sent, elle pense !
Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence !...

(*A Lucile.*)

Ah ! pourquoi si long-tems me cacher ces trésors,
Et les ensévelir sous de trompeurs dehors ?...

(*A part.*)

Mais n'accusons que moi ; c'est ma faute, et ma vue
Devoit lire à travers cette crainte ingénue :

Je devois démêler son cœur et son esprit.
Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit ;
Et ces traits, dont mon ame est confuse et ravie,
Font ma satyre, autant que son apologie !

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS, *à part.*

Je jouis d'un plaisir tout nouveau ;
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau

LE BARON, *au Marquis, qui s'avance.*

Ah ! Marquis, vous voilà. Ma joie est accomplie
C'est ici le moment le plus doux de ma vie !
Mon bonheur est au comble, et je viens de trouver
Tout ce qui lui manquoit, et qui peut l'achever.
Rien n'égale l'esprit de la Beauté que j'aime !
Je veux que votre oreille en soit juge, elle-même.
Ecoutez ce billet, que Lucile m'écrit.
Il va vous étonner, autant qu'il me ravit !

(*Il lit.*)

« Je sais qu'on me croit sans esprit, mais ce n'est » que pour vous seul que je voudrois en avoir ; et si je » pouvois réussir à vous persuader que je suis aussi » spirituelle que tendre, peu m'importeroit que le » reste du monde me donnât le nom de sotte et de » stupide. L'abattement où m'a plongée la crainte » d'être oubliée de vous a dû donner de moi cette » idée ; et, depuis que je vous vois ici, votre pré- » sence me jette dans un trouble qui sert à la con- » firmer. Je sens que mon cœur fait tort à mon esprit. » Il m'ôte jusqu'à la liberté de m'exprimer, et je

» suis trop occupée à sentir pour avoir le loisir de
» penser. »

(*Après avoir lu*)

Mais est-il rien, Marquis, qui soit plus adorable?
Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE, *au Baron.*

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON, *se jettant à ses pieds.*

Non, non, mon repentir égale ma surprise;
Je dois à vos genoux expier ma méprise.
Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,
Sans esprit; et c'est moi qui suis, vraiment, un sot.

LUCILE, *relevant le Baron.*

Levez-vous; vous comblez le trouble qui m'agite!

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.
C'est par mille respects, par un culte flatteur
Que je puis désormais réparer mon erreur.
Vous êtes accomplie, et je n'en puis trop faire...
(*Au Marquis.*)
Vous, Marquis, prenez part à mon transport sincere.

LE MARQUIS.

Je le partage, au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux
Si, comme moi, mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh! je le suis déja.

LE BARON.

Comment donc ! votre amante
Vous auroit-elle écrit ?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchante !
Votre ravissement n'égale pas le mien...
(*Montrant Lucile.*)
C'est à Mademoiselle à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON, *au Marquis.*

Nous sommes tous contens, comme je le desire...
(*A Lucile.*)
Désormais mon hôtel, qui m'étoit odieux,
Me deviendra charmant, embelli par vos yeux !
Vous seule me rendez son séjour agréable.
Pour vous plaire, je veux m'y montrer plus aimable,
Et goûter, sans mêlange, un destin bien plus doux.
Je vais me partager entre le monde et vous.

SCENE IX.

LISETTE, LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LISETTE, *au Baron.*

PARDON, si j'interromps, Monsieur; mais la Duchesse
Demande à vous parler, pour affaire qui presse;
Elle est dans son carrosse, et ne peut s'arrêter.
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais, sans plus hésiter,
Qu'il entre donc.

(*Lisette va à la porte de l'appartement chercher le Laquais de la Duchesse.*)

SCENE X.

UN LAQUAIS, LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LE LAQUAIS, *au Baron.*

MONSIEUR, Madame vient vous prendre;
Et, sans tarder, vous prie instamment de descendre.

LE BARON.

Il suffit; je vous suis.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Vous allez donc partir?

LE BARON.

Non, je vais l'assurer que je ne puis sortir.
A Monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.
La fille me rappelle, et j'ai promis au pere.
Rien ne peut m'arrêter quand je dois le servir.
Je ne suis qu'un instant, et je vais revenir.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE, *à Lucile.*

Il ne reviendra pas si-tôt, Mademoiselle;
Et la Duchesse va l'emmener avec elle.
La Comtesse est là-bas qui lui sert de renfort:
Le moyen qu'il résiste à leur commun effort!

LUCILE.

Le soin qui les conduit, sans doute, est d'importance.

UNIVERSITAS

LISETTE.

Oui, l'affaire est, vraiment, des plus graves. Je pense
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon !

LISETTE.

Et de mettre d'accord la Chine et le Japon...
(*Entendant le bruit d'une voiture qui s'éloigne.*)
Mais le carrosse part, et voilà qu'on l'emmene...
Moi-même, je descends pour en être certaine...
(*A part.*)
Ils s'aiment ; je le vois, et je plains leur ennui.
Monsieur les laisse seuls, et je fais comme lui.
(*Elle s'en va.*)

SCENE XIII.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

JE puis, enfin, au gré du penchant qui m'entraîne,
Vous voir et vous parler, sans témoin et sans gêne !
Que cet instant m'est doux ! que je suis enchanté !
Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité ?...
Vous ne répondez rien, et votre cœur soupire !

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire.

Le discours est trop foible, et je n'en puis former.
Marquis, me taire ainsi, n'est-ce pas m'exprimer?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile! Il n'est point d'éloquence
Qui vaille et persuade autant qu'un tel silence!

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit;
Dans ceux de mon amant un autre Ciel me luit:
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître,
Et l'amour près de lui me donne un nouvel être!
Mon ame n'étoit rien quand il étoit absent;
Sa vue et son retour la tirent du néant.

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée...

LUCILE, *l'interrompant.*

Non, sans vous, loin de vous, je n'ai point de pensée.
Je suis stupide auprès du monde indifférent,
Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.
Le mien ne brille point dans une compagnie:
Le sentiment l'échauffe, et non pas la saillie.
Celui que l'amour donne à deux cœurs bien éptis
Est le seul qui m'inspire, et dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah! c'est le véritable, et n'en ayons point d'autre!
Comme il sera le mien qu'il soit toujours le vôtre.
Ne puisons notre esprit que dans le sentiment.
Vous m'aimez?

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement.

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encore le répete ;
Vous avez, à le dire une grace parfaite !

LUCILE.

Oui, Marquis, je vous aime et je n'aime que vous.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore.

LUCILE, *à part.*

O retour qui m'est doux !

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces instans pleins de charmes !
Mon bonheur est troublé par de justes alarmes,
Et je suis près de voir le Baron possesseur
D'un bien que sa poursuite enleve à mon ardeur !
J'ai frémi, quand j'ai vu qu'il lisoit votre lettre.

LUCILE.

Moi-même, de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains ?

LUCILE.

N'en soyez point jaloux ;
Vous savez qu'elle n'est écrite que pour vous ?

LE MARQUIS.

D'accord ; mais, pour vous plaire, il redevient aimable :
Ses graces à mes yeux le rendent redoutable !

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne, il n'avancera rien.
Je le verrai toujours, à l'examiner bien,
Comme un tyran caché, qui, sous un faux hommage,
Me prépare le joug du plus dur esclavage;
A qui l'hymen rendra sa premiere hauteur,
Et qui me traitera comme il traite sa sœur.
A son sort, par ce nœud, je tremble d'être unie!
Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie.
Si l'aveugle amitié que mon pere a pour lui
N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui,
J'aurois déja, j'aurois forcé mon caractere,
Et je serois tombée aux genoux de mon pere:
Ma bouche eût déclaré mes sentimens secrets,
Plutôt que d'épouser un homme que je hais,
Et que mes yeux verroient même avec répugnance,
Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence.
Jugez combien ce fonds de haine est augmenté
Par l'amour que le vôtre a si bien mérité!
Jugez combien il perd dans le fond de mon ame,
Par la comparaison que je fais de sa flamme
Avec le feu constant, tendre et respectueux,
D'un amant jeune et sage, aimable et vertueux!
Vous possédez, Marquis, le mérite solide:
Il n'en a que le masque et le vernis perfide;
Il ne songe qu'à plaire et ne veut qu'éblouir.
Vous seul savez aimer et vous faire chérir.
De tout Paris son art veut faire la conquête.
A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.

Il est par ses dehors et par son entretien
Le héros du grand monde, et vous êtes le mien !

LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme, en même tems, m'afflige !
A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige :
Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas.
(*Il lui baise la main.*)

SCENE XIV.

LISETTE, LE MARQUIS, LUCILE.

LISETTE, *au Marquis.*

CONTINUEZ, Monsieur ; ne vous dérangez pas.

LUCILE, *à part.*

Ciel ! c'est Lisette !

LISETTE.

Là, n'ayez aucune alarme,
Pour vous je m'intéresse, et votre amour me charme !
Il est entiérement conforme à mon souhait ;
J'en ai, depuis tantôt, pénétré le secret.
Mais il est en main sûre, et, bien loin de vous nuire,
Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire.
C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous.
Pardonnez si je trouble un entretien si doux ;
Mais ayant vu de loin revenir votre pere,
Je viens pour vous donner cet avis salutaire.

Je crois que j'ai bien fait, et qu'il n'est pas besoin
Que de vos doux transports son œil soit le témoin ?

LUCILE.

Je vous en remercie, et je rentre bien vîte.

LE MARQUIS.

Vous partez donc ?

LUCILE.

Adieu... Malgré moi je vous quitte.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCENE XV.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

MON cœur reconnoîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous sers, tous les deux, par inclination...

(*Voyant paroître M. de Forlis.*)

Monsieur de Forlis vient... Un autre soin m'appelle.
Avec lui je vous laisse, et suis Mademoiselle.

(*Elle s'en va.*)

SCENE XVI.

M. DE FORLIS, LE MARQUIS.

M. DE FORLIS.

OU donc est le Baron ? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui, de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint ?

LE MARQUIS.

Une affaire imprévue...
La Duchesse, Monsieur, elle-même, est venue
Le prendre en son carrosse. Il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,
Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse ?

LE MARQUIS.

Sans doute, il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole.... Il fera bien de ne pas l'oublier !
S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

(*Il sort.*)

SCENE XVII.

LE MARQUIS, *seul.*

IL faut en sa faveur que j'agisse, moi-même.
Je le puis, par mon oncle. Il fera tout, il m'aime.
Son crédit est puissant; hâtons-nous de le voir.
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir
De ma secrete ardeur faisons-lui confidence.
Du Baron, s'il se peut, réparons l'indolence.
A Monsieur de Forlis je dois un tel appui;
Et je sers mon amour en travaillant pour lui.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'AI votre confiance, et je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien .. Mais je suis inquiete ;
Mon pere et le Baron sont absens de ces lieux :
Le Marquis devroit bien se montrer à mes yeux,
Et profiter du tems que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui, ce sont des instans très-chers; mais sa tendresse
Peut-être est occupée ailleurs utilement.
De mon maître pour vous je crains le changement;
Il pourra balancer son penchant pour la mode,
Et le rendre assidu, partant, plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler! J'aime mieux sa froideur!

LISETTE.

Pendant huit jours, au moins, redoutez son ardeur.
Son amour à présent vous voit spirituelle,

Et

Et vous avez le prix d'une Beauté nouvelle...

(*Entendant du bruit.*)

J'entends marcher quelqu'un.... C'est le pas d'un amant !

LUCILE, *entendant le même bruit.*

Oui, le Marquis arrive, avec empressement...
C'est lui... Le cœur me bat !

LISETTE.

Émotion charmante !

LUCILE, *voyant paroître le Baron.*

Ah ! Ciel ! c'est le Baron !

LISETTE.

La méprise est piquante !...

(*Voyant la Comtesse, qui arrive en même tems que le Baron.*)

La Comtesse en ces lieux accompagne ses pas !

(*Elle sort.*)

SCENE II.

LE BARON, LA COMTESSE, LUCILE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

NON, quoi que vous disiez, je ne vous quitte pas!

LE BARON, *à Lucile.*

Je n'ai pu m'échapper des mains de la Duchesse:

(*Montrant la Comtesse.*)

Je suis au désespoir !... La cruelle Comtesse

A secondé si bien son desir obstiné
Qu'à la Piece nouvelle elles m'ont entraîné.
Elles m'ont enfermé, malgré moi, dans leur loge;
Mais en vain des Acteurs elles ont fait l'éloge,
Au Théatre et par-tout je n'ai rien vu que vous.
Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux;
Il jette tous mes sens dans une aimable ivresse,
Et voilà désormais le seul qui m'intéresse!

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'entends-je? Il prend le ton d'un amant langoureux!

LE BARON.

Je le suis, en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux?

LE BARON.

Oui, beaucoup!

LA COMTESSE, *à part.*

Je frémis du transport qui l'entraîne!

LE BARON, *à Lucile.*

De notre hymen, ce soir, je veux former la chaîne;
Et votre pere va...

LUCILE, *troublée.*

Monsieur, l'avez-vous vu?

LE BARON.

Empressement flatteur!... Je ne l'ai jamais pu.
J'ai manqué, malgré moi, l'heure qu'il m'a donnée.

LA COMTESSE.

Mais c'est un vrai délire, et j'en suis étonnée!
Si vous continuez, il faudra vous lier.
C'est cent fois pis, Monsieur, que de vous marier!

LE BARON.

Mon ardeur est parfaite !

LA COMTESSE.

Ah ! des ardeurs parfaites !
Mais étant amoureux, et du ton dont vous l'êtes,
Adorant et brûlant pour l'objet le plus doux,
Que voulez-vous, Monsieur, que l'on fasse de vous ?
Le monde va bientôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non, tout amant l'ennuie.
L'amour et lui, Monsieur, sont brouillés, tout-à-fait.
L'un est vif, amusant; l'autre sombre et distrait :
Le monde d'un butord fait un homme passable,
Et l'amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'amour n'est pas bien gracieux !

LA COMTESSE.

Mon bel Ange, il est peint plus charmant dans vos yeux!

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'amour polit nos ames.

LA COMTESSE.

C'est l'ouvrage plutôt du commerce des Dames.
Pour valoir quelque chose, il faut nous voir, vraiment,
Avoir du goût pour nous; mais point d'attachement,
Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru jusqu'ici que nous valions la peine
Qu'on s'attachât à nous particuliérement ?

LA COMTESSE, *au Baron.*

Je vois que la petite est fille à sentiment ?
Volontiers, je fais grace à l'erreur qui l'occupe.
Elle n'a que seize ans C'est l'âge d'être dupe :
L'âge, par conséquent, de se représenter
L'amour sous des couleurs faites pour enchanter !
Moi-même, à quatorze ans j'ai donné dans le piége ;
Moi, Baron, qui vous parle, oui, j'ai, vous l'avoûrai je ?
J'ai soupiré, langui pour un jeune écolier,
Mais langui constamment, pendant un mois entier !

LE BARON.

Une telle constance est, vraiment, admirable !

LA COMTESSE, *à Lucile.*

L'amour vous paroît donc bien beau, bien adorable ?

LUCILE.

A mon âge, l'on doit se taire là-dessus,
Madame ; et je m'en vais, de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,
Un homme moins couru, mais qui soit de votre âge.
Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE, *à part.*

C'est une folle, au fond, qui conseille fort bien !

(*Elle sort.*)

SCENE III.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

NON, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute.
Je passe chez l'Abbé, pendant une minute,
Et vais lui demander certain livre nouveau,
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau.
Ensuite, je reviens, je vous le signifie,
Pour rompre votre hymen, ou le nœud qui nous lie.
Si votre amour l'emporte, adieu, plus d'amitié,
D'estime, ni d'égard pour un homme noyé.
Paris, dont vous allez vous attirer le blâme,
Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.
A votre porte même on vous fera l'affront
De l'afficher, Monsieur; et les passans liront:
« Cy-gît, dans son Hôtel, sans avoir rendu l'ame,
» Le Baron, enterré vis-à vis de sa femme. »

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LE BARON, *seul.*

Sa menace est fondée, et j'en suis alarmé !...
Mais, non, belle Forlis, j'aime et je suis aimé.
Pour unir, à jamais, ta fortune et la mienne,
J'attends dans ce moment que ton pere revienne.
Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,
J'obtiendrai son suffrage, au lieu de son mépris.
D'avoir tant retardé je me fais un reproche,
(*Voyant paroître M. de Forlis.*)
Je devois... Mais je vois mon ami qui s'approche.

SCENE V.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON.

Je vous attends ici, Monsieur, pour vous prier...

M. DE FORLIS, *l'interrompant, avec ironie.*

Et moi, je viens exprès pour te remercier.
Tu m'as servi si bien, et de si bonne grace
Que par tes heureux soins un autre obtient la place.
Le Ministre me l'eût accordée aujourd'hui,
Si pour me seconder j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Dis, de ta négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, Monsieur, en ma puissance.
Un contre-tems fatal a retenu mes pas.
J'étois prêt à voler...

M. DE FORLIS, *l'interrompant, avec humeur.*

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle ;
Et j'étois...

M. DE FORLIS, *l'interrompant.*

Je le sais, fort tranquille au spectacle.

LE BARON.

Oui, mais...

M. DE FORLIS, *l'interrompant.*

Ton procédé ne sauroit s'excuser.
Du nœud qui nous unit tu ne fais qu'abuser.
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie
J'en remplis les devoirs, et ton cœur les oublie.
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement ;
J'en ai seul tout le poids, et toi tout l'agrément.

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zele.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidelle !
Le seul prix que je veux de mon attachement
Est de venir parler au Ministre, un moment.

Mon sort dépend d'un mot, d'une simple parole :
Je ne puis l'obtenir ; et ton esprit frivole
Refuse à mon bonheur ces instans précieux,
Et c'est pour les donner à quel soin glorieux ?
A celui de juger une Piece nouvelle !

LE BARON.

Monsieur, on m'a contraint, malgré moi...

M. DE FORLIS, *l'interrompant.*

Bagatelle!
J'ouvre les yeux, et vois que dans ce siecle-ci
Le plus mauvais partage est celui de l'ami.

LE BARON.

Monsieur, je vous promets...

M. DE FORLIS, *l'interrompant.*

Inutile promesse !
Je vous le dis, avec beaucoup de politesse,
Mais dans un dessein ferme et formé, sans retour ;
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de Cour,
Et vous ne devez plus, à l'avenir, attendre
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,
Si pour moi désormais vous êtes sans pitié,
Pour votre fille, au moins, montrez-vous moins sévere,
Prenez en sa faveur des entrailles de pere,
Et, puisqu'il faut, Monsieur, vous en faire l'aveu,
Sachez que sa tendresse est égale à mon feu,
Qu'un penchant mutuel...

M. DE FORLIS, *l'interrompant.*

Quoi! ma fille vous aime?

LE BARON.

Oui, le Marquis pourra vous l'attester, lui-même;
Et, pour vous en donner un garant plus certain,
(*Tirant de sa poche le billet que Lucile a écrit pour le Marquis, et le présentant à M. de Forlis, qui le prend.*)
Lisez; voici, Monsieur, un billet de sa main.
Vous voyez qu'en trompant notre attente commune
Vous feriez son malheur, comme mon infortune.

M. DE FORLIS, *après avoir lu bas le billet, qu'il lui rend.*

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,
Et que je ne suis point un aveugle dépit,
Je consens que ma fille, elle-même, prononce;
Je m'en rapporterai, Monsieur, à sa réponse.
Je dois croire, et je suis, qui plus est, affermi
Que vous ne serez pas meilleur époux qu'ami;
Mais ce danger pour elle est encor préférable,
Tout mis dans la balance, au malheur effroyable
D'obéir par contrainte, et de voir son sort joint
Au destin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.
Pour l'immoler ainsi ma fille m'est trop chere.
Ma bonté sait borner l'autorité de pere;
Le Ciel nous a donné des droits sur nos enfans
Pour être leurs soutiens et non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille?

SCENE VI.

LISETTE, LE BARON, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS, *à Lisette, dès qu'il la voit paroître.*

LISETTE.

LISETTE.

Quoi, Monsieur ?

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille
Que je veux lui parler, et qu'elle vienne ici.

(*Lisette entre chez Lucile.*)

SCENE VII.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Vous me rendez la vie en agissant ainsi !

M. DE FORLIS.

Faites en ma présence éclater moins de zele :
Je ne fais rien pour vous ; je ne regarde qu'elle.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE BARON, M. DE FORLIS.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Je viens vous détromper sur le Gouvernement.
Vous l'obtenez, Monsieur, par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre j'ai cru la chose décidée?

LE MARQUIS.

La place étoit promise, et non pas accordée.
Mon oncle, qui parloit pour votre concurrent,
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.
Il lui fait obtenir, Monsieur, à mon instance,
La vôtre qui se trouve être à sa bienséance,
Et d'une pension on y joint le bienfait.
De l'autre, en même-tems, vous avez le brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne saurois, Monsieur, dans cette circonstance,
Vous marquer trop ma joie et ma reconnoissance.

LE BARON.

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,
Et Monsieur du passé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non, au Marquis, tout seul, je dois ce bien suprême.

LE BARON.

Mais il est mon ami; cela revient au même.

M. DE FORLIS.

Loin de parler pour vous, son procédé plutôt
Fait du vôtre, Monsieur, la critique, tout haut.
Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zele,
Le sien m'a prévenu; voilà votre modele.

SCENE IX.

LA COMTESSE, M. DE FORLIS, LE BARON, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *au Baron.*

L'HYMEN est-il rompu, Baron infortuné?

M. DE FORLIS.

Non; mais je le voudrois.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné!
Je vois de mon côté passer le cher beau-pere.

LE BARON, *voyant entrer Lucile.*

Sa fille, qui paroît, me sera moins contraire.

SCENE X.

LUCILE, LISETTE, M. DE FORLIS, LE BARON, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Ma fille, approche-toi, viens. C'est ici l'instant
Pour toi le plus critique et le plus important.
J'apprends que le Baron a su toucher ton ame.
Je ne puis te blâmer, ni condamner ta flamme.
Par mon choix j'ai, moi-même, autorisé tes feux.
Prononce : je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais c'est parler, vraiment, en pere raisonnable!

LE BARON, *à Lucile.*

J'attends de votre bouche un arrêt favorable.
Déclarez mon bonheur ?

LE MARQUIS, *à part.*

Quoique sûr d'être aimé,
Je n'ai pas son audace, et je suis alarmé!

LE BARON, *voyant que Lucile garde le silence.*

Que vois-je? vous restez dans un profond silence,
Quand vous pouvez, d'un mot, combler notre espérance.
Eh! quoi donc, cet aveu doit-il tant vous coûter?
Vous n'avez simplement ici qu'à répéter
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,
Et ce que je ne puis me lasser de relire

Dans ce tendre billet, si cher à mon ardeur.
Ah! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur!

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit?

LE BARON.

Une lettre charmante!

LA COMTESSE.

Donnez-moi; de la voir je suis impatiente.

(*Le Baron lui donne la lettre, et elle la lit bas.*)

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux.
L'homme à qui tu l'écris.

LE BARON, *à Lucile.*

Est seul digne de vous.
N'en convenez-vous pas, ainsi que votre pere?

LUCILE.

Oui, Monsieur, j'en conviens.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Par cet aveu sincere
Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé; vous vous trompez, Monsieur.

LE BARON.

Hé! quoi, n'est-ce pas moi que vous venez d'élire?
Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE, *après avoir lu.*

Mais qu'il n'est pas pour vous ; c'est pour un homme absent.

LE BARON.

Madame....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais, Monsieur, écoutez un moment.

(*Elle lit haut.*)

« L'abattement où m'a plongée la crainte d'être » oubliée de vous a dû donner de moi cette idée. »

(*Interrompant sa lecture.*)

« Oubliée ! » Est-ce vous, qui l'obsédez sans cesse ?

LE BARON.

Pardon, j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

LA COMTESSE, *lui présentant le billet.*

« J'ai donné lieu ! » Tenez, répondez à ceci.

(*Elle lit.*)

« Depuis que je vous vois ici, votre présence me » jette dans un trouble qui sert à la confirmer. »

(*Interrompant sa lecture.*)

Est-ce pour vous ? « Depuis que je vous vois ici. »
Vous radotez, mon cher.

LE BARON, *au Marquis.*

Le Marquis sait, lui-même...

LA COMTESSE.

(*Examinant le Marquis, qui ne répond point, et montre beaucoup d'embarras.*)

Qu'il parle donc ?... Il montre un embarras extrême.

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Ma fille, le Marquis sauroit-il ton secret?
Réponds-moi, sans détour?

LUCILE.

Oui, mon pere, il le sait.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Puisque vous le savez, il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à Mademoiselle, et je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle réserve est fort peu de saison.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon.
La petite convient qu'il sait tout le mystere;
Il se trouble comme elle, et s'obstine à se taire:
Je gagerois qu'il est cet amant fortuné....
C'est lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE, *montrant la Comtesse.*

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment! ce n'est pas moi?

LUCILE.

Non, c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre....

LUCILE, *l'interrompant.*

Étoit pour lui... Vous me l'avez surprise.

LE BARON, *à part.*

Le coup est foudroyant !

LISETTE, *à part.*

Il l'a bien mérité !

LA COMTESSE, *au Baron, en l'embrassant.*

Vous n'êtes point aimé !... Mon cœur est enchanté !

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Que ton choix est louable et digne de me plaire !
En faisant ton bonheur, il acquitte ton pere...
(*Il montre le Marquis.*)
La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main pouvois-je faire moins ?

LE BARON.

Ah ! Marquis, deviez-vous me jouer de la sorte,
Vous, à qui j'ai marqué l'estime la plus forte ?

LE MARQUIS.

Vous avez, malgré moi, combattu mes raisons,
Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

LA COMTESSE, *au Baron.*

De joie, en ce moment, je ne tiens point en place.
Votre hymen est rompu... Quelle heureuse disgrace !

M. DE FORLIS, *au Marquis et à Lucile.*

Sortons de cet Hôtel ; tout doit nous en bannir.
Venez, mes chers enfans, je m'en vais vous unir...
(*Au Baron.*)
Vous, vous n'avez plus rien qui retienne votre ame,
(*Montrant la Comtesse.*)
Et vous pouvez, Monsieur, aller, avec Madame,

Entendre Concerto, Sonates, Opera,
Et les Vacarminis, autant qu'il vous plaira.

(*Il sort, avec le Marquis et Lucile, et Lisette rentre chez Céliante.*)

SCENE XI et derniere.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

CROYEZ-EN ses conseils; venez, suivez mes traces:
Fuyez votre maison et reprenez vos graces.
Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant;
Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant!

FIN.

L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE,

COMÉDIE,

EN DEUX ACTES ET EN VERS,

PAR DE BOISSY.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

SUJET

DE L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE.

MYLORD Belfort, vivant dans ses Terres, en Angleterre, avec deux jeunes cousines, Émilie et Constance, et avec un François, son ami, le Marquis d'Orville, a facilité l'union de ce dernier avec Émilie, qui lui étoit destinée pour épouse, à lui Belfort, et de laquelle d'Orville est devenu éperduement amoureux. Belfort a substitué à sa place cet ami au contrat et même aux droits nocturnes d'époux. Belfort passe donc le jour pour être le mari d'Émilie, tandis que d'Orville l'est, en effet, la nuit. Cette supercherie a duré quelques tems; mais les parens de d'Orville le rappelant en France pour le marier, il faut que tout se découvre. D'Orville se fait connoître pour le véritable mari d'Émilie, et Belfort épouse aussi véritablement Constance.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE.

« CETTE Piece, dont le sujet est tiré d'un Roman intitulé *Chimene et Spinelli*, du Chevalier de Mouhy, à ce qu'il nous apprend, lui-même, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François*, eut dix représentations, de suite, dans sa nouveauté, et fut très-applaudie. Elle est restée au Théatre, où l'on la revoit toujours avec plaisir, quoique le fond en paroisse invraisemblable. Les détails en sont si agréables, si ingénieux, si brillans et si comiques qu'ils rachetent bien ce défaut, » selon le jugement des Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE,

COMÉDIE,

EN DEUX ACTES ET EN VERS,

PAR DE BOISSY;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 9 Mars 1744.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS D'ORVILLE, époux secret d'Émilie.

MYLORD BELFORD, cru l'époux d'Émilie.

ÉMILIE.

CONSTANCE, cousine d'Émilie.

LA FLEUR, valet du Marquis.

La Scene est en Angleterre, à la campagne, chez Mylord Belfort.

L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

J'Ai tremblé pour vos jours : et mon ame est ravie
De vous voir réchappé de votre maladie.
Votre santé, Monsieur, va reprendre son cours.

LE MARQUIS.

Je me porte assez bien, depuis sept ou huit jours,
A quelques vapeurs près, qui me livrent la guerre.

LA FLEUR.

C'est l'effet du brouillard qui regne en Angleterre.
J'en ai senti l'atteinte, en arrivant ici :
Une de ces vapeurs, ce matin, m'a saisi.

LE MARQUIS.

Va, dans tous les climats on ressent leur puissance.
Les plus folles souvent font leur séjour en France,
Et les sages en sont attaqués les premiers....
Mais changeons de propos.

LA FLEUR.

Monsieur, très-volontiers.

LE MARQUIS.

Dis, quel sujet t'amene ?

LA FLEUR.

Un de grande importance,
Qui demande, Monsieur, votre convalescence.
Votre pere n'ayant que vous seul d'héritier,
Vous rappelle.

LE MARQUIS.

Hé ! pourquoi ?

LA FLEUR.

C'est pour vous marier.

LE MARQUIS.

Ah ! Ciel !

LA FLEUR.

Frémissez moins d'une telle nouvelle.
Celle qu'il vous destine, est jeune, riche et belle.

LE MARQUIS.

L'ordre est-il si pressant ?

LA FLEUR.

Oui, vîte, embarquons-nous.
Pour la cérémonie on n'attend plus que vous.

LE MARQUIS.

(*A part.*)

On m'attendra long-tems.... Quel contre-tems horrible!

LA FLEUR.

Cet hymen, cependant....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Est l'hymen impossible.

LA FLEUR.

Impossible, Monsieur? Ce discours me surprend!
N'êtes-vous pas garçon? libre, par conséquent?

LE MARQUIS.

Non, je ne le suis plus, puisqu'il faut te le dire.
Mon embarras est tel qu'il ne peut se décrire.

LA FLEUR.

J'étois d'abord surpris; je deviens effrayé.
Vous êtes donc....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je suis secrettement lié.

LA FLEUR.

J'entends; Monsieur a fait le choix d'une compagne,
Sans l'aveu de son pere?

LE MARQUIS.

Oui, dans cette campagne,
Et, depuis quatre jours, j'ai contracté ces nœuds.

LA FLEUR.

Si je n'appréhendois d'être trop curieux,
Je vous demanderois son nom?

LE MARQUIS.

C'est Émilie.

LA FLEUR.

L'épouse du Mylord? C'est par plaisanterie?

LE MARQUIS.

Point. Je suis son mari, quoiqu'un autre ait ce nom.

LA FLEUR.

Est-ce une vapeur, là, qui vous offusque?

LE MARQUIS.

Non.

J'ai l'esprit sans nuage; et, pour preuve sincere,
Je vais te dévoiler le fond de ce mystere.
La cruelle langueur dont j'ai pensé mourir,
Qu'aucun art ne pouvoit connoître, ni guérir,
L'amour en étoit seul l'origine secrette;
Et de lui dépendoit ma guérison parfaite
Que dis-je? Je la dois aux bontés de Belfort.
Je ne puis rappeler ce trait qu'avec transport!
S'il se dit mon ami, c'est bien à juste titre!
Apprends que de mes jours il étoit seul l'arbitre.
Ses soins, pour les sauver, ont tout sacrifié.
Si je respire encor, c'est grace à l'amitié.

LA FLEUR.

Déja, par ce début, mon ame est attendrie.

LE MARQUIS.

Dans le tems que Belfort recherchoit Émilie,
Je la vis; mais à peine un regard me frappa
Qu'elle embrasa mon cœur, et qu'il l'idolâtra.
Mon ardeur, en naissant, condamnée au silence,
S'accrut par la contrainte; et cette violence
Me conduisit bientôt aux portes du trépas.
Mon ami désolé, me serrant dans ses bras,
Me conjure instamment de parler et de vivre;
Me dit que si je meurs il est près de me suivre.
Ses yeux, plus éclairés que ceux du Médecin,
Pénetrent que mon mal vient d'un feu clandestin,

Et sa vive amitié tourne si bien mon ame
Qu'il arrache l'aveu de ma secrette flamme.
« Vivez, s'écria-t-il, vivez, mon cher Marquis;
» Je vous cede l'objet dont vous êtes épris.
» L'amitié, sans effort, vous fait ce sacrifice.
» Émilie est aimable, et je lui rends justice;
» Mais j'admire ses traits, sans en être touché. »
Du tombeau, par ces mots, je me vis arraché.

LA FLEUR.

Voilà ce qu'on appelle un ami véritable!

LE MARQUIS.

Un obstacle cruel, et presque insurmontable,
Arrête, cependant, son dessein généreux.
Prêts à l'executer, nous sentons tous les deux
Qu'aux mains d'un étranger la mere d'Émilie
Ne livrera jamais une fille chérie,
L'objet de tous ses soins, et son unique espoir;
Elle qui met sa joie au plaisir de la voir.
Que fait Belfort? Le jour que l'hymen se prépare,
Son esprit imagine un moyen fou, bizarre;
Mais le seul qui pouvoit causer ma guérison.
Il gagne le Notaire, et sous mon propre nom
Fait dresser le contrat, et par ce stratagême,
Feignant d'être témoin, je signe pour moi-même.

LA FLEUR.

Voilà qui va fort bien. Le trait est sans égal;
Mais il n'a pas suffi pour guérir votre mal?
Le soir....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Tout succéda parfaitement. La suite...

LA FLEUR, *l'interrompant*

Je crois la deviner; et je vous félicite.
Ah ! le joli Roman ! Pour le rendre parfait,
N'est-il pas vrai ? Mylord, en confident discret,
Se retire, sans bruit, trompant le Domestique,
Après s'être saisi de la lumiere unique
Qu'il avoit fait laisser dans son appartement,
Crac, vous prenez, Monsieur, sa place, doucement;
Et, sous le voile heureux de la nuit favorable,
Vous devenez l'époux de cette Dame aimable ?
Hein ? n'est-ce pas ainsi que le tout s'arrangea ?

LE MARQUIS.

Oui; comme tu le dis, la chose se passa.

LA FLEUR.

Mais avec de l'esprit, on compose une histoire.

LE MARQUIS.

C'est une vérité.

LA FLEUR.

Que je ne saurois croire.

LE MARQUIS.

Faut-il te l'attester par le plus fort serment ?

LA FLEUR.

Madame est du secret, Monsieur, apparemment ?

LE MARQUIS.

Ma femme n'en sait rien; je n'ose l'en instruire.

LA FLEUR, *à part.*

Je pense, pour le coup, qu'il est dans le délire.

LE MARQUIS.

Que la foudre à tes yeux m'écrase, si je ments !

LA FLEUR, *à part.*

Oh ! voilà les vapeurs qui troublent son bon sens.
Par les discours qu'il tient, la chose est avérée,
Et je n'en doute plus, à sa vue égarée.

LE MARQUIS.

Tu vois qu'en ce pays tout m'oblige à rester ?

LA FLEUR.

Tout vous fait un devoir, Monsieur, de le quitter.

LE MARQUIS.

Plutôt que j'abandonne une épouse que j'aime,
Il n'est point de parti, ni de moyen extrême
Que mon cœur ne soit près d'embrasser dans ce jour.
Tu dois dans ce dessein seconder mon amour.

LA FLEUR.

Sortons d'un lieu fatal, et courons en Provence,
Ou vers le Languedoc volons en diligence,
Pour chasser l'humeur noire où vos sens sont plongés.

LE MARQUIS.

Tais-toi ; tes seuls propos la font naître.

LA FLEUR.

Songez...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Songe, songe, toi-même, à respecter ma flamme.

LA FLEUR, *à part.*

Gardons de l'obstiner ! j'irriterois son ame,
Et ne ferois qu'aigrir son mal encor plus fort !

LE MARQUIS.

Il faut, sans perdre tems, que je parle à Belfort,

(*Voyant paroître Mylord Belfort*)

Que je regle avec lui.. Je le vois qui s'avance.
Laisse-nous; et, sur tout, garde bien le silence.

LA FLEUR, *à part, en s'en allant.*

C'est de sa maladie un effet trop certain...
Quel assaut pour son pere! Il mourra de chagrin.

SCENE II.

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

HÉ! bien, quelle nouvelle as-tu reçu de France?
Ton pere...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

M'assassine : il veut qu'en diligence
Je parte pour aller épouser un parti,
Que, sans me consulter, sa rigueur m'a choisi.
Juge de l'embarras où cet ordre me livre!
Comment parer ce coup? Quel chemin dois-je suivre?

BELFORT.

Mais prends, si tu m'en crois, dans cette extrémité,
Celui qui t'est prescrit par la nécessité.
Retourne en ton pays, et laisse-moi ta femme.
Son état ne doit pas inquiéter ton ame,
Compte que j'en aurai le même soin que toi.
J'ai le titre d'époux; j'en remplirai l'emploi.

LE MARQUIS.

Épargne ton ami, laisse le badinage.

BELFORT.

Mais fais donc éclater ton secret mariage.

LE MARQUIS.

Ah! voilà le parti que choisirait mon cœur;
Mais il craint, en parlant, d'exposer son bonheur.
Je vois, de tous côtés, une affreuse tempête.
De ma femme d'abord la famille m'arrête.
Ce nœud va lui paroître un outrage mortel:
Elle me poursuivra peut-être en criminel.

BELFORT.

Je suis le plus coupable; et sur moi tout l'orage...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Cette crainte pour toi me retient davantage.
Émilie, elle-même, intimide mes sens
Je la redoute, ami, plus que tous ses parens.
Si je fais cet aveu, je crains, avec justice,
Je crains qu'il ne l'offense, et qu'elle ne rougisse
De me voir possesseur d'un bien que j'ai surpris.
Son indignation en deviendra le prix.
Elle va me haïr.

BELFORT.

On excuse une audace
Que l'amour a causée, et que l'hymen efface.
D'Orville, à cet égard dissipe ton effroi.
Si son cœur doit haïr quelqu'un ce sera moi.
Choisi pour son époux, j'ai cédé sa personne.
Voilà ce que jamais le sexe ne pardonne.

Il vaut mieux près de lui manquer de probité,
Outrager sa vertu qu'offenser sa fierté.

LE MARQUIS.

Il faut donc me résoudre à rompre le silence.
Mais, par délicatesse, encore je balance ;
Et je voudrois, avant de la tirer d'erreur,
Je voudrois, par degré, m'assurer de son cœur.
Je crains qu'elle ne t'aime.

BELFORT, *en plaisantant.*

On est assez aimable
Pour lui plaire, en effet !

LE MARQUIS.

Ma crainte est raisonnable.

BELFORT.

Ah! d'un plus juste soin tu te dois occuper,
Et ton premier devoir est de la détromper.
Plus tu laisses ta femme en cette erreur blâmable,
Et plus, à son égard, ton cœur se rend coupable.

LE MARQUIS.

Il est vrai. Faisons-lui cet aveu, de moitié.
L'amour sera plus fort, aidé de l'amitié ;
Car je n'aurai jamais, moi seul, cette assurance.

BELFORT.

Va, tu me fais pitié.

LE MARQUIS.

Je tremble, plus j'y pense.

BELFORT.

Quel cœur pusillanime, et quel mari poltron!

LE MARQUIS.

Il n'en fut jamais un dans ma position.

Tu dois, toi qui le sais, excuser mes alarmes.
D'Émilie, il est vrai, je possede les charmes :
Je jouis comme époux, du plus heureux succès ;
Mais, Mylord, comme amant, je n'ai fait nul progrès,
Et j'ignore comment on prendra mon hommage.
J'en suis pour ainsi dire, a mon apprentissage.
Tes raisons, cependant, l'emportent sur ma peur,
Et je vais, de ce pas, lui découvrir mon cœur....
(*Croyant entendre venir quelqu'un.*)
J'entends du bruit... C'est elle... Ah ! ma frayeur redouble.
Ne m'abandonne pas ; soutiens-moi dans mon trouble.

BELFORT.

Bon ! personne ne vient ; tu te mocques de moi.
Je suis embarrassé, dans le fond, plus que toi.
J'aime, en secret, aussi.

LE MARQUIS.

Comment ! ton cœur soupire ?

BELFORT.

Non ; il brûle gaîment, quoiqu'il n'ose le dire.

LE MARQUIS.

Quel est l'objet caché ?

BELFORT, *hésitant.*

La parente....

LE MARQUIS.

De qui ?

BELFORT.

Ne devines-tu pas ?

LE MARQUIS.

Est-ce d'Émilie ?

BELFORT.

Oui.

Tu me protégeras, puisqu'elle est ta cousine.
Constance est enjouée, et j'ai l'humeur badine.
Nos deux cœurs sont unis déja par la gaîté.
Mais parle, si tu veux que je sois écouté.
Découvrir ton état, c'est me servir, moi-même.
J'attends qu'il soit connu pour avouer que j'aime.

LE MARQUIS.

Cette raison suffit pour m'enhardir. Va-t-en...
(*Voyant paroître Emilie.*)
Ma femme, pour le coup, paroît... Demeure... atten...
Je tremble à son aspect.

BELFORT.

Adieu, je me retire...
(*A part.*)
Sa situation est neuve, et me fait rire.

SCENE III.

ÉMILIE, BELFORT, LE MARQUIS.

ÉMILIE, *à Belfort, qui avoit déja fait quelques pas pour sortir.*

QUAND j'entre, vous sortez?

BELFORT.

Je m'en vais revenir.
D'Orville, en attendant, veut vous entretenir.

(*Il sort, en riant.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, ÉMILIE.

ÉMILIE.

A LUI plaire, j'ai beau mettre mon soin suprême,
Il m'évite toujours, et ricane, de même.
Je suis apparemment ridicule à ses yeux?
De quatre jours d'hymen, c'est l'effet merveilleux!

LE MARQUIS.

Madame, pouvez-vous concevoir cette idée?
Je dois, pour mon ami....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Monsieur, elle est fondée.
Vos yeux sont les témoins de son mépris pour moi.

LE MARQUIS.

Son estime pour vous est parfaite ; et je doi....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

S'il étoit vrai, Monsieur, auroit-il ces manieres?

LE MARQUIS.

Je conviens avec vous qu'elles sont singulieres.
Mais ce tort apparent est pardonnable, au fonds;
Il est même appuyé sur de fortes raisons.

ÉMILIE.

Des raisons? Faites-moi l'honneur de m'en instruire?

LE MARQUIS.

Vous l'ordonnez? Je vais... Je crains de vous les dire.

ÉMILIE.

Vous craignez?

LE MARQUIS.

Ah! bien loin que vous m'intimidiez,
Madame, j'ai besoin que vous m'encouragiez.
De grace! accordez-moi toute votre indulgence,
Ou je serai forcé de garder le silence.

ÉMILIE.

Mon époux, à ce compte, est donc bien criminel?

LE MARQUIS.

Pardonnez à l'amour, qui seul l'a rendu tel.

ÉMILIE.

Quoi! Belfort aime ailleurs?

LE MARQUIS.

Belfort le peut sans crime.

ÉMILIE.

Du grand monde voilà l'ordinaire maxime.
A vous en croire aussi, je devrois l'imiter?

LE MARQUIS.

Sans doute.

ÉMILIE.

Vous riez?

LE MARQUIS.

Non. Daignez m'écouter.

ÉMILIE.

L'ami de mon époux, lui-même, me conseille..

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Souffrez....

ÉMILIE, *l'interrompant, à son tour.*

A vos discours je ferme mon oreille.
Je ne m'étonne plus s'il fuit par-tout mes yeux...
Mais je dois étouffer un soupçon odieux.
Si Belfort m'a trompée, insultée, ou trahie,
J'aime mieux l'ignorer que d'en être éclaircie.
Je le haïrois trop; et je dois, par honneur,
Écarter ce qui peut le noircir dans mon cœur.

LE MARQUIS.

Craindre de le haïr!... Ah! c'est l'aimer, Madame.

ÉMILIE.

Je l'aime aussi.

LE MARQUIS.

Tant pis.

ÉMILIE.

Comment! Monsieur me blâme
D'aimer mon mari?

LE MARQUIS.

Non, je le desire fort.

ÉMILIE.

Tout coupable qu'il est, je dois chérir Belfort.

LE MARQUIS.

Vous ne le devez pas.

ÉMILIE.

Vous changez de langage?

LE MARQUIS.

Je voudrois et ne puis en dire davantage.

ÉMILIE.

Vous pâlissez, Marquis! Vous trouveriez-vous mal?

LE MARQUIS.

(*A part.*)

Mais je ne suis pas bien... Voilà le trait fatal
Que j'ai craint!

ÉMILIE.

C'est encore un reste de foiblesse.

LE MARQUIS, *voyant entrer Constance.*

Votre cousine vient, Madame, et je vous laisse.

(*Il sort.*)

SCENE V.

CONSTANCE, ÉMILIE.

CONSTANCE, *qui a vu l'embarras où étoit d'Orville en sortant.*

Que vois-je? le Marquis sort pâle et tout tremblant?
Vous-même, vous avez l'air triste et mécontent!

ÉMILIE.

La santé du Marquis n'est pas bien rétablie:
Sa raison s'en ressent; je la crois affoiblie.

CONSTANCE.

Vous n'aidez pas, je crois, à la fortifier!

ÉMILIE.

Sa conversation est d'un tour singulier!

CONSTANCE.

Les façons de Mylord le sont bien davantage!
Quoiqu'en santé parfaite, il n'en est pas plus sage.
Je crois, si je voulois, qu'il me feroit la cour:
Il me suit à toute heure.

ÉMILIE.

Et me fuit tout le jour.

CONSTANCE.

A ce qu'il me paroît, il ne se contraint guere?
Sa conduite avec vous est sur-tout cavaliere:
Trois jours après la noce, il vous néglige ainsi?
C'est prendre un peu trop-tôt les airs d'un vrai mari,
Et vous avez sujet de paroître rêveuse.

ÉMILIE.

Je crains, à dire vrai, de n'être pas heureuse.

CONSTANCE.

Le Marquis, à coup sûr, s'il étoit votre époux,
Seroit plus empressé, plus attentif pour vous.
Il vous tient, Milédy, fidelle compagnie:
Loin d'en être jaloux, votre mari l'en prie.

ÉMILIE.

Il est vrai qu'on diroit, à les voir tous les deux,
Qu'ils sont, pour m'offenser, d'intelligence entr'eux:
Belfort est infidele et je viens de l'apprendre.

CONSTANCE.

De qui donc?

ÉMILIE.

Du Marquis, qui me l'a fait entendre,
Mais d'un ton de complice et d'un air interdit,
Comme un homme égaré, qui ne sait ce qu'il dit,
Accablé sous le poids du crime qu'il confesse,
Au point qu'il étoit prêt à tomber en foiblesse,
Et qu'il m'a fait pitié, tant il étoit défait!

CONSTANCE.

Il avoit à vous dire, au fond, plus d'un secret;
Mais Belfort, qui vous trompe, est plus digne de blâme:
L'autre aspire, du moins, à consoler votre ame.
Mon sexe à de tels soins est toujours obligé;
Il est doux d'être plaint, quand on est négligé.
Pour démêler chez vous un point que j'appréhende,
Puis-je dans ce moment vous faire une demande?

Belfort est fait pour plaire et pour surprendre un cœur.
Parlez ; l'aimeriez-vous d'une sincere ardeur ?

ÉMILIE.

Puisqu'il faut vous ouvrir mon ame avec franchise,
Je chéris mon époux, sans que j'en sois éprise.
Mon orgueil est sensible à ses mépris choquans ;
Mais mon cœur est tranquille, aussi bien que mes sens.

CONSTANCE.

Bon ! j'entends : vous l'aimez par simple bienséance,
Et comme à la rigueur ? Dans cette circonstance,
Voilà ce qui pouvoit vous arriver de mieux.
Votre sort, en ce cas, est moins disgracieux.
Le grand point dans la vie, autant qu'on en est maître,
Est d'embellir l'état où le Ciel nous fait naître.
Le tout, pour vivre heureux, dépend de s'arranger.
Il n'en est point, par-là, qu'on ne puisse changer.
Vous pouvez, après tout, rendre le vôtre aimable ;
Vous n'avez qu'à saisir le côté favorable.
Milédy, pour trancher les discours superflus,
Regardez votre époux comme s'il n'étoit plus,
Et vivez sur le pied d'une veuve à la mode,
Qu'aucun soin ne retient, qu'aucun frein n'incommode,
Qui toujours du plaisir suit les impressions,
Mais qui déferd son cœur des grandes passions,
Et court, d'un pied léger, après les ris, sans cesse,
Sans s'écarter jamais des loix de la sagesse.

EMILIE.

Je goûte ce conseil ; je peux suivre ce plan,

D'autant mieux que Belfort n'est jaloux, ni tyran.
Je paîrai son mépris et son peu de tendresse
D'un dédain décoré de froide politesse,
Telle que je l'aurois pour un homme inconnu.

CONSTANCE.

L'indifférence alors devient une vertu.

ÉMILIE, *entendant venir Mylord Belfort.*

Oui, je sens tout le prix d'une leçon si sage.
Pour commencer d'abord à la mettre en usage,
Le voilà qui revient, et je l'entends monter;
Je veux le prévenir et sors pour l'éviter.
De me fuir le premier il n'aura pas la gloire.
La retraite pour moi devient une victoire.
(*Elle sort.*)

SCENE VI.

BELFORT, CONSTANCE.

BELFORT, *à part.*

LA voilà, par bonheur, seule présentement.
(*A Constance.*)
Parlons-lui... Ma cousine, arrêtez un moment.
(*Tirant de sa poche une Lettre qu'il lui présente.*)
J'ai pour vous une Lettre.

CONSTANCE.

Hé! de qui, je vous prie?

BELFORT.

Ne vous alarmez pas. La mere d'Émilie
Vous l'écrit.

CONSTANCE, *prenant la Lettre.*

C'est ma tante? Ah! donnez ce billet....
(*Ouvrant la Lettre.*)
Mylord me permet-il?

BELFORT.

Oui, Mylord vous permet.
(*Constance lit bas.*)
Comment donc? en lisant la Lettre d'une tante,
Vous riez, rougissez? La chose est donc plaisante?

CONSTANCE

Vous allez en juger. On vient de me marquer
Que je dois sur le champ vous la communiquer.
(*Elle donne la Lettre à Belfort.*)

BELFORT, *lit haut.*

« Il s'offre pour vous, ma niece, un parti que je » crois très-convenable. Mylord Fauster, qui vous a » vue chez moi, a pris pour vous une belle passion, » et vous demande en mariage. Il est riche; il vous » aime. Voilà deux grandes qualités pour vous rendre » heureuse, vous qui n'avez que la beauté pour dot » et la jeunesse pour héritage. Mylord mon gendre » connoît particuliérement ce vieux Seigneur. Mon- » trez-lui ma Lettre et consultez-le là-dessus. Je sais » qu'il s'intéresse à vous, et je crois qu'il sera de » mon avis. »

(*A part, après avoir lu.*)
Je n'en suis point du tout!

CONSTANCE.

Hé! bien, sur cette affaire,
Que me conseillez-vous? Parlez.

BELFORT.

Je n'en rien faire.

CONSTANCE.

Mais ce parti pour moi paroît avantageux?

BELFORT.

Fauster a soixante ans; de plus, il est goutteux,
Et ce seroit un meurtre, ô! ma belle cousine!

CONSTANCE.

Songez, mon cher parent, que je suis orpheline,
Et sans bien.

BELFORT.

Vos yeux seuls valent des millions!

CONSTANCE.

Ce n'est qu'un doux propos, et des réflexions
Plus sages...

BELFORT, *l'interrompant.*

Sentez mieux tout le prix d'être aimable.
J'ai pour vous, moi qui parle, un parti plus sortable,
Et préférable, en tout, à votre vieux Fauster.
Celui dont il s'agit à beaucoup de mon air:
Il est de mon humeur, au printems de son âge;
Il doit sur son rival avoir tout l'avantage.
Il est plus généreux et non moins opulent,
D'aussi bonne maison et beaucoup plus galant.

CONSTANCE.

Mais, Mylord, Fauster m'aime.

BELFORT.

BELFORT.

Et l'autre vous adore.
Je vous apprends, pour lui, ce secret, qu'on ignore.
Attendant que pour tel il s'ose présenter,
Cousine, il ma chargé de le représenter.
De cet emploi charmant je m'acquitte avec joie.
Souffrez qu'à vos regards mon transport se déploie,
Et persuadez vous, dans cet heureux moment,
Que je suis, en effet, moi-même, votre amant.
En cette qualité, j'ose, belle Constance,
Vous déclarer un feu si plein de violence
Que les flots d'un torrent sont moins impétueux,
Et ma rapide ardeur...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Passe vîte comme eux?

BELFORT.

Non. Votre nom, Constance, en fait le caractere;
Elle sera durable, autant qu'elle est sincere;
Et mon cœur...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Votre cœur prend le ton langoureux?

BELFORT.

Non; de son naturel mon amour est joyeux.
Des soupirs, des langueurs vous êtes ennemie,
Et je le suis aussi. Tout amant triste ennuie,
C'est un tort qui jamais ne peut être excusé.
L'Amour est un enfant qui veut être amusé.
Quand il joue et qu'il rit, il est charmant, aimable;
Mais vient-il à pleurer, il est insupportable.

Tenons-le, vous et moi, toujours en belle humeur :
(*Voyant rire Constance.*)
Il s'en portera mieux... Bon ! ce souris flatteur
Me dit que mon esprit persuade le vôtre,
Et que, pensant de même, ils sont faits l'un pour l'autre.
Jusqu'au jour de l'hymen inventons mille jeux,
Dansons, rions, chantons, à l'unisson, tous deux.
Par des transports de joie exprimons nos tendresses ;
Faisons-nous joliment cent douces politesses.
(*Il lui baise la main.*)

CONSTANCE.

Doucement, mon cousin ; vous êtes trop poli !

BELFORT.

C'est l'amant transporté qui vous témoigne ici...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Le cousin et l'amant prennent trop de licence,
Et c'est à ce dernier que j'impose silence.

BELFORT.

Songez que cet amant doit être votre époux.

CONSTANCE.

Ce n'est-là qu'un prétexte.

BELFORT.

Ah ! désabusez-vous.
A cet époux enfin donnerez-vous la pomme ?
Répondez.

CONSTANCE.

Non, Mylord.

BELFORT.

Pourquoi ?

CONSTANCE.

C'est un jeune homme.

BELFORT.

Mais, par cet avantage, il vous conviendra mieux.

CONSTANCE.

Par prudence, mon cœur préfere le plus vieux.
Mon sort sera plus doux.

BELFORT.

De l'humeur dont vous êtes,
Pouvez-vous bien, ô Ciel! penser comme vous faites?

CONSTANCE.

Oui; l'enjoûment chez moi n'exclut pas le bon sens.
Les exemples me font craindre les jeunes gens.
Chez les femmes d'autrui ces Messieurs sont aimables;
Mais près des leurs, Mylord, ils sont insupportables,
Méprisans, sans égards, infideles, cruels!

BELFORT.

Il en est quelques-uns, mais tous ne sont pas tels.
Mon ami....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

M'est suspect.

BELFORT.

Songez qu'il me ressemble.

CONSTANCE.

C'est par cette raison qu'à l'accepter je tremble.

BELFORT.

La crainte est obligeante et l'aveu des plus doux!

CONSTANCE.

Mais vous méritez bien qu'on parle ainsi de vous,

Et l'air dont vous vivez ici près d'Émilie,
Depuis le peu de tems qu'un même sort vous lie,
Me fait, avec raison, craindre un malheur pareil.
Si vous étiez plus sage et suiviez mon conseil,
Vous négligeriez moins une épouse si belle.

BELFORT.

C'est pour ne pas user l'amour que j'ai pour elle.
Je l'évite le jour, comme il faut tout prévoir,
Exprès pour la trouver plus aimable le soir.

CONSTANCE.

Un oubli si blâmable, un tort de cette espece
Est fort mal excusé par une gentillesse.

BELFORT.

Mais si la vérité justifioit mes torts,
L'amant en question vous plairoit-il alors ?

CONSTANCE.

Vous supposez toujours des choses incroyables.
L'Amour peut bien souvent se repaître de fables ;
Mais l'Hymen est un Dieu plein de solidité :
Il établit ses droits sur la réalité.
Mylord Fauster est vieux, mais, du moins, il existe ;
Et je vais à ma tante...

BELFORT, *l'interrompant.*

Arrêtez-vous. J'insiste.
L'époux pour qui je parle est réel, de tout point ;
Il est des plus vivans, ou je ne le suis point.

CONSTANCE.

S'il étoit vrai, Monsieur, on le verroit paroître.

BELFORT.

Puisque vous exigez qu'il se fasse connoître,

Il va, sans plus tarder, se montrer à vos yeux.
Vous le voyez.

CONSTANCE.

Où donc ?

BELFORT.

Devant vous, en ces lieux.

CONSTANCE.

Je n'y vois que vous seul.

BELFORT.

Et c'est aussi moi-même.

CONSTANCE.

Vous ?

BELFORT.

Oui, c'est moi qui suis mon ami, qui vous aime.

CONSTANCE, *ironiquement.*

Ah ! vous me convenez, Monsieur, parfaitement.
Un homme marié, qui l'est nouvellement !

BELFORT.

Vous vous l'imaginez, ainsi que tout le monde.
Voilà le préjugé, voilà comme on se fonde,
Comme on croit, de léger, sur la trompeuse foi
D'une vaine apparence !

CONSTANCE.

Il est vrai, je le croi,
Sur la foi simplement d'un contrat qui vous lie,
Dont je suis le témoin. C'est une minutie !

BELFORT.

Et si je vous prouvois, moi, que je suis garçon ?

CONSTANCE.

Je n'ai plus rien à dire, et le trait est fort bon !

BELFORT.

L'aveu que je vous fais est des plus véritables.
Que je sois le dernier de tous les misérables,
Si je suis marié, dans le fond.

CONSTANCE.

Vains propos !

BELFORT.

Pour vous désabuser, apprenez, en deux mots...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Je ne veux rien apprendre; et rougissez dans l'ame.

BELFORT.

Sachez...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Allez, Monsieur, allez voir votre femme,
Vous jetter à ses pieds, lui demander pardon,
Et, pour elle écoutant l'estime et la raison,
Tirez la du chagrin dont elle est dévorée;
Car vous le causez seul : j'en suis bien assurée.
Ce reproche vous doit percer d'un vif remord.
Un écart de l'esprit peut s'excuser, Mylord;
Mais les fautes du cœur jamais ne se pardonnent,
Et, plus que vos discours, vos procédés m'étonnent !
Ce n'est qu'avec douleur que j'en suis le témoin,
Et vous fuir désormais sera mon premier soin.

BELFORT.

Vous êtes dans l'erreur...

(*Constance sort, sans vouloir l'écouter davantage.*)

SCENE VII.

BELFORT, *seul.*

MAIS elle a pris la fuite....
N'importe, de mes feux elle est toujours instruite.
J'ai franchi le plus fort de la difficulté,
Et ma raison vaincra son incrédulité.

SCENE VIII.

LA FLEUR, BELFORT.

LA FLEUR.

AH! Monsieur...

BELFORT, *l'interrompant.*

Qu'as-tu donc?

LA FLEUR,

La douleur la plus grande!
Mon maître... Hélas!

BELFORT.

Hé! bien, acheve?

LA FLEUR.

J'appréhende
Qu'il n'ait perdu, Monsieur, l'esprit entiérement.
J'ai beau faire, le mal empire, à tout moment.

BELFORT.

Dis, quel mal ?

LA FLEUR.

Ses vapeurs, qui toujours le tourmentent;
Et, depuis qu'il a vu Madame, elles augmentent.
Il est dans un état qui fait compassion !

BELFORT, *à part.*

Elle aura mal reçu sa déclaration.

LA FLEUR.

Il se leve, il s'assied, il se calme, il s'agite,
Il se plaint, il se tait, il prie, il jure, ensuite,
Se promene à grands pas, il devient furieux,
Et puis on voit des pleurs qui coulent de ses yeux.
J'ai voulu doucement lui parler de son pere;
Il m'a, par un soufflet, supplié de me taire.
J'ai cru devoir me rendre à cette instance-là.

BELFORT.

Ses vapeurs ne sont rien, si ce n'est que cela.

LA FLEUR.

Oh ! ma joue a trouvé cette épreuve trop forte.
Comme il voit, cependant, que je gagne la porte,
Très-sagement, de peur d'être encore battu,
D'une voix égarée, il me crie : « Où vas-tu ?
» J'ai besoin de toi... Non... sors... Un moment, de-
» meure.
» Va dire, de ma part, à Mylord, tout-à-l'heure,
» Qu'il faut que je lui parle indispensablement,
» Et qu'il monte, au plus vîte, à mon appartement. »

BELFORT, *faisant quelques pas pour sortir.*

J'y cours.

LA FLEUR, *le retenant.*

Auparavant, permettez que mon zele
Vous prévienne, Monsieur, sur sa vapeur nouvelle.
Il tient, depuis tantôt, sur Madame et sur vous,
Des discours si nouveaux, fait des contes si foux
Que je n'ose les dire, et qu'ils vont vous surprendre.

BELFORT.

Quels que soient ces discours, tu peux me les apprendre.

LA FLEUR.

Il dit, Monsieur, il dit qu'il est, secrettement,
L'époux de votre femme.

BELFORT.

Il le dit?

LA FLEUR.

Oui, vraiment!

BELFORT, *éclatant de rire.*

Ah! rien n'est si plaisant qu'une pareille idée!

LA FLEUR.

Il soutient qu'à ses feux vos bontés l'ont cédée.

BELFORT, *riant toujours.*

Ah! comme de son bien il peut en disposer.
J'aurois tort là-dessus de lui rien refuser.

LA FLEUR.

Vous riez de son mal, quand vous devez le plaindre?

BELFORT.

Va, ce mal, dans le fond, n'est pas beaucoup à craindre!

LA FLEUR.

Il fait, à chaque instant, de violens progrès,

Et j'appréhende tout de son dernier accès.
Sachez qu'il est jaloux, mais jaloux à la rage!

BELFORT.

De qui?

LA FLEUR.

De vous.

BELFORT.

D'Orville, à ce coup, n'est pas sage.

LA FLEUR.

Votre épouse vous aime? Il le trouve mauvais.
Vous l'obligeriez fort de ne la voir jamais.

BELFORT, *riant.*

La chose est trop bouffonne, et permets-moi d'en rire!

LA FLEUR.

Mais vous riez toujours, quoi qu'on puisse vous dire?

BELFORT.

Le moyen que je tienne à ce dernier trait-ci?

LA FLEUR.

Je pense que Monsieur a des vapeurs aussi?...
Pardon, si ma franchise...

BELFORT, *l'interrompant.*

Oh! loin que tu m'offenses,
Tout ce que tu me dis, et tout ce que tu penses,
Me divertit si fort que j'éclate, en vrai fou!

LA FLEUR.

Ne vous contraignez pas, riez, tout votre saou.
Vos vapeurs sont, du moins, joyeuses, agréables,
Et telles qu'on les voit dans nos François aimables.
Leur caractere plaît par un je ne sais quoi!...
Ah! leur force me gagne et s'empare de moi.

A présent, comme à vous, l'aventure me semble
Très-comique, en effet, et rions en ensemble.
(*Il rit avec Belfort.*)

BELFORT.

Viens, montons chez ton maître; et, quand il l'apprendra,
Lui-même, j'en suis sûr, comme nous, en rira.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉMILIE, *seule.*

DE mon doute, à la fin je suis trop éclaircie.
Du Marquis languissant la longue maladie,
D'un violent amour étoit l'effet secret;
Et de ce feu fatal c'est moi qui suis l'objet!
Voilà ce que j'ai craint, et ce qui me déchire!...
La Fleur vient d'engager Marton à me le dire,
Pour presser le départ de son maître attendu.
Ma raison en frémit, mon cœur en est ému.
Je ne puis surmonter, ni démêler mon trouble.
On vient.. C'est le Marquis... Son aspect le redouble.

SCENE II.

LE MARQUIS, ÉMILIE.

LE MARQUIS.

MADAME, je ne puis me taire plus long-tems.
Je dois vous révéler des secrets importans.

J'ose

J'ose, pour mon bonheur, pour votre propre gloire,
Vous prier de vouloir m'écouter et me croire.

ÉMILIE.

Moi, pour votre avantage et pour votre repos,
Je dois trancher d'abord d'inutiles propos,
Et vous presser, Monsieur, de retourner en France.
Je sais qu'on vous attend; partez en diligence.

LE MARQUIS.

Ce discours me surprend! Qui peut vous avoir dit?...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Un valet très-zélé.

LE MARQUIS, *à part.*

Je demeure interdit!....
Le maraud!

ÉMILIE.

Vous devez croire un avis sincere,
Et suivre, sans délai, les volontés d'un pere.

LE MARQUIS.

Un devoir plus sacré me défend de partir.

ÉMILIE.

Vous ne pouvez rester sans lui désobéir.

LE MARQUIS.

L'estime et la raison, l'honneur et la droiture,
Tout m'en fait une loi dans cette conjoncture.

ÉMILIE.

Eh! qu'allez-vous, Marquis, vous mettre dans l'esprit?
Revenez à vous-même, et songez qu'il s'agit

D'un hymen, d'une épouse aimable, jeune et belle,
Qui vous doit...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je le sais, Madame, et c'est pour elle,
Pour elle uniquement que je dois tout quitter.

ÉMILIE.

Eh! partez donc, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je dois plutôt rester,
Pour ne pas m'éloigner d'une épouse si chere.

ÉMILIE.

Mais, vous n'y songez pas; votre raison s'altere!

LE MARQUIS.

Vous-même, en ce moment, vous êtes dans l'erreur;
Et pour la dissiper...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Vous m'affligez, Monsieur;
Votre état...

LE MARQUIS, *l'interrompant, à son tour.*

Justement, est un point qu'on ignore.
C'est trop vous le cacher: apprenez que j'adore...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Je vois que votre esprit s'égare tout-à-fait!

LE MARQUIS.

Non... Daignez jusqu'au bout entendre mon secret!

ÉMILIE.

A mes sages conseils cédez plutôt, vous-même.
Vous devez...

LE MARQUIS, *l'interrompant*

Je ne puis, Madame... Je vous aime!

ÉMILIE.

Monsieur!

LE MARQUIS.

D'un front si fier cessez de vous armer.
Sachez, en même tems, que je dois vous aimer.
C'est un devoir chez moi, dont rien ne me dispense.

ÉMILIE, *faisant quelques pas pour sortir.*

Ah! c'est pousser, Monsieur, trop loin l'extravagance;
Et je sors.

LE MARQUIS, *la retenant.*

Arrêtez!

ÉMILIE.

J'en ai trop écouté!

LE MARQUIS.

Vous me désespérez par cette cruauté!
De grace! accordez-moi le tems de vous instruire.
Il faut que je vous parle, enfin, ou que j'expire!

ÉMILIE.

Mais comprenez-vous bien ce que vous demandez?

LE MARQUIS.

Oui, Madame; je meurs, si vous ne m'entendez!...
Vous m'avez vu mourant... vous en étiez la cause;
Et pour peu qu'à mes vœux votre ame encor s'oppose
Dans mon premier état je m'en vais retomber.
Tous mes sens affoiblis sont prêts à succomber!

ÉMILIE, *à part.*

(*Au Marquis.*)

Il m'alarme... Ah! Marquis, calmez la violence...

LE MARQUIS, *l'interrompant, en voulant se jetter à ses genoux.*

Ma vie ici dépend de votre complaisance.
Souffrez qu'à vos genoux...

ÉMILIE, *l'arrêtant.*

Asseyez-vous plutôt ;
Vous en avez besoin. Vous êtes...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Non ; il faut...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Vous n'êtes pas, Marquis, en état de m'apprendre...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi... Sur vous j'ai le droit le plus tendre.
Sachez qu'un nœud secret, que j'avoue en tremblant...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Il faut que, malgré moi, je vous laisse un instant.

LE MARQUIS.

Pour ne pas m'écouter, ah ! c'est une défaite,
Et vous voulez ma mort !

ÉMILIE.

Non, Marquis ; je souhaite
Que vous viviez.

LE MARQUIS.

Madame, ayez donc...

ÉMILIE, *l'interrompant, toute troublée.*

On verra...
Quand vous serez plus calme, on vous écoutera...
Votre trouble est trop grand, et le mien est extrême.

(*A part, en s'en allant.*)

Adieu... Je ne sais plus ce que je dis, moi-même !

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

J'ÉTOUFFE, je me meurs, je suis au désespoir,
Et mon état présent ne peut se concevoir !
J'ai frémi de parler, j'expire de me taire !
Cet aveu si terrible, et que je n'ai pu faire,
Est un poids accablant qui fait gémir mon cœur...
Mais un juste courroux se mêle à ma douleur.
C'est La Fleur, aujourd'hui, ce brouillon, cet infâme,
Qui des ordres d'un pere a seul instruit ma femme...
Il me tarde déja qu'il ne s'offre à mes yeux.
Rien ne peut le soustraire au transport furieux
(*Voyant arriver La Fleur.*)
Dont je suis justement... Mais je le vois paroître.

SCENE IV.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *mettant l'épée à la main et saisissant La Fleur au collet.*

TE voilà donc, Maraud ? Je te tiens, double traître !
Ne crois pas m'échappet.

LA FLEUR, *se jettant à genoux.*

D'où vient donc ce courroux?...
Ah! Monsieur, arrêtez... J'embrasse vos genoux!
Que vous ai-je donc fait?

LE MARQUIS.

J'admire la demande!
Ce que tu m'as fait?

LA FLEUR.

Oui.

LE MARQUIS.

Ton impudence est grande!
Et je vais..

SCENE V.

BELFORT, LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR, *à Belfort.*

AH! je touche à mes derniers instans!
Monsieur, vîte au secours; ne perdez pas de tems.
Mon maître, pour le coup, est dans la frénésie.
Arrêtez sa fureur, ou c'est fait de ma vie!

BELFORT, *au Marquis, en lui retenant le bras.*

Quel est donc ton dessein? Qui cause ces transports?

LE MARQUIS.

Un trop juste sujet!... Laisse au travers du corps,
Laisse que je lui passe, à l'instant, mon épée.

LA FLEUR, *à Belfort.*

Dans le noir vertigo dont sa tête est frappée,
Il est homme à le faire, et sans ménager rien.

LE MARQUIS, *à Belfort.*

N'arrête plus mon bras.

LA FLEUR, *à Belfort.*

Monsieur, tenez-le bien!

BELFORT, *au Marquis.*

Dis-moi donc le sujet du courroux qui t'anime?

LE MARQUIS.

Après l'avoir puni je t'apprendrai son crime.

LA FLEUR.

Ah! c'est contre les loix.

BELFORT, *au Marquis,*

Il a raison, Marquis.
Informe-nous, du moins, de ce qu'il a commis.

LE MARQUIS.

Par ses soins généreux ma femme vient d'apprendre
Qu'on veut me marier; et, sans vouloir entendre
Ce malheureux secret, qui nous pese à tous deux,
Elle m'ordonne, ami, d'abandonner ces lieux!

LA FLEUR.

Quand de l'hymen secret vous m'apprîtes l'histoire,
Monsieur, en conscience, eh! pouvois je la croire?
J'ai pensé franchement (pardonnez mon erreur)
Qu'elle étoit le produit d'une sombre vapeur
Qui troubloit votre esprit.

LE MARQUIS, *le menaçant.*

C'est un nouvel outrage!..
Ah! je vais te prouver, maraud! que je suis sage.

BELFORT, *le retenant.*

(*A La Fleur.*)

C'est le prouver fort mal !... Sauve-toi.

LA FLEUR, *s'enfuyant.*

J'obéis.

SCENE VI.

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

NE t'en prends qu'à toi seul si ta femme, Marquis,
Ne t'a point écouté.

LE MARQUIS.

Moi, j'ai porté l'audace
Jusqu'à lui déclarer ma passion en face;
Mais elle m'a, Belfort, interrompu toujours.
Je te dirai bien plus. Elle a sur mes discours,
Elle a cru que j'avois la raison altérée;
Et, plaignant mon malheur, elle s'est retirée.

BELFORT.

Elle te croit donc fou? Je t'en fais compliment!

LE MARQUIS.

Je ne badine pas : elle le croit, vraiment;
Et je le deviendrai, pour peu qu'elle persiste.

BELFORT.

Console-toi, mon cher, du malheur qui t'attriste.

Constance, à qui je viens, pour hâter mon bonheur,
D'éclaircir mon destin, me fait le même honneur,
Et me croit, qui plus est, un fort mal-honnête homme.
Mais ce n'est pas assez de ce coup qui m'assomme;
Apprends un nouveau trait qui n'est pas moins fatal:
Ta femme, en te quittant, vient de se trouver mal,
Et de cet accident c'est moi qu'on croit coupable.

LE MARQUIS.

Ciel! ce que tu me dis est-il bien véritable?

BELFORT.

Oui; Marton, toute en pleurs, ma parlé, de sa part:
« Mylord, m'a-t-elle dit, accourez sans retard;
» Tous nos secours sont vains auprès de votre femme.
» Monsieur peut seul guérir les vapeurs de Madame... »
(*Feignant de vouloir aller trouver Emilie.*)
Adieu, j'y vole.

LE MARQUIS.

Attends.

BELFORT.

Non, je m'y suis mal pris.
J'ai révolté son cœur par d'injustes mépris,
Et par des procédés choquans, désagréables,
Au lieu de l'engager par des façons aimables.
Je vais changer de ton; et près d'elle, à présent,
Je serai si poli, je serai si galant,
Et si rempli d'ardeur....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Souffre que je t'arrête!
Il ne faut pas outrer... il suffit d'être honnête.

BELFORT.

Non, ce n'est pas assez; je dois aller plus loin.
Je veux la ramener par le plus tendre soin:
Je m'en fais un devoir.

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre!

BELFORT.

Mais c'est le seul moyen, d'Orville, de la mettre
En état de t'entendre et de te pardonner.
A ce point, par degrés, je prétends l'amener,
Et, pour te mieux servir, gagner sa confiance.

LE MARQUIS.

L'épreuve est délicate, et mon esprit balance!

BELFORT.

Moi, je n'hésite plus, et, malgré tes efforts...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Mais ton devoir t'oblige...

BELFORT, *l'interrompant de même.*

A réparer mes torts.
Contre moi, tu le sais, toute la maison crie?
Tout le monde me blâme, en plaignant Émilie.

LE MARQUIS, *voyant paroître Emilie.*

Ah! ma femme t'adore: elle prévient tes pas!

BELFORT.

Sors: je dois être seul.

LE MARQUIS.

Je ne te quitte pas!

SCENE VII.

ÉMILIE, LE MARQUIS, BELFORT.

BELFORT, *à Emilie, en allant au-devant d'elle.*

QUOI! vous sortez, Madame, en l'état où vous êtes?
Je suis confus des soins et des pas que vous faites...
Que ne m'attendiez-vous dans votre appartement?

ÉMILIE.

Je pourrai vous parler ici plus librement.

BELFORT.

Votre santé m'est chere, et je ne puis trop prendre..

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Le plaisir de vous voir suffit pour me la rendre...
Mais je vous croyois seul?

BELFORT.

Et je le suis aussi.

LE MARQUIS.

Il est triste pour moi d'être de trop ici!

ÉMILIE.

Je vous ai cru parti, Monsieur.

LE MARQUIS.

Moi?... Non, Madame.

BELFORT, *à Emilie, en lui montrant le Marquis.*

Tous deux, vous le savez! nous ne formons qu'une ame.

Mon cœur peut devant lui s'épancher, sans détour.
Je veux qu'il soit témoin de mon juste retour,
Et du regret que j'ai de vous avoir choquée.

ÉMILIE.

Si vous m'étiez moins cher, je serois moins piquée.
Mais je vous vois, Belfort, et je ne le suis plus.

BELFORT.

Je demeure enchanté !

LE MARQUIS, *à part.*

Moi, je reste confus !

BELFORT.

Je ne puis m'excuser qu'à force de tendresse,
Qu'en redoublant de soins, d'égards, de politesse.
Je dois, pour réparer le tems que j'ai perdu,
(*Bas, au Marquis.*)
Ne vous quitter jamais... Fais-je bien ? Qu'en dis-tu ?

LE MARQUIS, *bas.*

Non, tu t'échauffes trop !

BELFORT, *bas, au Marquis.*

Mais l'action l'exige...
(*A Emilie, en lui prenant la main.*)
Je ne veux plus songer qu'à vous.

LE MARQUIS, *bas.*

Plus froid, te dis-je!

ÉMILIE, *à Belfort.*

Tiendrez-vous parole ?

BELFORT, *lui baisant la main.*

Oui, voilà ma caution.

LE MARQUIS,

LE MARQUIS, *le tirant par la manche.*

Doucement ! vous passez votre commission ;
Et ce baiser, morbleu !...

BELFORT, *bas, au Marquis, en l'interrompant.*

Mais il est nécessaire.
(*A Emilie, en lui rebaisant la main.*)
Je dois le répéter... Ce garant est sincere.

LE MARQUIS, *bas.*

Poursuis, bourreau !... Tu ris ? Tu trouves très-plaisant
De m'avoir fait mari pour être son amant !

BELFORT, *à Emilie.*

En ce moment je goûte une joie infinie !
Mais la partagez vous ? Parlez, belle Émilie !

LE MARQUIS, *haut.*

Pour le coup, ton amour auroit tort d'en douter !
Dans les yeux de Madame on le voit éclater !

ÉMILIE.

J'en fais gloire, Monsieur, bien loin que je m'en cache.
J'aime trop mon époux !

BELFORT.

L'aveu qu'il vous arrache
Met le comble à mes vœux ! et je ne conçois pas
Comment j'ai pu, deux jours, négliger tant d'appas !
Me pardonnez-vous bien un oubli si blâmable ?

ÉMILIE.

Oui, fussiez-vous encor mille fois plus coupable...
Mais, laissons-le passé ; ne songeons qu'au présent.

LE MARQUIS, *lui montrant Belfort.*

Madame, pour tous deux, ce présent est charmant !...
Pour moi, je vous l'avoue, il est moins agréable !

EMILIE.

Mais vous le trouveriez en France plus aimable !
Mon cœur, pour votre bien, vous y voudroit déja.

LE MARQUIS, *d'un air piqué.*

Rien n'est plus obligeant pour moi que ce vœu-là !
Je vous en remercie, et de toute mon ame !

BELFORT, *à Emilie.*

Ne parlons que de joie et de plaisir, Madame.
Je veux, ce soir, je veux donner ici le bal.
Nous l'ouvrirons tous deux.

LE MARQUIS.

Moi, j'y danserai mal !

BELFORT, *à Emilie.*

Je prétends célébrer cette heureuse journée,
Comme le premier jour d'un nouvel hyménée.
J'ai répandu l'ennui sur un front si charmant !
J'y veux, aux yeux de tous, rappeler l'enjoûment.
Mes torts ont éclaté, l'offense est solemnelle :
La réparation le doit être, comme elle....
Je vais tout ordonner... Souffrez, auparavant,
Que je vous reconduise à votre appartement.

EMILIE.

Oui, je veux, en chemin, vous prier d'une chose.

BELFORT, *lui prenant la main.*

Que de ma volonté la vôtre en tout dispose...
(*Au Marquis.*)
Adieu, Prépare-toi, Marquis, à bien sauter.
(*Il sort, avec Emilie.*)

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *seul.*

LA cruelle, en partant, ne daigne pas jetter
Un regard seulement sur ma triste personne!...
Mais Belfort l'accompagne, et mon cœur en frissonne!...

SCENE IX.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à La Fleur, qui, en arrivant, a vu s'en aller Emilie, avec Belfort.*

VA, La Fleur; suis leurs pas. Imagine un moyen
Pour ramener Belfort, et rompre l'entretien.

LA FLEUR, *faisant quelques pas pour sortir, et revenant.*

J'y vole... Mais, Monsieur, vous les quittez à peine.
Quel prétexte avec eux voulez-vous que je prenne?

LE MARQUIS.

Quel prétexte, maraud? Il en est cent pour un...
(*A part.*)
Pour me servir le sot n'a pas le sens commun!

S'il montre de l'esprit, c'est toujours pour me nuire !..
(*A La Fleur.*)
Joins Belfort, au plus vîte, et, tout bas, va lui dire
Que j'ai besoin de lui, qu'à l'instant, dans ces lieux,
Il vient de m'arriver un accident fâcheux.
Dépêche-toi, maraud! et vole sur ses traces.
(*La Fleur sort*)

SCENE X.

LE MARQUIS, *seul.*

J'AI toutes les rigueurs; il a toutes les graces!
On l'adore: on me hait; on le cherche; on me fuit!
Quand on ne le voit pas, on se meurt, on languit,
Et si-tôt qu'on lui parle, ou qu'il vient à paroître,
Le mal s'évanouit et l'on se sent renaître!
On n'a des sentimens et des yeux que pour lui!
Il n'a qu'à dire un mot pour dissiper l'ennui;
Ce seul mot est payé de mille prévenances,
Et je ne puis avoir les moindres préférences!
Dès que j'ouvre la bouche, on répond froidement,
Et toujours pour me faire un mauvais compliment!..
Que dis-je? En cet instant, où je suis à la gêne,
Où je gémis tout seul et dévore ma peine,
Il la conduit chez elle, il lui donne la main,
Et l'on a des secrets à lui dire en chemin!

SCENE XI.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

BELFORT vient-il? Réponds, tranquillise mon ame?

LA FLEUR.

Il ne peut pas, Monsieur, quitter si-tôt Madame.
Ils sont, je les ai vus, ils sont présentement
Tous deux dans des transports, dans un ravissement
Qu'on ne peut exprimer!

LE MARQUIS, *à part.*

J'étouffe, je suffoque!

LA FLEUR.

Pour lien, pour garant d'une paix réciproque,
Elle vient à son bras d'attacher à mes yeux,
Un bracelet, tissu de ses propres cheveux:
« Mon cher petit mari, tenez, gardez, dit-elle,
» Gardez-bien ce doux gage, et soyez-moi fidele! »
Tous deux, en même-tems, viennent de s'embrasser.

LE MARQUIS.

(*A part.*)

Tais-toi!... Ce malheureux est fait pour m'annoncer
Des choses, des détails, toujours désagréables!

LA FLEUR.

Est-ce ma faute, à moi, s'ils ne sont pas aimables?
Suis-je maître du sort et des événemens?
S'ils dépendoient de moi je les rendrois charmans!...

Un courrier, cependant, a suspendu leur joie.
Je crois que vers Mylord le Parlement l'envoie.
L'affaire est sérieuse, à ce que j'ai compris.
Mylord a paru même embarrassé, surpris,
Et je les ai laissés tous trois en conférence.

LE MARQUIS, *à part.*

Je respire, ces mots soulagent ma souffrance !

(*La Fleur sort.*)

SCENE XII.

CONSTANCE, LE MARQUIS.

CONSTANCE.

AH! Marquis, quel retour ! quel changement heureux !
Ma cousine est, enfin, au comble de ses vœux.
Tout le monde applaudit au bonheur qu'elle goûte;
Et Mylord repentant... Vous le savez, sans doute ?
Et la chose est publique.

LE MARQUIS.

Oui, j'en suis informé.

CONSTANCE.

Vous en êtes surpris, vous en êtes charmé ?

LE MARQUIS, *troublé.*

Non... Si fait...

CONSTANCE.

Mêlez donc votre joie à la nôtre.
Vous y devez, Monsieur, prendre part.

LE MARQUIS.

Plus qu'un autre!

CONSTANCE.

Vous me le témoignez d'un air bien sérieux!...
Allons, que la gaîté paroisse dans vos yeux.

LE MARQUIS.

Mon visage est ingrat pour exprimer la joie :
Plus j'en suis pénétré, moins elle se déploie.

CONSTANCE.

Belfort va devenir l'exemple des époux!

SCENE XIII.

BELFORT, LE MARQUIS, CONSTANCE.

CONSTANCE, *à Belfort.*

Vous venez à propos, et je parlois de vous...
En bien présentement vous vous faites connoître,
Et vous voilà, Monsieur, tel qu'un mari doit être.
Je vous rends mon estime.

BELFORT.

Un tel prix m'est bien doux!
C'est le seul, c'est l'unique, où j'aspire, entre nous.
Dans les empressémens que j'ai pour Emilie,
Vous voyez le tableau, vous voyez la copie

De tous ceux que j'aurai pour vous, que je chéris,
Constamment chaque jour, quand nous serons unis.

CONSTANCE.

Comment ! vous revenez encore à vos folies ?

BELFORT.

Oh ! pour m'en corriger, elles sont trop jolies !

CONSTANCE.

Osez-vous bien, tout haut ?...

BELFORT, *l'interrompant.*

Oui, d'Orville est discret,
Et pour un tel ami je n'ai rien de secret.

CONSTANCE.

Mais je ne reviens point de ma surprise extrême.
Ce changement, Monsieur, qui s'est fait en vous-même,
Ces soins pour votre femme, et ces transports subits
N'étoient donc que joués, et n'étoient pas sentis ?

BELFORT.

J'ai fait exactement ce que je devois faire.
Ne m'estimez pas moins. C'est, au fond, un mystere
Dont j'ai voulu tantôt en vain vous éclaircir...
Pardon ; présentement je n'ai pas ce loisir.
Une affaire d'Etat demande ma présence ;
Et je n'ai pas voulu partir, belle Constance,
(*Au Marquis.*)
Sans avoir pris congé de vous... et du Marquis.

LE MARQUIS.

Tu pars ?

BELFORT.

Oui. Serviteur.

LE MARQUIS.

Arrête.

BELFORT.

Je ne puis
Te parler plus long-tems, ni rester davantage...
(*A Constance.*)
Madame, en vous quittant, je vous parois volage,
Haïsable, bizarre et même extravagant;
Mais quand je reviendrai vous me verrez charmant,
Sage, aimable, discret, digne enfin de vos charmes,
Et je vous forcerai de me rendre les armes.

CONSTANCE.

Je n'ai rien à répondre à de pareils adieux.

BELFORT.

D'Orville vous tiendra compagnie en ces lieux....
(*Au Marquis, en faisant quelques pas pour s'en aller.*)
Je te laisse le soin de divertir ces Dames.
Le talent d'un François est d'amuser les femmes.

LE MARQUIS, *le retenant.*

Emilie...

BELFORT, *l'interrompant, bas.*

Eh! ce soir tu la détromperas.

LE MARQUIS, *bas.*

Je n'aurai plus ce droit quand tu n'y seras pas.
A mon état cruel tu dois être sensible!....
(*Haut.*)
Recule ton voyage!

BELFORT.

Il ne m'est pas possible.
Je vais au Parlement, où je suis appelé.

LE MARQUIS.

Qu'il attende !

BELFORT.

Comment ! quand il est assemblé ?

LE MARQUIS.

Je te conjure, ami !...

BELFORT, *l'interrompant.*

Tes instances sont vaines.
Adieu. Je reviendrai, Marquis, dans trois semaines.

LE MARQUIS.

(*Bas.*)

Trois semaines, Mylord ?... Ah ! c'est pour en mourir !

BELFORT, *bas.*

Laisse-moi ; car je crains de me voir retenir
Par un autre embarras, qui n'est pas moins étrange.
Emilie aujourd'hui veut me suivre.

LE MARQUIS, *bas.*

Qu'entends-je ?

BELFORT, *bas.*

Ce qui redouble encor ma crainte à ce sujet,
Je sais qu'elle s'apprête à partir, en effet.

LE MARQUIS, *bas.*

C'est un nouveau motif qui veut que je t'arrête.

BELFORT, *bas, en voyant paroître Emilie.*

Elle vient... Je ne puis éviter la tempête !

SCENE XIV et derniere.

EMILIE, LA FLEUR, LE MARQUIS, BELFORT, CONSTANCE.

EMILIE, *à Belfort.*

MONSIEUR, me voilà prête à marcher sur vos pas,
Et j'ai tout disposé pour ne vous quitter pas.

BELFORT.

Un tel empressement de votre part me flatte;
Mais, Madame, je pars pour affaire, à la hâte,
Et vous me jetteriez dans un dérangement...

EMILIE, *l'interrompant.*

Je vous prouve par-là mon tendre attachement.

BELFORT.

Mon cœur en est touché, d'une façon très-vive;
Mais...

EMILIE, *l'interrompant.*

Quoi que vous disiez, il faut que je vous suive!

BELFORT.

Vous m'embarrassez fort! Je n'ose commander;
Mais je vous prie, en grace, et daignez m'accorder
Ce qu'un juste motif...

EMILIE, *l'interrompant.*

Ma raison est meilleure!

BELFORT.

Constance, le Marquis, tout le monde demeure.

EMILIE.

Excusez-moi, Monsieur, nous allons tous partir.
Avec Mylord Fauster Constance va s'unir ;
Et, puisqu'au Parlement vous allez prendre place,
Je dois suivre vos pas. J'aurois mauvaise grace
A rester seule ici quand vous serez absent...
(*Montrant le Marquis.*)
Pour Monsieur, vous savez, très-positivement,
Qu'il y peut demeurer beaucoup moins que personne?

BELFORT.

Il le peut, comme ami.

EMILIE.

Puisqu'il l'est, je m'étonne
Que vous ne pressiez pas, vous-même, son départ,
Qui, pour son propre bien, ne veut point de retard.

CONSTANCE, *à Belfort.*

Mylord, à ce discours il n'est point de réplique.
Partons.

BELFORT.

Pardonnez-moi. Je dois....

EMILIE, *l'interrompant, en montrant La Fleur.*

Ce domestique
Pour hâter son rappel exprès est envoyé ;
Et vous êtes instruit, puisqu'il l'a publié,
Que l'hymen de son maître en France se dispose.

LA FLEUR, *à part.*

J'ai tout gâté tantôt... eh ! réparons la chose.

EMILIE.

N'est-il pas vrai, La Fleur, que son pere l'attend
Pour former ce lien ?

LA FLEUR.

Oui, rien n'est plus constant.
Mais j'ai, depuis tantôt, appris une nouvelle
Qui change ce projet, et fait taire mon zele.
Ici, depuis trois jours, mon maître est marié.

EMILIE.

Marié?

LA FLEUR.

Comme vous, je me suis récrié.

EMILIE.

Son pere blâmera, peut-être, sa conduite...
(*Avec une joie contrainte, et mêlée d'un dépit caché,*)
Pour moi, j'en suis charmée, et je l'en félicite!

LE MARQUIS.

Mon sort sera parfait, si j'ai votre agrément!

CONSTANCE.

Nous n'avons rien appris d'un nœud si surprenant!

LA FLEUR.

Vous étiez de la noce.

EMILIE.

A mon tour, ma surprise...

LA FLEUR, *l'interrompant.*

Vous en étiez aussi, Madame la Marquise.

CONSTANCE, *à Emilie, en lui montrant La Fleur.*

Il faut qu'une vapeur ait troublé son cerveau.
C'est un mal général!

EMILIE, *à La Fleur.*

A qui, dans ce Château,
A-t-il donc pu s'unir?

LE MARQUIS, *à part.*

Je tremble !

BELFORT, *à part.*

Je frissonne !

LA FLEUR, *hésitant.*

C'est, Madame...

EMILIE.

A qui donc?

LA FLEUR.

C'est à votre personne.

EMILIE.

A moi?... Quelle folie !

CONSTANCE, *à part, en éclatant de rire.*

Ah ! le trait est charmant !...

(*A Emilie.*)

Sur ce nouvel hymen je vous fais compliment.
Vous l'avez contracté, l'on vient de vous le dire;
Mais vous n'en savez rien, et c'est ce que j'admire !

LA FLEUR.

Le contrat est garant de tout ce que je dis.
Il est fait sous le nom de Monsieur le Marquis ;
Et Mylord est, lui-même, inventeur de la ruse.

EMILIE, *à Belfort.*

Vous ne démentez point La Fleur qui vous accuse?

BELFORT.

Il dit la vérité !... D'Orville est votre époux.

LE MARQUIS, *à Emilie, en se jettant à ses pieds.*

Je me jette à vos pieds.

BELFORT, *à Emilie, en se jettant aussi à ses pieds.*

Je tombe à vos genoux !

LA FLEUR, *à Emilie, en se jettant, de même, à ses pieds.*

Je m'y prosterne aussi.

EMILIE, *à part.*

Je doute si je veille...
Je n'ose en croire ici ma vue et mon oreille !

LE MARQUIS.

Faites grace à l'amour !

BELFORT, *à Emilie.*

Excusez l'amitié !

LE MARQUIS, *à Emilie.*

D'un mari, tout à vous, ma femme, ayez pitié !

CONSTANCE, *a Emilie.*

Mais leur ton me séduit ; je commence à les croire.

BELFORT, *a Emilie.*

Pour le bonheur commun !...

LE MARQUIS, *à Emilie.*

Pour votre propre gloire...
Je meurs à vos genoux si je ne vous fléchis !

EMILIE, *à part.*

Mes sens sont, à la fois, révoltés et ravis !...
Je brûle de parler, et je ne puis rien dire...
Mon orgueil est blessé ; mais ma vertu respire.

LE MARQUIS

Aurois-je le bonheur de n'être point haï ?
Ah ! ne rougissez pas d'aimer votre mari !

EMILIE.

Non, je n'en rougis plus ; tout haut, je le publie,
Ce qu'a fait l'amitié, l'amour le ratifie.

(*Belfort se releve.*)

LE MARQUIS, *se relevant aussi.*

Tous mes vœux sont comblés par un aveu si doux!
De votre choix enfin je me vois votre époux;
Et de ce seul instant, qui guérit mes alarmes,
Je compte mon bonheur... je possede vos charmes!

LA FLEUR, *se relevant, à son tour.*

La victoire est à nous, et je suis triomphant!

CONSTANCE, *à Emilie.*

Ah! ma joie est égale à mon étonnement!

BELFORT.

Eh! bien, vous le voyez, je suis libre, Constance.
Je ne vous mentois pas. J'attends la préférence.

CONSTANCE.

Mais puis-je bien compter sur vous?

BELFORT.

Oui, tout-à-fait:
Quand on est ami tendre on est mari parfait.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The
Universi

De

For failure to
fore the last dat
will be a fine of
charge of one cen